

## Notes de cours : Rousseau et *Julie II* <sup>1</sup>

### Première semaine

#### Plan de cours.

Je commence ces rencontres en reprenant la description que j'en ai faite et qu'on a lue pour ensuite choisir ce cours. J'ajouterai à mesure quelques remarques, puis j'enchaînerai les remarques d'introduction qui constitueront l'essentiel de cette première rencontre.

*Selon la boutade, nous naissons tous des romantiques, mais certains d'entre nous s'en sont remis. Faute de quoi, nous pouvons dire : « Je suis romantique, mais je me soigne. » Il faudrait sans doute ajouter que le romantisme s'est présenté d'abord comme une guérison, celle de la sécheresse du cœur, de l'hypertrophie de la raison et de la petitesse de la politique ordinaire. Quelle que soit notre façon de vivre le romantisme, il faudrait se faire une idée aussi exacte que possible de ce qu'est cette façon d'être humain.*

*Une première série de rencontres a entrepris l'examen du romantisme à partir d'une lecture de La Nouvelle Héloïse de Rousseau. Cette fois, après avoir examiné*

---

1. Ce texte ne reproduit pas le cours donné à l'UTAQ en hiver 2017 : il est la fusion du cours qui fut préparé par écrit, du cours qui a été bel et bien donné et qui intégrait les questions et objections des étudiants, et du cours qui a été repensé à froid. En conséquence, ceux qui ont assisté au cours trouveront ici des choses qui furent préparées, mais ont été éliminées lors de la prestation, retrouveront certaines des considérations faites à brûle-pourpoint (mais pas toutes), et découvriront des corrections ou additions faites après coup.

*quelques-unes des idées de Rousseau sur le rôle de la littérature, ses dangers et ses mécanismes, on replongera dans son roman, plus exactement dans la seconde moitié.*

*Comme ces rencontres continuent celles du premier semestre, le professeur s'assurera que les données acquises lors de la première série seront accessibles aux nouveaux.*

*Le calendrier des travaux est le suivant :*

*1<sup>ère</sup> semaine : présentation des thèmes et du mode d'analyse du cours, du contexte historique des œuvres de Rousseau et de sa biographie.*

*2<sup>e</sup> et 3<sup>e</sup> semaines : Lettre à d'Alembert*

*4<sup>e</sup> - 9<sup>e</sup> semaines : analyse des trois dernières parties du roman et de ses cinq personnages principaux.*

*10<sup>e</sup> semaines : qu'est-ce qu'être tout à fait humain selon Rousseau ?*

*On peut trouver les textes chez tous les libraires, et la librairie de l'Université Laval en offrira quelques copies dans l'édition GF. C'est cette édition qui servira au professeur pour diriger le cours. Les textes sont aussi accessibles sous format livrel.*

**Remarques à reprendre en les amplifiant.**

1. Ce cours est une suite. Pour avoir les notes des rencontres précédentes, on va sur [lesreliefs.com](http://lesreliefs.com)

Il s'agit d'une page Internet dont je suis le responsable. Une fois sur la page, on clique sur l'icône qui porte le titre *Cours*. On se retrouve sur une nouvelle page, qui

comporte des titres de cours. On clique sur le septième titre, soit « *Nouvelle Héloïse de Rousseau* ». On se retrouve sur un texte en PDF qui offre les notes du cours précédent. On peut le lire en direct, ou on peut le télécharger sur son ordinateur. Quelle que soit la manière de faire, le texte est à qui voudra s'en servir .

2. Il y a des changements importants dans la structure du cours tel qu'annoncé. Je tiens à les donner et les justifier, et d'abord à signaler que je les ai déjà exposés à Johanne Lévesque, qui les a acceptés : les protestations éventuelles tomberont sur des oreilles sourdes, ou des oreilles de sourd. (On se demande si la rectitude politique permet d'employer le mot *sourd*. Si ce n'est pas le cas, chacun pourra le remplacer par le mot permis par ceux qui se chargent de ces questions.)

La première semaine se fera telle qu'annoncée. Mais dès la deuxième semaine, les choses changeront par rapport au plan de cours. Plutôt que d'entreprendre une analyse de la *Lettre à d'Alembert*, un texte où Rousseau présente ses idées sur le rôle et les effets des arts dans la vie publique et politique, il sera question des deux lettres de la fin de la troisième partie du roman, où Saint-Preux et milord Édouard discutent, et même se disputent, au sujet du suicide (cela se fera pendant la première heure de la semaine prochaine) ; puis, il y aura la présentation d'une des annexes de *La Nouvelle Héloïse*, celle qui porte le titre *Les Amours de milord Édouard Bomston* (en principe, cela se fera durant la seconde heure de la semaine prochaine).

Il faudra donc pour la semaine prochaine avoir lu les lettres XXI et XXII de la troisième partie, ainsi que les pages 587 à 596 de l'édition GF, où se trouve ladite annexe.

Il reste donc huit semaines. La dernière semaine servira à revenir sur l'ensemble du roman et sur la pensée de Rousseau, qui est, je le dis toute de suite une anthropologie, dans le sens philosophique du terme, soit une analyse de la nature humaine. Il reste donc sept semaines. Il semble sensé de prévoir cinq semaines, pour les lettres des parties quatrième, cinquième et sixième : la deuxième moitié du roman est un peu plus court ; en tenant compte du rythme du dernier semestre, cinq semaines devraient suffire. En revanche, il est possible que, malgré ces supputations, l'analyse de *La Nouvelle Héloïse* prenne presque tout le temps. Il faut donc prioriser le texte du roman. Quand sera finie la lecture et l'analyse du roman, et avant d'amorcer la synthèse finale, et s'il reste du temps, je proposerai un autre texte de Rousseau.

Il resterait donc, peut-être, deux semaines à organiser. Comme on a lu, il était prévu d'utiliser deux semaines pour examiner la Lettre à d'Alembert et de le faire au début de la série de rencontre. Mais ce fut une erreur de choisir ce texte.

Ce fut une erreur pour plusieurs raisons dont la suivante : la *Lettre à d'Alembert* est trop longue et trop compliquée pour être lue de façon efficace en une ou deux semaines, en supposant qu'il reste autant de temps que cela ; dans ce texte, Rousseau expose plusieurs thèmes philosophiques, fait des analyses littéraires très raffinées et est souvent ironique et excessif dans son traitement des questions qu'il aborde. Tout cela fait que l'analyse de ce texte est difficile en tout temps, voire impossible en si peu de temps. Aussi, il vaut mieux de prévoir un texte plus simple, plus unifié et plus direct. Voilà pourquoi j'examinerai, peut-être, soit encore une fois si le temps le permet, un autre texte *complémentaire* de Rousseau : il s'agira de l'*Essai*

*sur l'origine du langage*. (Soit dit en passant, le titre complet du texte est bien intéressant, parce qu'on y lit ceci: « où il est parlé de la mélodie et de l'imitation musicale »).

Pourquoi ce choix parmi les textes qu'on pouvait ajouter? Car il y a d'autres textes importants de Rousseau, comme les *Rêveries*, ou un livre des *Confessions*, dont l'analyse pourrait servir de complément à cette série de rencontres. La raison principale est la suivante : ces textes sont encore plus longs et subtils que la *Lettre à d'Alembert*. (Mais cela pourrait faire partie d'un autre cours ou de plusieurs autres cours : il faudrait exiger que les responsables de l'UTAQ trouvent un professeur pour des cours semblables : à vous de vous organiser.)

Mais encore une fois, pourquoi *l'Essai sur l'origine des langues*? Parce qu'on a déjà fait au dernier semestre, et on fera encore, des remarques sur le style de Rousseau. Ceci est sûr : la façon d'écrire de Rousseau n'est pas une idiosyncrasie. Ou encore, son idiosyncrasie a été incorporée dans son système (c'est son mot) complet. Or il s'est expliqué sur les raisons de sa façon d'écrire ou de sa rhétorique à plusieurs reprises. Un des lieux de cette explication est le texte mis en réserve pour la fin des rencontres, soit *l'Essai sur l'origine des langues*. Donc, si je termine la lecture de la seconde moitié du roman et qu'il reste du temps, mettons deux semaines, il sera possible d'examiner ce texte de Rousseau pour développer des remarques plus structurées sur ce qu'on pourrait appeler la rhétorique de Rousseau, son style, ou, pour reprendre une remarque d'un des inscrits du dernier semestre, ses points d'exclamation trop, ou très, nombreux.

Je pourrais faire venir le livre qu'on pourrait avoir à acheter, mais d'abord, comme je l'ai dit, je ne suis pas sûr d'avoir assez de temps pour pouvoir le présenter. Aussi, je crois qu'il y a une autre solution plus simple et plus économique : c'est de télécharger le livre depuis Internet; ce serait gratuit, ce serait à faire si et seulement si nous en avons besoin. Mais il faut vérifier tout de suite si tous peuvent y avoir accès.

Je demande donc, ce sera un devoir pour la semaine prochaine, de voir si peut joindre le texte au site suivant

[http://classiques.ugac.ca/classiques/Rousseau\\_jj/essai\\_origine\\_des\\_langues/origine\\_des\\_langues.pdf](http://classiques.ugac.ca/classiques/Rousseau_jj/essai_origine_des_langues/origine_des_langues.pdf)

et si on peut le télécharger et même si on peut en imprimer une ou deux pages.

Je vérifierai la faisabilité de la chose la semaine prochaine.

**Trois conclusions de la première série de rencontres. Trois hypothèses à examiner durant cette nouvelle série de rencontres.**

Comme cette nouvelle série de rencontres est une suite qui continue une première série de rencontres, il serait bon de rappeler quelques-unes des remarques les plus importantes faites avant Noël. Il est possible que ses remarques soient reprises durant cette nouvelle série, et il est possible qu'il faille ajouter d'autres remarques à partir de celles-ci.

1. L'authenticité est une qualité essentielle de l'être humain, selon Rousseau, mais aussi selon ses héros : c'est même un signe de l'excellence d'un être humain,

car les hommes et les femmes qui sont méchants sont incapables de sincérité. Mieux encore, la sincérité, ou la transparence, ajoute au bien-être des humains qui vivent ensemble.

En revanche, il est clair que Julie, l'héroïne, ment à ses parents. Cacher de façon systématique quelque chose d'important, comme elle le fait, c'est mentir, au moins parce c'est impossible sans une pléthore de mensonges. D'ailleurs, Julie avoue à un moment donné qu'elle a menti à ses parents ; et même, elle se sent coupable de cette faute. – Ce qui est dit de Julie pourrait être dit de plusieurs autres personnages du roman. – Quelle est une leçon possible ? Devenir adulte, c'est-à-dire se séparer de ses parents, implique mentir.

Mais Julie ment aussi à Saint-Preux, et sur les questions les plus importantes, soit la possibilité de leur bonheur et les raisons pour lesquelles il doit vivre, mais loin d'elle, et ce qu'elle est prête à faire pour lui. Et encore, Julie l'avoue : elle lui écrit à un moment donné, quand elle met fin, croit-elle, à leur relation, pour lui dire qu'elle lui a menti. Quelle est une leçon possible ? Être amoureux ne permet pas d'annuler la différence sexuelle, et la différence sexuelle entre les hommes et les femmes implique que les deux sexes se mentiront toujours au moins un peu.

Mais Julie se ment aussi à elle-même. C'est peut-être le grand thème de la seconde moitié, du roman ; c'est certes clair dès la première partie du roman. Et encore, Julie l'avoue à la longue, alors que le lecteur le devine avec assez de facilité, et que Rousseau le dit dans certaines des notes qui accompagnent les lettres de ses personnages. Quelle est une leçon possible ? La clairvoyance portant sur soi est impossible.

Parler de leçons possibles, c'est reconnaître qu'on pourrait lire le texte de la seconde moitié en se posant des questions, comme les suivantes : quelles sont les conditions de la vie avec les autres, ses parents et ses amis et amants, et même comment vit-on avec soi-même ? Car il faut se poser ces questions, et surtout en tirer des conclusions au sujet de l'opinion de Rousseau, et au sujet de ses propres opinions.

Ceci au moins est sûr : il faut faire attention en lisant les lettres ; ces apôtres de la clairvoyance et de la sincérité que sont les personnages de Rousseau ne sont pas toujours clairvoyants, et sont souvent rusés et, disons, *économés* avec la vérité.

2. L'amour est le moteur de la vie. En tout cas, l'amour est une des données fondamentales de la vie. Entendons par *amour* non seulement l'amour entre un homme et une femme, mais encore l'affection familiale entre les parents et les enfants et l'amitié entre les humains, quels qu'ils soient. Or il y a au moins trois possibilités pour expliquer ou fonder l'amour : la grandeur (physique, morale, intellectuelle) de l'autre qui inspire l'amour ; le commandement de Dieu qui l'impose ; la faiblesse de tous les êtres humains qui attire une affection attentionnée et craintive qu'on appelle l'amour. Dans le troisième cas, au lieu d'être une affection qui implique une compétition avec un autre ou au lieu d'être soumis à une loi extérieure, on se trouve en position, voire en nécessité, de soutien mutuel en raison de sa faiblesse, mais avec un je ne sais quoi de satisfaisant de se savoir capable d'aider quelqu'un qui en a besoin. C'est, je le crois, et je tenterai de l'illustrer, la version rousseauiste de l'amour. Pour comprendre cette version de l'amour, on peut penser à l'affection d'un médecin pour son malade, ou d'un travailleur social pour les bénéficiaires

que la société lui met sous la main, ou encore le regard du progressiste pour les attardés si nombreux des sociétés contemporaines.

Pour reprendre, le roman de Rousseau place son lecteur devant le problème de trois figures possibles d'amour : les amours érotiques ou à l'ancienne, les amours *agapiques* ou chrétiens, et les amours tendres ou romantiques. Il me paraît, on l'a déjà deviné, que le roman de Rousseau fait la représentation et l'apologie de l'amour du troisième type. Cela ne veut pas dire que les différents amours signalés (sexuel, familial et amical) sont purs et donc sans lien les uns avec les autres, ou qu'ils n'ont pas des dimensions en commun ; au contraire, puisque l'amour entre un homme et une femme, et l'amour entre un parent et son enfant, et l'amour entre deux êtres humains viennent du même cœur humain, ils sont liés sans aucun doute. Et une partie de la réflexion à faire en lisant Rousseau doit porter sur le lien entre ces différents amours.

Surtout, la lecture du texte de Rousseau ne doit pas régler le problème de ses différentes façons de comprendre et de vivre l'amour : il s'agit pour les lecteurs, et j'en suis, d'entendre la voix de Rousseau sans doute, celle qui passe par les voix de ses personnages, mais il s'agit aussi de réfléchir sur sa propre expérience et, comme on dit, se faire une idée à soi. Il est possible, par exemple, qu'à la fin de la lecture, on se dise que la position de Rousseau est intéressante, mais que seul l'amour compris comme le font les chrétiens tient compte de l'expérience, la sienne et celle de tout être humain normalement constitué, et que la position de Rousseau est donc inadéquate au bout du compte.

3. La pensée de Rousseau sur la vie humaine, présentée par lui et examinée par ses lecteurs à partir d'un amour entre deux jeunes personnes, ne porte pas seulement sur la psychologie ou une analyse du cœur. C'est cela sans aucun doute ; mais c'est bien plus que cela : en pensant les choses, et surtout les choses humaines, Rousseau touche à bien des sujets (la politique, la religion, la culture, l'éducation, l'économie, pour n'en nommer que cinq) ; et son roman touche bel et bien à tous ces sujets.

En revanche, son roman n'est pas un traité : il est une fiction, une histoire fautive qui traite des détails de la vie de différentes personnes. Mais le moins qu'on peut dire, c'est que cette fiction mène à un début de réflexion sur ces questions, disons, connexes aux questions de l'amour. Toutes ces autres questions ont été examinées par Rousseau dans d'autres textes, et ses réponses à ces questions, ainsi que les fondements de ses réponses, ont été exposées. Au dernier semestre, à mesure que j'avais au dernier semestre, j'ai tenté de présenter en bref ce que Rousseau pensait sur ces questions.

On peut supposer que j'ai raison, mais cela ne prouve pas que mes auditeurs d'alors, et ceux d'aujourd'hui, savent que Rousseau pense ainsi. Le roman ne peut servir que d'introduction à une lecture attentive des autres textes de Rousseau.

Ensuite, même en supposant que j'aie raison au sujet des réponses de Rousseau, il reste la question fondamentale : est-ce que ce qu'il propose est vrai ? Et voilà que le rôle premier de la littérature (poésie, théâtre, roman) apparaît encore une fois : elle ne peut être comprise que si on se réfère à son expérience ; elle fait revisiter son expérience ; elle suggère une façon de

comprendre son expérience et donc la vie telle qu'on l'a vécue. Mais alors le vrai lecteur, mettons le lecteur philosophique, peut utiliser la littérature pour relire son expérience et penser pour soi à ce qui lui est arrivé. Et si j'ai raison, dans le cas de Rousseau, cette réflexion ne porte pas seulement sur les vérités humaines dont traite d'ordinaire la littérature, les questions du cœur, pour dire les choses vite, mais encore sur des questions comme – les répétitions sont inévitables – la politique, la religion, la culture, l'éducation et l'économie. Car les humains sont, qu'ils aiment ce fait ou non, qu'ils l'admettent ou non, qu'ils se penchent là-dessus ou préfèrent rester sourds, aveugles et inconscients, des êtres politiques, religieux, cultivés, éduqués et économiques. En somme, tout ce qui est humain est tôt ou tard philosophique.

Il reste autre chose cependant : la littérature exige qu'on vive l'histoire en revivant son expérience. Or cela est un plaisir : c'est le plaisir de l'anecdote (sa perfection), mais aussi le plaisir de reprendre sa vie. À quoi il faut ajouter qu'il y a un troisième plaisir, celui de la réflexion, dans le sens premier du terme. Dans un monde idéal, pour prendre un terme à la manière de Rousseau, ces rencontres soient l'occasion de tous ces plaisirs.

Pourquoi parler de tout cela ? Parce que c'est ce que je vais faire pendant quelques semaines. En tout cas, c'est ce j'inviterai chacun à faire. En revanche, ce que on fera, je ne le sais pas d'avance, et je ne le saurai presque pas même à la fin. Car on peut suivre un cours comme on fait du *bowling*, ou comme on regarde par la fenêtre, ou comme on s'assoit devant sa télé pour regarder les clowns pleins d'argent et couronnés par la renommée locale sur *Tout le monde en parle* : parce qu'il

n'y a rien d'autre à faire et qu'on n'a rien à faire et qu'on ne veut rien faire.

**La vie de Rousseau.**

Le livre le mieux coté sur la vie de Rousseau est sans doute celui de Trousson, qui s'appelle bêtement *Jean-Jacques Rousseau* (mais Rousseau a écrit ses textes autobiographiques qui sont bien plus intéressants que toute biographie); soit dit en passant, le livre le meilleur sur sa pensée est sans aucun doute Victor Goldschmidt, *Anthropologie et politique*. Mais les analyses pénétrantes de la pensée de Rousseau sont nombreuses: je vous signale les commentateurs, Masters et Melzer (deux Américains) et Starobinski et Dérathé (un Suisse et un Français).

Il n'en reste pas moins que ce penseur important a eu une vie. Je prends la peine de reprendre quelques informations sur la vie de Rousseau, informations que j'ai développées assez longuement lors de la première série de rencontres. Peut-être aura-t-on des informations supplémentaires à demander cette fois-ci.

1712: naissance à Genève. (république, protestante, sans mère, mauvais père).

1728: vie de vagabond. (Italie, catholique, Maman, autodidacte).

1742: à Paris pour réussir. (Encyclopédistes, musicien, secrétaire d'ambassade, Thérèse).

1750: victoire du *Premier Discours*: début de la carrière littéraire de Rousseau.

1754 : publication du *Second Discours* : Rousseau se sépare de Paris et des Encyclopédistes.

1760 : publication de *La Nouvelle Héloïse*.

1762 : publication de *l'Émile* : les années d'exil commencent.

1764 : 1778 : vie clandestine en France, puis mort. Les écrits autobiographiques.

1794 : ses cendres sont placées dans le Panthéon.

Il s'agit maintenant d'aborder le roman au moyen de certaines considérations plus générales.

### **Sur les illustrations.**

Rousseau s'est beaucoup préoccupé des illustrations qui devaient accompagner son roman, et dont il a préparé une édition séparée et commentée. Les illustrations d'ailleurs sont un élément important de toutes les autres publications de Rousseau : il aimait représenter un élément crucial de ses textes par une estampe choisie en connaissance de cause et contrôlée de près par lui.

En tout cas, pour la seconde partie de *La Nouvelle Héloïse*, voici les titres qui accompagnent les 6 illustrations qu'on y trouve.

La lettre 4.VI présente la scène « La confiance des belles âmes », la lettre 4.XVII présente « Les monuments des anciennes amours » ; la lettre 5.III présente « La matinée à l'anglaise », la lettre 5.IX présente « Où veux-tu fuir ? Le fantôme est dans ton cœur. », la lettre 6.II présente « Claire ! Claire ! Les enfants chantent la nuit quand ils

ont peur.». La lettre 6.XII est sans titre. Soit dit en passant, Rousseau était très insatisfait de cette illustration qui porte sur la scène la plus dramatique du roman.

Dans le cas du roman, ce qui montre encore mieux l'importance de ces scènes, c'est que Rousseau a pris la peine d'ajouter une description de ce qui est illustré par les estampes. La seule exception est la dernière illustration, qu'il laissa non seulement sans titre, mais sans commentaire, sans doute parce qu'il était insatisfait, mais aussi peut-être parce que la scène lui paraissait mieux présentée dans le texte du roman.

Dans quelques cas, je lirai ce texte, quand il me semblera éclairant. Ceci est sûr : ces scènes sont cruciales selon Rousseau ; il est mieux de tenir compte, comme je le ferai presque toujours. La seule exception est celle de la lettre 5.III. Mais je pourrai changer d'idée.

Si on veut voir lesdites estampes, on peut consulter la page Internet signalée dans le texte qu'on a reçu.

<https://ia800304.us.archive.org/16/items/recueildestampes00rous/recueildestampes00rous.pdf>

### **Sur la structure du roman et les dates.**

Je raconterai maintenant l'essentiel de l'histoire, et d'abord je présenterai la structure de base du texte. Ceux qui ont suivi le cours précédent entendront ce qu'ils savent déjà, mais il est utile de rafraîchir ses souvenirs pour mieux placer ce qui viendra sous peu.

Le roman est constitué de six parties, regroupées en deux moitiés de trois parties chacune. Or chacune des

parties a un thème principal, et les deux moitiés couvrent deux périodes bien différentes.

Les trois premières parties couvrent environ 7 ans, de 1733 à 1740 ; les trois dernières, qui sont séparées des premières par un hiatus de 4 ans, couvrent un an, du printemps 1744 au printemps 1745.

Dans la première moitié, Julie d'Étange tombe amoureuse du héros, Saint-Preux, mais épouse un autre et devient madame de Wolmar. Dans la seconde moitié, plusieurs lettres permettent de découvrir comment vivent les Wolmar, un couple fécond, confortable et heureux. Mais le point important est sans aucun doute que madame de Wolmar revoit son ancien amant avec la permission de monsieur de Wolmar et découvre peu à peu que, malgré son amour conventionnel et vertueux pour son époux et ses enfants, elle est encore Julie d'Étange, et donc encore amoureuse de Saint-Preux. Elle meurt avant que quoi que ce soit de malhonnête puisse se passer, mais elle devient consciente de sa situation, et même, elle l'avoue par écrit au moins à son amant.

De plus, si les deux moitiés font partie d'une seule et même œuvre, les deux moitiés ont en gros deux rythmes différents. La première comporte plus de lettres et des lettres plus courtes, qui portent plus sur l'anecdote, ou l'amour qui se développe entre les deux amants, que sur les idées ou opinions des protagonistes. Tout au contraire, la seconde comporte moins de lettres, des lettres plus longues et qui proposent souvent de réflexions suivies sur l'éducation, par exemple, proposées par l'un ou l'autre personnage.

## Deuxième semaine

### **Ce qui a été fait.**

La semaine dernière, a commencé le cours sur la *Nouvelle Héloïse* et le roman de Rousseau. Je rappelle vite fait, comme je le ferai chaque semaine, ce qui fut abordé, ou dit. Je le fais d'abord parce que ce qui se fait cette semaine est une suite, et donc, me semble-t-il, une suite logique, de ce qui a été dit auparavant. Mais comme les participants atteignent, avec moi, l'âge où on oublie vite, ce genre de rappel est même nécessaire. De plus, en rappelant ce qui a été abordé, c'est une occasion de proposer une objection ou une question qui n'est pas venue sur le coup.

J'ai commencé à lisant le plan de cours pour ensuite expliquer comment le cours donné différerait du cours annoncé. La différence la plus importante était que la *Lettre à d'Alembert* serait abandonnée et remplacée, si le temps, le permettait par l'*Essai sur les langues*.

Puis, j'ai repris en les adaptant des remarques faites au dernier semestre sur trois thèmes philosophiques, soit la question de la sincérité ou l'authenticité, la question de l'amour ou de l'affection humaine, et enfin sur les questions philosophiques connexes, aux thèses fondamentales (anthropologiques ou psychologiques) de Rousseau, des questions comme la religion, l'éducation et l'économie.

À la suite de cela, j'ai présenté les dates importantes de la vie de Rousseau, en développant mes remarques pour quelques événements.

J'ai ensuite parlé des estampes ou illustrations et de leur importance pour Rousseau et donc pour les lecteurs de son roman.

Puis, j'ai présenté la structure de base, en gros bipartite, du roman.

S'il n'y a pas de questions, j'entreprendrai deux groupes de remarques : sur les deux lettres qui discutent du suicide et sur l'annexe qui raconte les amours de milord Édouard.

### **Sur les lettres *suicidaires*.**

Rousseau est un penseur ; pendant les premières années de sa vie, il faisait partie de ceux qu'on a nommés les philosophes, soit les Diderot, d'Alembert, Voltaire et autres ; ces philosophes, et donc Rousseau, étaient les promoteurs et les défenseurs de ce qu'on a nommé les Lumières. (D'où l'expression siècle des Lumières pour dire le XVIIIe siècle en France et en Europe.)

Or les philosophes, dont Rousseau a fait partie, mais auxquels il s'est ensuite opposé, abordaient dans leurs différentes œuvres un certain nombre de thèmes obligés dans leur promotion des Lumières : par exemple, la religion chrétienne face aux sciences et aux arts, et le rôle des femmes dans la vie sociale moderne, et les innovations médicales et en particulier l'inoculation comme moyens d'améliorer la vie des humains. Aussi Rousseau touche à ces thèmes, et plusieurs autres, dans son roman. Parmi ces thèmes, quelques-uns seront touchés dans la seconde moitié de *La Nouvelle Héloïse*, comme les meilleures méthodes d'éducation, les bases de l'économie et la relation entre l'homme et la nature.

Mais il y avait un thème bel et bien obligé dans le cercle des philosophes, soit celui du suicide, de sa légitimité et des raisons fondamentales pour lesquelles il peut être condamné (mais du coup les raisons pour lesquelles il peut être admis). Par exemple, et ce n'est qu'un exemple, dans les *Lettres persanes* de Montesquieu, il y a un échange de lettres entre le héros Usbek et son ami au sujet du suicide, un échange où les correspondants débattent du pour et du contre. Aussi, à la fin de la première moitié de son roman, Rousseau a proposé, à son tour, un échange entre Saint-Preux et milord Édouard Bomston sur la question du suicide. À la fin du cours d'automne, il manquait de temps pour examiner ces deux lettres. Je profite de la reprise pour les examiner.

Certains gens se moquent de cette partie du roman, et la trouve artificielle, et l'accuse pour ainsi dire d'être du remplissage. J'avoue qu'on voit Rousseau, comme je l'ai dit, reprendre un thème rebattu par ses *confrères* philosophes. Je reconnais qu'il y a quelque chose de chiqué de voir Saint-Preux raisonner sur le suicide plutôt que de se suicider pour de bon. (Ceux qui parlent ainsi n'ont jamais lu, ou écrit, un journal d'adolescent. Mais bon...)

En revanche, on peut répondre que les deux lettres sont tout à fait logiques en ce sens qu'elles appartiennent bien à l'anecdote : Saint-Preux, qui perd la femme qu'il aime et qui ne peut pas ne pas se sentir trahi par la vie, et même par cette femme, Saint-Preux qui se définit pour ainsi dire depuis le début du roman par son amour pour Julie, doit penser que sa vie n'a plus de sens quand Julie devient madame de Wolmar et le chasse (le mot n'est pas trop fort) ; il doit se dire que la vie ne vaut pas la peine d'être vécue. En un

sens, c'est un autre moyen de dire, de faire entendre, de faire sentir comment la vie de Saint-Preux tourne autour de cette étoile polaire qu'est pour lui Julie. Ou encore, ces lettres sont nécessaires parce que le roman de Rousseau porte le nom *Julie*, et que Julie est le centre du roman.

De plus, il me semble que ces deux lettres sont une nouvelle occasion de percevoir comment si Rousseau reprend beaucoup de ce que les philosophes ont dit avant lui, il dit les choses d'une nouvelle façon, ou il argumente depuis une nouvelle base. À la limite, l'occasion est fournie au lecteur de saisir que tout en argumentant pour et contre le suicide comme ses prédécesseurs, Rousseau en arrive à démonétiser la raison pour placer le débat humain ou existentiel ailleurs, soit dans le cœur. Encore une fois, il est question de l'idée de base de Rousseau au sujet de la nature humaine.

En tout cas, il s'agira de noter les points essentiels de ces deux textes : le premier est une argumentation en faveur du suicide, le second est une argumentation contre lui et en faveur de la vie. J'ajoute tout de suite, de façon à me répéter sans doute, que le mot *argumentation* est assez problématique dans ce contexte.

### **Lettre 21.**

Dès le premier paragraphe, le thème est posé. Il faut bien voir que Saint-Preux va présenter les arguments qui prouveraient qu'il n'y a pas de crime à se suicider. De plus, s'il admet d'emblée une raison pour ne pas se suicider, soit le fait d'être utile aux autres malgré son propre malheur, il prétend que ce n'est pas le cas ici.

Or l'essentiel de l'argument de milord Édouard portera sur ce point.

Lire la page 279. « Que disent là-dessus nos sophistes ? »

La lettre est construite sur deux argumentations. La première, philosophique, s'adresse à ceux que Saint-Preux appelle tour à tour les sophistes, les déclamateurs et les vils rhéteurs (il est sûr que ces anciens confrères ne se sont pas trompés sur les noms précis de ceux qui étaient ainsi visés) : au fond, dit Saint-Preux, les philosophes ne disent pas la vérité, et ne croient pas vraiment ce qu'ils disent ; tout cela n'est que de la rhétorique, des discours, des prêches de mauvaise foi par les promoteurs de la rationalité moderne. La seconde argumentation vient plus tard et s'adresse aux chrétiens, et donc aux prêtres catholiques sans doute, et donc aux Français, mais aux ministres protestants aussi, et donc aux Suisses.

Lire la page 279. « Premièrement, il regarde la vie comme... »

Selon le premier argument des philosophes, qui, comme le dit Saint-Preux, remontent à Platon et à Socrate, il y a un dieu, ou des dieux, et l'homme doit respecter la règle divine qui se trouve exprimée dans la nature : en gros, la vie est voulue par nature, et c'est aller contre la nature et donc contre le plan divin que de se donner la mort et s'enlever la vie ; la vie n'est pas un bien qui appartient à l'individu, mais à la nature et la mort non plus.

À cela, Saint-Preux répond ce qui suit : ou bien la vie est un don, mais alors celui qui l'a reçu doit le gérer comme il le peut à partir de ses propres lumières ; ou bien la vie n'est pas un don parce que Dieu, les dieux, ou la nature, en est encore le propriétaire, mais alors

l'individu ne peut jamais gérer de façon responsable ce qu'il est et ce qui l'entoure. Au fond, suggère-t-il, si on refuse le droit au suicide et donc à la mort choisie, on rejette l'ensemble de la moralité parce que personne n'est responsable de quoi que ce soit de sa vie.

Lire les pages 280 et 281. « Ces mêmes sophistes demandent si jamais la vie peut être un mal. »

Le deuxième argument porte sur la bonté de la vie. Selon Saint-Preux, la vie est dure, et donc il n'est pas clair du point de vue tout à fait rationnel que ce soit un bien, et surtout que ce soit toujours un bien ; au contraire, l'expérience constante des humains est que le vie comporte au moins autant de maux que de biens. À partir du moment où on voit, ou admet, que la vie de tel individu n'est pas un bien, mais un mal, il devient rationnel pour lui de quitter la vie. Choisir le bien, éviter le mal est la loi fondamentale de l'existence ; c'est pour ainsi dire une loi biologique qui surplombe les vies différentes qui ont plus ou moins de bien et de mal.

Lire les pages 281-282. « Ce n'est pas tout ; après avoir nié que la vie puisse être un mal, pour nous ôter le droit de nous en défaire... »

Le troisième argument répond à l'aveu que la vie est dure, mais qui insiste sur la noblesse de l'effort dans le mal. À cela, Saint-Preux répond que quand on ne peut pas faire de bien aux autres, l'effort de vivre dans le mal pour soi est une folie. Encore une fois, il est question de rationalité, et d'évaluation du bien et du mal. Le bien et le mal, cette fois, incluent le moral et le biologique : un de ces niveaux peut être évalué à la lumière de l'autre.

Lire les pages 283-284. « Bomston, j'en appelle à votre sagesse et à votre candeur, quelles maximes plus certaines... »

À partir d'ici, il est question de répondre non pas aux sophistes, c'est-à-dire à ceux qui ne jugent qu'à la lumière de la raison, et qui jugent mal, mais plutôt aux humains religieux, c'est-à-dire aux chrétiens, qui jugent mal eux aussi. Son argument essentiel est que l'Écriture sainte n'interdit pas le suicide, qu'au contraire il y a des cas de suicide dans l'Ancien Testament, entre autres, et même que cela est parfois approuvé par le texte sacré. Le cas de Samson, qu'utilise Saint-Preux, pourrait être multiplié, entre autres dans le Nouveau Testament en ce qui a trait aux martyres.

4. Lire la page 285. « Vous avez daigné m'ouvrir votre cœur... »

À la fin, Saint-Preux s'adresse à milord Édouard pour lui suggérer de le joindre dans le suicide : les deux souffrent ; les deux souffrent alors qu'ils sont inutiles aux autres ; les deux peuvent mourir par choix, mais le faire ensemble. Le renversement est spectaculaire. De plus, on renvoie sans trop le dire au récit des amours de milord Édouard, dont je parlerai sous peu.

5. Dans la note finale, où en principe Rousseau parle en son propre nom, plutôt que de faire parler un personnage qui peut être en désaccord avec lui, ou Rousseau avec lui, l'auteur, qui se prétend seulement l'éditeur du texte, prend position. Or il est au moins ouvert au suicide comme solution rationnelle et même morale dans certaines circonstances. Il faut conclure que dans cette lettre, Rousseau fait entendre au moins en partie ce qu'il pense sur la question du suicide.

**Lettre XX.**

L'argument de milord Édouard est déjà tout dans ce premier paragraphe. Il dit au fond ce qui suit : ton invitation ne vaut rien, car il est ici question de toi, et pas de moi. En somme, Édouard a entendu l'invitation finale de Saint-Preux. Il faut bien sentir qu'en un sens, tout est inversé : on devine qu'Édouard croit qu'il a lui de bonnes raisons de suicider, mais qu'il ne vit que parce que Saint-Preux a besoin de lui pour vivre comme il faut. J'ajoute que milord Édouard prend dès le début le ton qui sera le sien jusqu'à la fin : il est un grand frère, un quasi-père, qui tance Saint-Preux, l'enfant, le « jeune homme ».

Lire la page 286 en GF<sup>2</sup>. « Pour renverser tout cela d'un mot, je ne veux te demander qu'une seule chose. »

Milord Édouard dit que Saint-Preux croit en Dieu. Il ne dit pas que lui-même y croit. On découvrira sous peu qu'il y a au moins un athée dans ce roman, soit monsieur de Wolmar. Mais je suggère qu'Édouard Bomston l'est aussi, ou du moins qu'il est un chrétien hétérodoxe. D'ailleurs, Julie et Saint-Preux le sont aussi : l'échelle de l'hétérodoxie me semble aller d'Édouard, à Saint-Preux pour en arriver à Julie qui est la plus proche de ces chrétiens sensibles que Rousseau invente. Pour ce qui est de Claire, il est remarquable qu'elle parle peu de sa foi.

Car il ne faut pas conclure que si Saint-Preux est censé croire en Dieu, cela veut dire qu'il soit un chrétien dans le sens fort du terme. En tout cas, il n'est certes pas un catholique, et il n'est sans doute pas un chrétien en ce sens qu'il part de la parole de Dieu pour conduire sa vie. Il serait plutôt quelqu'un qui guide sa vie par la

---

2. Le numéro de page se réfère toujours à l'édition GF dont je me servais en classe.

raison et le sentiment, mais qui trouve dans le christianisme bien compris, c'est-à-dire compris à sa façon, l'essentiel de ce qu'il trouve en écoutant sa raison et son cœur. Pour employer une expression d'un commentateur de Rousseau, Saint-Preux est un déiste, ou un théiste, mais sur un fond différent des déistes du XVIIIe siècle.

Pour ceux qui ont des intérêts philosophiques plus importants, je signale que les trois *dogmes* que souligne milord Édouard (l'existence de Dieu, l'immortalité humaine, et la liberté) sont des thèmes sur lesquels Rousseau revient souvent dans d'autres textes, entre autres, la *Profession de foi du Vicaire savoyard*, texte le plus important de toute son œuvre, selon l'auteur lui-même. Or ces trois questions sont au cœur de l'œuvre de Kant qui est, selon plusieurs, le penseur allemand le plus grand de tous les temps : les deux œuvres principales de Kant, la *Critique de la raison pure* et la *Critique de la raison pratique*, tournent autour de ces trois thèmes. J'ajoute que il y a de Kant des textes explicites qui disent que Rousseau est le plus grand penseur de tous les temps. Il est sûr que Kant fait exception de lui-même.

Lire la page 287. « Quelles sont enfin ces douleurs si cruelles qui te forcent de la quitter ? »

Édouard touche à la question essentielle d'une façon assez dure : si Saint-Preux ne veut plus vivre, c'est parce qu'il veut Julie et qu'elle est devenue madame de Wolmar et qu'elle ne veut pas être son amante. Cette affirmation est d'autant plus importante que, comme le montrent *Les Amours de milord Édouard Bomston*, il se trouve dans une situation semblable : il est pris par un amour, dans son cas un amour double, qui le rend fou, et qui en tout cas rend sa vie dure, voire impossible à vivre.

Lire la page 288. « Quoi qu'il en soit, puisque la plupart de nos maux physiques ne font qu'augmenter sans cesse, de violentes douleurs... »

On entend là une concession majeure, qui est reprise plus tard dans la même lettre (et qui se trouvait dans la note de Rousseau ci-dessus) : il y a des circonstances où le suicide est tout à fait justifié. En somme, l'argument de Bomston n'est pas que le suicide n'est pas justifiable, mais que celui de Saint-Preux ne l'est pas.

Lire la page 288. « “ Ah ! c'est ce qui redouble mes peines de songer qu'elles finiront ! ” »

Ici, milord Édouard cite ce qui se trouve au fond du fond du cœur de Saint-Preux. Il y a pire que de perdre le sens même de sa vie, c'est de découvrir à la longue que ce sens même n'était qu'une illusion et depuis le début. On comprend ce que se dirait Saint-Preux (et que Rousseau en note appuie), il y a un côté terrible à l'amour impossible : c'est qu'il fait souffrir non seulement quand il est fort, mais encore parce qu'on craint qu'il ne meure. En somme, l'amour malheureux est un mal non seulement quand le sentiment est vigoureux, mais encore quand il s'affaiblit et même disparaît. C'est tout le drame qui est raconté dans la merveilleuse chanson de Ferré *Avec le temps*, car avec le temps, on peut ne plus aimer, et même avec le temps, on est voué à oublier combien on a aimé, et l'idée de cette possibilité, voire cette certitude au sujet du pouvoir du temps et donc de la variabilité du cœur humain, est douloureuse.

Lire la page 289. « Ta mort ne fait de mal à personne ! »

Il faut bien entendre l'argument de milord Édouard en sourdine et qui atteint une affirmation fondamentale de son ami : Saint-Preux prétend qu'il n'aura rien à faire

s'il continue de vivre. Or milord Édouard lui dit qu'il a de nombreuses tâches, morales sans doute, à accomplir.

Tout cela est intéressant, mais il faut surtout saisir, au moins en passant, qu'il n'est pas du tout question d'un devoir moral fondé dans les injonctions du christianisme : Édouard parle d'homme à homme, et il parle des tâches morales des hommes, abstraction faite de ce que Dieu et la religion demanderaient, et enfin il s'appuie sur ce qu'on pourrait appeler un impératif catégorique sur le plan du cœur. Au fond, prétend Rousseau par la plume de milord Édouard, chacun sait par nature que la nature du cœur fait de chacun un opérateur moral de par le pouvoir de la pitié, et non de la charité et non de la raison, par la pitié donc qui commande qu'on fasse du bien à ceux qui souffrent.

Je me permets de signaler qu'on voit tous les jours au téléjournal la version perverse de cette thèse : ces appels constants à l'action ou du moins à la pitié, lors de vox pop qui accompagnent aujourd'hui toute information sur un désastre humain, qui soit causé par la politique, la folie d'un individu ou la mère Nature devenue marâtre.

La fin de la lettre indique ce que Saint-Preux aurait à faire et donc ce qui exige de lui de vivre et de se détourner du suicide, qui est au fond une solution de lâche. Le ton de milord Édouard est égal du début de sa lettre à la fin.

Encore une fois, pourrait-on ajouter, comme le font certains, Saint-Preux se fait mener par le bout du nez par son amante dans la première partie du roman. Cela est clair. Mais il n'y a pas que Julie qui prétend

l'admirer et du coup lui assigner des tâches, comme on le voit ici.

On pourrait dire que ce couple de lettres, et surtout la seconde explique tout le reste du roman : Saint-Preux ne peut plus aimer Julie (ou du moins ne peut plus s'attendre à vivre avec elle), mais il peut et doit être un homme humain, un homme sensible, un agent sociopolitique tendre parce qu'il a accepté de vivre à la suite de cette lettre de milord Édouard. En tout cas, l'essentiel de cet argument sera présent encore dans la correspondance entre Julie et Saint-Preux quand les deux se parleront, et s'affronteront, pour la dernière fois.

#### **Sur les amours de milord Édouard.**

La seconde partie du roman est rythmée par les histoires de milord Édouard. Ainsi : Quand Saint-Preux passe par Clarens, il est en chemin vers l'Italie pour accompagner milord Édouard qui doit régler sa situation amoureuse. De plus, ce que fera Saint-Preux en tant que conseiller de milord est une épreuve que monsieur de Wolmar emploie pour tester Saint-Preux, et au fond pour savoir s'il peut avoir confiance en lui parce qu'il a été capable de se défaire de ses rêves amoureux en conseillant comme il faut milord Édouard. Enfin, quand Julie meurt, Saint-Preux est en Italie à cause des amours de milord Édouard.

Il serait bon de savoir quelque chose de ces amours, ne serait-ce que parce qu'ils jouent un rôle aussi important dans l'économie du roman, ou du moins de la seconde moitié du roman. Or Rousseau a fourni plus d'informations sur ces amours dans un Appendice qu'il ajoute au récit principal. Et même il relie son nouveau récit à son récit principal, sans parler des remarques

faites dans son récit principal qui sont éclairées, et parfois compliquées, par ce récit.

La lecture des *Amours de milord Édouard* est utile quant à l'anecdote de base, mais c'est utile aussi pour comprendre milord Édouard. Il est présenté comme le philosophe ; on pourrait dire qu'il paraît être le vrai philosophe par opposition à Saint-Preux, qui est une sorte d'amoureux fou qui prétend être philosophe. Ainsi, dans l'affrontement entre les deux au sujet du suicide, il est beaucoup question de philosophie, soit de raison et de raisons, et il semble que milord Édouard est bien plus raisonnable et moins passionné que son ami. Or on découvre très vite grâce à cette section que la remarque de Claire faite dans la première moitié, à l'effet que milord Édouard n'est pas un être sans émotion, ou sans passion, comme il prétend l'être, mais tout le contraire, que cette remarque de Claire donc est tout à fait juste. Encore une fois, Claire voit clair.

Pour résumer la chose, il faut comprendre que milord est pris entre deux femmes, ce qui est pis encore entre deux Italiennes, une femme de haute noblesse, et une prostituée. La femme noble est une salope, voire une pute violente (les mots sont vulgaires, mais bon), qui ne pense qu'à elle, et la prostituée est une femme douce et admirable qui est capable de véritable amour et donc qui vit selon une sorte de noblesse naturelle. Ce thème est un classique de la littérature romantique : je rappelle les personnages de Fantine dans *Les Misérables* de Victor Hugo, de Marguerite dans *La Dame aux camélias* de Dumas fils et enfin de Violetta dans *La Traviata* de Verdi. (L'opéra, le plus grand de Verdi, et peut-être le plus grand de tout le répertoire (*dixit* Renée Fleming) est une reprise du roman de Dumas.

Le conflit fondamental du personnage de milord Édouard est celui entre sa sexualité et son sens de la respectabilité sociale. Mais il faut bien voir qu'en plus de ce conflit, il y a celui de son amour des femmes pures, malgré leur impureté (Julie et Laura) : il y a deux figures de la pureté qui luttent en lui. Et aussi l'effet de Julie qui transforme les autres en leur inspirant de l'amour est repris sous la forme de l'effet de milord sur la jeune Lauretta.

Voilà donc, dans le premier paragraphe du texte, le sujet : tout cela est clair, semble-t-il. Mais les précautions de Rousseau, ce qu'on a parfois appelé le style gazé, qui cachent certaines réalités crues (sexualité, perversions, meurtres) font qu'on ne comprend pas toujours tout de suite ce que Rousseau suggère. Par bonheur, je suis là pour rendre les choses explicites.

Lire la page 586. « La marquise alléguait la différence de religion et d'autres prétextes. »

On voit ici que milord et la grande dame italienne étaient des amants, dans le sens physique du terme. Ce n'est que le crime de l'adultère qui répugne à milord : le fait d'avoir couché avec cette dame ne lui a causé aucun problème, problème moral s'entend ; ce qui le fait hésiter, c'est qu'elle était mariée.

Par ailleurs, dès ici et à plusieurs reprises par la suite, on se dit que Rousseau suppose de la part de milord ou bien de la bêtise, ou bien une certaine facilité à comprendre les choses comme le voulait sa passion sexuelle. Il n'y a là rien de bien étonnant, et certes rien d'impossible sur le plan psychologique, ni même d'improbable. (Le machisme peut être dénoncé pour la énième fois ici.) En tout cas, on peut se demander si Rousseau, ou milord du moins, n'embellit pas un peu

le portrait qu'il brosse. En tout cas, on pourrait sans difficulté prétendre qu'il y a là bien de l'amabilité pour un homme qui au fond était emporté par l'amour sexuel et qui ne se posait pas trop de questions en conséquence. Ce qui fait de milord quelqu'un de bien moins admirable que Rousseau, ou milord, ne voudrait.

Lire les pages 587 et 588. « Une fois la séduction devint trop pressante... »

Il faut traduire pour comprendre ce qui est dit : devant le pouvoir de séduction de son amante, auquel il se livrait en connaissance de cause, Édouard a menacé de se suicider ; pour ne pas le perdre, la marquise a cessé de l'émoustiller sans ménagement. Si on comprend ainsi les allusions, cela devient au moins paradoxal, quand on compare ce qu'Édouard dit contre le suicide et ce qu'il était prêt à faire.

On pourrait toujours penser que Rousseau écrit mal et qu'il n'a pas remarqué que son personnage se contredit et donc qu'il avait un personnage incohérent. Je crois plutôt que Rousseau est tout à fait conscient de cette contradiction et tout plein d'autres contradictions entre ce que ses personnages disent et ce qu'ils pensent et ce qu'ils font. Sans parler des contradictions entre les personnages... En somme, il est possible, je dirais même, il est clair que Rousseau présente des personnages qui, comme beaucoup d'hommes et femmes, ne sont pas cohérents.

Lire la page 588. « L'amour seul profite de ces émotions légères... »

Encore une fois, il faut traduire pour saisir. En somme, puisqu'Édouard refusait de coucher avec la marquise, mais qu'il avait besoin d'assouvissement sexuel, son amante lui a choisi un exutoire, c'est-à-dire une prostituée, et même elle a organisé une sorte de « trip à

trois » virtuel en présentant Laure à milord Édouard lors d'une de leurs soirées privées. Pour ceux qui trouvent là une preuve de la perversité de la marquise, et j'en suis, il faut rappeler, ou annoncer, que Julie fera presque la même chose quand elle entreprendra de marier Claire et Saint-Preux. En tout cas, Julie et la marquise italienne partagent un réalisme sexuel dur.

Lire la page 589. « C'est à cette soirée que se rapporte à la fin de la quatrième partie... »

Rousseau fait allusion aux toutes dernières phrases de la quatrième partie. Là, Saint-Preux dit son admiration pour Édouard qui a su résister aux charmes de son amante, mais qui était prêt à se satisfaire auprès de la prostituée qu'on lui avait choisie. Il est quand même permis de signaler que le *réalisme* de Rousseau, et de milord, et de la marquise, pourrait donc s'étendre à Saint-Preux, puisque ce dernier ne condamne pas les intentions de son ami.

Il n'en reste pas moins que d'après tout ce qui est indiqué dans le roman, Saint-Preux ne s'est jamais assouvi auprès d'une autre femme. Par ailleurs, il est clair à plusieurs reprises qu'il se masturbait ; j'ajoute qu'il le faisait toujours en pensant à Julie. Ce qui pourrait le disculper aux yeux de certains, ou l'inculper de malhonnêteté auprès de certains autres.

Lire la page 589. « Il usa sans ménagement de ses droits. »

Il faut encore une fois traduire pour saisir tout à fait ce qui est dit : Édouard a tenté de violer la jeune femme qui lui résistait ; il se sentait dans son droit de le faire puisqu'elle était sa possession, ou plutôt un cadeau offert par son amante. Édouard, et Rousseau et sans doute Saint-Preux, ne croyait pas qu'il y avait là un crime ; au pis, il y avait indécatesse, toute relative,

parce qu'il y avait une soumission réaliste aux nécessités biologiques.

Lire la page 590. « Ce langage, quoique assez clair, n'était pas précis. »

Quelle belle façon de dire le style gazé ! Rousseau, au moment même où il précise, laisse bien des choses sous la gaze. D'où la nécessité de plusieurs de mes remarques pour rétablir et dévoiler les choses.

On a donc ici le mécanisme psychologique de la noble prostituée : elle est une prostituée en raison des accidents et des nécessités de son existence ; mais son cœur est demeuré pur. Aussi, quand elle rencontre la vraie noblesse, quand elle rencontre le beau et séduisant Édouard transporté par l'amour, elle découvre l'amour en elle, et les imperfections morales qui sont les siennes en raison des contraintes extérieures disparaissent : elle devient noble, et même elle est plus noble que la femme noble qu'Édouard aime encore pourtant. On pourrait parler dans le cas de Laura de la bonne sauvagesse, s'il est permis de rappeler une expression bien connue de Rousseau.

Lire la page 591. « Sa modération fit un effet tout contraire à celui qu'il en attendait. »

Et voici le mécanisme psychologique de la méchante marquise : quand elle sent qu'Édouard admire Laura, elle devient jalouse. C'est un bel exemple d'amour-propre, d'un amour-propre violent (et il est toujours violent du moins en principe) qui devient la passion dominante de son cœur. On voit donc deux figures de l'amour dans les personnages contrastés de la marquise et de Laure.

Il me semble que tout lecteur des *Liaisons dangereuses* de Laclos revoie dans cette marquise l'original de la

marquise de Merteuil. Les circonstances sont très différentes, et la Présidente de Tourvel n'est certes pas Laura, mais la jalousie fondée dans l'amour-propre se retrouve dans les deux marquises. Ceci du moins est sûr : Laclos connaissait bien son Rousseau, comme le montre la citation en exergue de son propre roman qui est tiré du roman de Rousseau.

Lire la page 592. « Mais un profond sentiment d'ignominie qu'on voudrait en vain repousser... »

Il faut encore traduire le style gazé pour comprendre les faits auxquels on fait allusion. En somme, Laura est encore et toujours une prostituée, même si par rapport à Édouard elle vit une sorte d'amour parfait. Mais parce qu'elle a été touchée par Édouard, elle a été transformée, et elle joue mal son rôle avec d'autres hommes. Ou plutôt, un je ne sais quoi transparait au moment même où elle se livre à ses autres clients, et ceux-ci, à leur tour, sont touchés. On pourrait appeler cela l'infection de l'amour vrai. L'amour vrai serait donc ici une maladie transmise sexuellement.

Lire la page 592. « Par ces soins bienfaisants, il la fit enfin mieux penser d'elle. »

*Estime* est le mot important qui apparaît ici. Il faut voir que pour Rousseau, il y a une figure acceptable de l'amour-propre. L'expression qui le dit est « estime de soi », dont on entend parler sans cesse aujourd'hui, entre autres quand on prétend que la fonction première de toute éducation n'est pas d'informer sur les choses ou de dresser l'esprit au savoir, mais de renforcer l'estime de soi. Il serait utile de lire, entre autres, les *Rêveries du promeneur solitaire* pour mieux comprendre cette façon de penser la vie, et le comportement des individus, et les relations sociales.

En tout cas, ici on voit que la droiture de Laura est présentée d'abord comme une attitude qui vient d'elle : elle s'estime, et elle devient honnête. Certes, son estime de soi vient de ce qu'elle cherche à plaire à Édouard ; mais elle ne cherche pas à tenir compte d'abord de la morale sociale, ou religieuse ; au fond, c'est l'image d'elle-même pour elle-même qui est le fondement de son redressement.

Lire les pages 592 et 593. « Elle n'avait rien dit à Bomston de son projet... »

Rousseau, en bon protestant genevois, ne peut pas ne pas manquer de dire que les cardinaux de Rome se tapaient des prostituées, et même qu'ils avaient des prostituées pour ainsi dire attitrées. Il ne s'agit pas de nier que sur le plan historique, Rousseau, et les protestants, a eu bien souvent raison. Le cas le plus célèbre, et le plus risible, est celui de Roderigo Borgia (père de Cesare Borgia et Lucrezia Borgia) qui avait une amante célèbre Julia Farnese : elle avait essayé d'échapper au pouvoir de son amant après lui avoir donné quelques enfants ; le pape lui avait écrit en menaçant de l'excommunier (et donc de la voir brûler en enfer) si elle ne revenait pas dans son lit.

Lire la page 594. « Où est l'homme assez sévère pour fuir les regards d'un objet charmant... »

Voilà trois questions et quatre phrases qui disent l'essentiel sur le cœur ; on y voit en quelques lignes, ou plutôt on y entend, tout ce que Rousseau a à dire sur l'amour : il est mâtiné de pitié ; il est amplifié par une figure de l'amour-propre, soit du regard croisé de ceux qui s'aiment ; il est lié à l'estime de soi.

Lire les pages 594 et 595. « Il passa plusieurs années ainsi partagé entre deux maîtresses... »

Pour ce qui est de l'expression « plusieurs années », si on tient compte de l'information qui est donnée dans le texte, il faut que cela soit au moins quatre ans, et plutôt six ou sept ans, voire plus encore : quand milord Édouard s'imagine qu'il aime Julie, on se trouve au début du roman ; quand le roman finit, milord vient tout juste de mettre fin à cette double relation amoureuse.

On notera donc que milord Édouard pouvait aimer deux femmes de la façon la plus compliquée, voire de façon malhonnête, et se préparer à en aimer une troisième, et tout cela sans qu'il soit le moindrement coupable, selon ce que dit Rousseau ou sans qu'il ne soit une personne admirable.

En tout cas, le texte indique que l'essentiel de toute cette histoire n'est pas la raison : c'est la passion de milord Édouard, c'est son amour et surtout sans doute son amour pour Laura qui fait de lui un être intéressant et noble : son âme est grande, et il n'est jamais faible ni coupable parce qu'il aime, et non parce qu'il raisonne, et encore moins parce qu'il raisonne comme il faut.

Lire les pages 595 et 596. « Le succès de cette entreprise et le dénouement des scènes... »

Le mot *chimère* est la donnée essentielle de ce texte. Que dit Rousseau ? Il ne dit pas qu'il faut se défaire de ses chimères, de ses illusions, de ses phantasmes ; il dit même que par les chimères (un mot plus respectable serait *idéaux*) un être humain peut être libre, grand et en un sens heureux. Il est permis de signaler que ni les Anciens, ni les chrétiens ne parlaient ainsi : les premiers disaient qu'il fallait

apprendre à voir clair, soit à saisir la nature stable et instable des choses, pour être heureux, alors que les seconds prétendaient qu'il fallait avoir la foi (qui n'est pas une illusion) pour aller au ciel.

### **Troisième semaine**

#### **La musique et le même.**

J'ai mentionné en passant que *Les Amours de milord Édouard* racontent une histoire qui deviendra une sorte de lieu commun de l'art romantique. Or une des parties les plus intéressantes, et certes des plus populaires, de cette histoire, un des mêmes du romantisme est celui de la prostituée noble, de la prostituée pour ainsi dire sanctifiée par la pureté de son cœur.

Le hasard a fait que l'opéra de Verdi, *La Traviata*, jouera au Cinéplex Odéon, le 11 mars à 13 h, la version Met 2017. Je n'ai pas de parts dans la compagnie des Cinéma Cinéplex, mais je signale cette performance et ce spectacle. Il est possible que vous puissiez mieux comprendre *La Nouvelle Héloïse* en entendant et en voyant cette production, avec l'avantage de pouvoir manger du maïs soufflé en toute impunité, ce qui n'est pas possible ici. On peut réserver des billets; ils coûtent 28 \$, un dollar de moins pour aînés.

#### **Ce qui a été fait.**

La semaine dernière, il y a eu deux objets d'observation: les deux lettres sur le suicide et le texte *Les Amours de milord Édouard*.

Sur le premier objet, je reprends l'idée cruciale, à mon sens: la conclusion, qui s'impose en examinant les deux lettres, est que le suicide de Saint-Preux est sans défense sérieuse, mais que le suicide est en principe, et dans certaines circonstances qu'on peut déceler sans trop de difficulté, acceptable. Ceci est sûr: pour des

gens qui vivent dans une société où on débat du droit à la mort, il est au moins intéressant d'entendre ce que Rousseau, ou ses personnages, a à dire sur une question assez semblable.

Sur le second objet, je rappelle que même si le récit qu'a concocté Rousseau est fou, en ce sens que le comportement de milord Édouard est à peine explicable et certes extravagant, le *second roman* permet de saisir de nouveau dans la personne du grave milord Édouard les vecteurs de l'amour selon Rousseau, et, surtout peut-être, comment la vie du cœur est le point essentiel de toute compréhension de l'humain en général et chaque humain en particulier. Cela implique que les mots dits par un être humain, dans une conversation par exemple, les arguments proposés, les récits développés ont comme tâche première, ou comme effet premier, de faire connaître et comprendre le cœur de celui qui parle. Je répète ce que j'ai dit à cette occasion et souvent avant : pour Rousseau, l'amour est un mélange fascinant de désir sexuel, de pitié et d'amour-propre, c'est-à-dire de désir d'être admiré en retour. Tout cela apparaît de bien des façons dans le récit *Les Amours de milord Édouard*.

#### **Quelques corrections.**

La semaine dernière, j'ai raté mon coup à quelques reprises : j'ai oublié des remarques auxquelles je tenais, j'ai dit des faussetés, je me suis mal exprimé. Ce qui n'est pas nouveau, j'en conviens. Mais il me semble que je l'ai fait de façon plus grave en quelques instances. Je vais donc tenter de remédier à ces tares, en attendant d'en créer de nouvelles.

Dans les lettres sur le suicide, je voulais vous signaler un élément qui me semble crucial pour comprendre

Rousseau. Je reprends donc le passage sur lequel je voulais greffer ma remarque.

Lire la page 289. « Ta mort ne fait de mal à personne ! »  
Ce que dit milord est au cœur de la question du suicide : si Saint-Preux peut faire du bien, et c'est ce que son ami lui dit au moyen de ces questions rhétoriques, il ne peut pas justifier son suicide ; ou encore si son suicide fait du mal aux autres, il ne peut pas se le permettre, même s'il souffre de façon terrible. C'est le point crucial des deux lettres.

Mais il faut voir aussi que l'appel, ou le rappel, de milord Édouard est celui d'un être humain à un autre être humain au nom des humains. Dieu ne joue aucun rôle dans sa conclusion. Il ne s'agit pas ici donc d'une sorte de Gilles Kègle, qui agit parce qu'il imite mère Teresa et parce qu'il se sent appelé par Dieu. Il ne s'agit pas ici d'un raisonnement froid : les questions multipliées jusqu'au ridicule par Édouard sont des questions rhétoriques, comme je l'ai dit ; leur accumulation est un tour rhétorique qui s'adresse au cœur de Saint-Preux, qui vise à stimuler ses émotions, et la passion qui est visée n'est pas la passion sexuelle, pas le besoin d'être admiré par le grand public (l'amour-propre) ; il s'adresse à la pitié de Saint-Preux, et peut-être un peu à son estime de soi.

Pour Rousseau, il y a des questions essentielles, et qu'est-ce qui est plus essentiel que la décision de vivre ou au contraire de mourir, de refuser de vivre ou de refuser de mourir. (Quelqu'un a cité le début du *Mythe de Sisyphe* de Camus avec sa remarque sur le suicide comme question essentielle ; je crois que Rousseau serait, ici au moins, tout à fait d'accord avec Camus.) Ce qui est intéressant, c'est de noter encore une fois, après la dimension tout à fait humaine de l'examen

qu'on fait du suicide, et après beaucoup d'arguments pour et contre, que cette question se décide par une passion, mais une passion humaine et rien qu'humaine.

Voilà : pour Rousseau, et pour combien d'autres êtres humains, la vérité première de la morale, son fondement, c'est la pitié. Être humain, ce n'est pas être un animal raisonnable : bien des animaux pourtant raisonnables ne sont pas humains, ou ne se comportent pas en humains. Être humain, ce n'est pas être un membre du peuple élu, un fils de Dieu, un soumis devant Allah : cela ne touche pas l'essentiel qui dépasse et fonde le meilleur du judaïsme, du christianisme et de l'Islam. Être humain, c'est être plein de compassion.

Je passe aux *Amours de milord Édouard*. J'ai dit bien des choses vraies au sujet de ce texte que j'aime beaucoup et qui me semble bien utile pour comprendre la seconde moitié du roman de Rousseau. Mais j'ai dit une fausseté, une fausseté historique ou philologique. (Je me suis rendu compte après coup que je savais tout à fait la vérité factuelle, que je l'avais mise dans mes notes sur le texte, mais que je l'avais oubliée peut-être parce que je voulais défendre à tout prix ce texte.)

En tout cas, j'ai dit que Rousseau a publié son récit sur milord Édouard avec la première édition de *La Nouvelle Héloïse*. Le texte est bien de Rousseau, mais il a été créé pour satisfaire une des premières lectrices du texte : madame de Luxembourg, à qui Rousseau avait fait l'honneur de lire plusieurs pages de son roman, voire tout le texte. En tout cas, le texte qui porte le titre *Les Amours de milord Édouard* est une des versions du texte qu'il a créé pour madame de Luxembourg. Selon ce qu'il écrit dans sa correspondance et dans les

*Confessions*, il pensait le mettre dans le roman, mais pour des raisons qui ne sont pas claires, il ne l'a pas fait. Ceci est sûr : le texte n'a pas été édité par Rousseau, mais après sa mort lors d'une réédition.

J'en profite pour répéter ce que j'ai dit la semaine dernière : ce texte est très utile pour comprendre le roman sur le plan de l'anecdote, mais aussi pour comprendre qui est milord Édouard, et enfin pour comprendre l'originalité de la position de Rousseau. Si on en arrive, comme moi, et comme Nietzsche, soit dit en passant, si on en arrive à conclure que Rousseau est *derrière* tout le romantisme, qu'il soit allemand (Goethe), français (George Sand) ou anglais (Dickens), si on en arrive à cette conclusion, le texte des *Amours de milord Édouard*, tout extravagant, voire immoral, qu'il soit, est un document de premier plan.

Quoi qu'il en soit, dans le récit qui est fait, et lors d'une mise en relation de ce récit avec le texte du roman, Rousseau signale ce qui me semble être quelque chose de crucial, et que je n'ai pas assez développé, ou pas assez expliqué.

Lire la page 589. « Édouard était vertueux, mais homme. »

Saint-Preux, dans le passage que signale Rousseau, dit son admiration pour la grandeur d'âme de son ami. Or cette grandeur d'âme consiste à résister aux charmes de la marquise, mais à accepter le cadeau qu'est Laura. Il y a donc chez milord Édouard la possibilité de se satisfaire sur le plan sexuel avec Laura tout en étant amoureux de la marquise : il est fidèle à son amante dans son cœur, et cela suffit ; il peut avoir une Laura comme *amante* pratique, ou utilitaire.

Or, malgré l'admiration de Saint-Preux pour son ami, cela est inacceptable pour Saint-Preux. Certes dans la première moitié du roman, il y a la scène où Saint-Preux visite une maison de prostitution. Mais il se croit tout de suite criminel : il a trahi Julie, qu'il ait couché avec une prostituée ou non. Il y a, de plus, bien des passages où Saint-Preux avoue qu'il doit se satisfaire sur le plan sexuel, mais il ne le fait pas en retrouvant une autre femme et en se fermant pour ainsi dire les yeux du cœur : il est incapable de faire ainsi, parce qu'il n'y a qu'une femme pour lui ; quand il se satisfait sur le plan sexuel, ce doit être par et pour et *avec* Julie. On peut certes condamner le fait qu'il se masturbe en pensant à Julie comme on peut le deviner, et comme le devine Julie, si on lit la vérité factuelle à travers le style gazé de Rousseau. Mais il y a donc là une différence fondamentale entre Saint-Preux et milord Édouard.

On a dit que Saint-Preux est un homme sans principe. La tournure est un peu forte, mais je comprends ce qu'on veut dire. Je reconnais même qu'on a raison sur un plan, parce que ce pauvre garçon se fait mener par le bout du nez, et ce par à peu près tout le monde dans le roman. Mais il me semble clair, et je crois que la deuxième moitié du roman sert entre autres à cela, que Saint-Preux est, en un sens, un homme à principes fixes : il est même le seul qui ne vacille jamais (Julie, Claire, Édouard, même Wolmar et bien d'autres peuvent vaciller sur le plan de l'amour, au point d'imaginer leur vie avec quelqu'un d'autre que la personne qu'ils ont aimée) ; Saint-Preux a une étoile polaire, et il est orienté (comme le veut le verbe, il est fixé par l'Orient), il est fixé une fois pour toutes : il aime Julie, il ne peut pas imaginer sa vie sans elle ou du moins sans l'image dominante de sa personne, et tous les autres êtres humains font partie de sa vie à partir de celle-là.

Pour le dire d'une autre façon encore, lui seul comprend le titre du roman de Rousseau : *Julie*. Même Julie ne comprend pas, ne se fixe pas sur Julie avec autant de force que Saint-Preux : Julie pourrait imaginer que le roman qui raconte sa vie aurait le titre, *Julie ou madame de Wolmar*.

**Remarques générales sur la seconde moitié.**

Comme je l'ai dit, la seconde moitié du roman porte à l'attention du lecteur de nouvelles questions philosophiques, qui s'ajoutent et complètent les anciennes. Mais elle est d'abord structurée par de nouvelles dimensions anecdotiques. J'en signale quelques-unes.

Si la première moitié est agencée à partir du thème de l'amour, de sa naissance et de son évolution, la seconde moitié est s'organise autour de la question de la guérison de l'amour. On pourrait dire que tout ce qui se passe dans la seconde partie tourne autour de la possibilité de guérir l'amour de Julie pour Saint-Preux et de Saint-Preux pour Julie.

J'aime bien le terme *guérir* à la condition de bien le comprendre. (D'ailleurs, le mot paraît bien vingt fois et plus sous la plume de Julie, de Claire, de Saint-Preux et de monsieur de Wolmar, et porte toujours, ou peu s'en faut, sur la guérison psychologique et non biologique.) Car il ne s'agit pas tout à fait de détruire l'amour (le guérir pour le faire disparaître), mais de le corriger (le guérir pour le rendre sain). Il me semble que tous, Claire, Édouard, Wolmar, Saint-Preux et Julie, sont préoccupés de savoir si l'amour illicite est mort ou du moins inopérant, alors qu'un nouvel amour, licite, ou le même amour illicite devenu licite, disons une

amitié tendre, est encore présent. Ils cherchent tous ensuite à s'assurer que la guérison dans le sens que j'ai signalé est complète ou définitive.

En conséquence, la seconde partie du roman est hantée par des comportements fascinants : tout le monde surveille les deux anciens amoureux ; d'ailleurs, les deux anciens amoureux se surveillent l'un l'autre et se surveillent eux-mêmes. Cela ne veut pas dire que tout le monde voit clair : je suggérerais au contraire qu'à peu près tous se mentent au moins un peu ; je crois que celui qui se ment le moins est Saint-Preux, d'abord parce qu'il voit bien que les choses ne sont pas claires dans son propre cœur, alors que les autres se satisfont bien trop tôt.

Du coup, il y a dans la seconde moitié du roman une atmosphère assez trouble, une nouvelle sorte de duplicité plus grande encore, plus perverse encore, que celle qui apparaît, voire qui est omniprésente, dans la première moitié. J'oserais dire qu'il y a au moins deux, peut-être trois, complots qui se déploient durant la dernière année de la vie de Julie, et donc dans la seconde moitié du roman. Il y a là de quoi devenir paranoïaque, ou du moins de soupçonner les motifs d'à peu près tous les personnages du roman. (Seule Fanchon me semble tout à fait transparente. Mais on ne parle presque pas de cette *sainte simple*.)

Or tout le monde, c'est-à-dire les lecteurs contemporains, sait que Rousseau est devenu paranoïaque à la fin de sa vie (j'emploie le terme dans le sens clinique du terme : il était fou). Mais il y a de quoi s'imaginer qu'il pensait déjà la vie, ou du moins la vie telle que présentée dans son roman, comme un lieu de complots plus ou moins organisés, et donc qu'une forme de paranoïa est pour ainsi dire normale.

En tout cas, dans cette seconde partie, on parle souvent de tests. Il s'agit de mettre telle ou telle personne, mettons Saint-Preux, dans une situation donnée et de surveiller sa réaction extérieure pour deviner son état intérieur. Il y a un côté expérimentateur humain avec des souris humains, ou un côté manipulateur quasi divin avec des humains ordinaires, déjà présent dans la première moitié du roman, qui s'accroît dans la seconde.

Il y a au moins deux autres questions qu'il faudrait avoir en tête durant la lecture et l'analyse du roman : celle du pouvoir de Julie (qui est importante pour monsieur de Wolmar) et celle de l'amour entre Claire et Saint-Preux (qui est importante pour madame de Wolmar [j'espère qu'on note que je ne dis pas Julie d'Étange]). Mais je ne les développe pas pour le moment : la suite permettra d'en parler jusqu'à satiété.

Voilà donc quelques-uns des points sur lesquels je reviendrai en parlant de l'anecdote, des points qui mènent, je crois, au cœur de la pensée de Rousseau. Je rappelle que la pensée de Rousseau est l'objectif final de cette lecture, lecture qui passe par l'anecdote, mais cherche à la dépasser. Et il est temps de se mettre à la tâche.

### **Lettre I.**

Le premier paragraphe introduit un thème, ou plutôt le grand thème, de la seconde partie : il s'agit de fixer les choses, de les rendre durables ; il s'agit de fixer les gens, et en les fixant de les fixer, les uns à côté des autres ; pour le dire d'une autre façon, plus aimable sans doute, il s'agit de faire durer le bonheur. Mais en même temps, il s'agit de travailler les gens pour qu'ils

fassent ce qu'on veut, pour qu'ils ne fassent rien de troublant, pour qu'ils soient stables, comment dire, de bon cœur. Je veux bien que tous ces gens, et Julie la première, soient de bonne volonté, mais je ne peux pas me défaire de l'impression que cette bonne volonté soit bien envahissante et exigeante.

De plus, je me permets de noter, encore une fois, que cette lettre porte un titre qui dit toute la différence entre les deux moitiés : dans la première moitié, selon les titres de lettres, sauf exception, Julie écrivait à Claire qui lui répondait, alors que dans la seconde moitié, madame de Wolmar écrit à madame d'Orbe.

Lire la page 297. « On perd tous les jours quelque chose de ce qui nous fut cher... »

Quand on lit avec attention la lettre, on entend bien que, sans jamais dire le nom de Saint-Preux, Julie parle à tout moment du passé et de son cœur à elle, et donc de lui et de l'amour qu'elle a eu pour lui. Bien mieux, elle fait sentir qu'elle est hantée à la fois par lui et par la mort, par le temps qui passe en lui enlevant de la vitalité : un peu plus, et elle dirait qu'elle était vivante autrefois, et qu'elle commence déjà à mourir, soit depuis qu'elle est madame de Wolmar. On pourrait croire qu'il y a là une exagération et quelque chose d'accessoire. Je crois au contraire que c'est essentiel à tout ce qui se passe : après l'amour fou vient la sagesse, mais la sagesse semble avoir un goût de vieillissement, et même de mort. Ce thème réapparaîtra dans les dernières lettres de Julie à Saint-Preux, et donc le début et la fin de la seconde moitié se répondent.

Lire la page 298. « Mon mari m'entend, mais... »

Je suis tenté de lire dans ce bout de texte quelque chose qui se cache. (On notera la liste des 5 états de la

vie de Julie : elle y *cache* au centre celui d'amante. Ça doit être un accident... à moins que ça ne soit un réflexe psychologique pour parler à soi et aux autres sans dire trop fort de ce qui est caché au milieu de soi, mais qui ne doit pas être abordé.) En somme, on entend la remarque classique de l'épouse qui trouve que son mari ne la comprend pas. Elle en profite pour dire à Claire qu'elle a donc besoin d'une amie comme elle. Mais on pourrait imaginer qu'elle a pensé à Saint-Preux sans le dire, un instant, et presque de façon subconsciente, pour parler comme les psychologues contemporains.

Quelle drôle de chose qu'un subconscient qu'on peut entendre, mais qui n'est pas compris par la partie consciente de celui ou celle en qui il habite, et donc un subconscient qui se gère lui-même de façon à ce que la conscience n'entende pas ce que le subconscient sait, tout en n'ayant pas les avantages *stratégiques* de la conscience. Je suis bien d'accord qu'il y a un subconscient, et même qu'il existe en toute personne ; de toute façon, on est obligé d'y croire : ça fait partie de la *religion* contemporaine. Mais aussitôt que je tente de comprendre comme peut exister et fonctionner un subconscient, je me mets à parler de choses qui existent tout en n'existant pas, et qui agissent on ne sait trop comment par des mécanismes qui sont impossibles.

Lire la page 298. « Songe à mon éloignement pour toute dissimulation... »

On retrouve là le thème de l'authenticité. Sur cette question précise, sans aucun doute, Julie se ment, et ce sans arrêt : durant toute la première partie du roman, elle a dissimulé à tous y inclus à Saint-Preux, bien des choses. De plus, elle avoue encore ici qu'elle dissimule quelque chose à son mari, qu'elle aime

pourtant plus que tout autre être. (Ce qui, au moins en ce qui a trait à Claire, est tout à fait faux, et Claire ne peut pas ne pas le savoir. Et ce sans parler de Saint-Preux.) En tout cas, on a droit à un autre moment où Julie supplie Claire de prendre une décision pour elle : doit-elle ou non dire à monsieur de Wolmar ce qu'elle lui cache depuis six ans ? C'est à Claire de revenir ou d'écrire et de régler la question, comme elle a réglé la question de partir ou non pour l'Angleterre. À la fin du roman, Claire lui retournera l'ascenseur comme on dit : elle lui demandera de décider de son mariage éventuel avec Saint-Preux.

Il me semble nécessaire de noter qu'il y a ici un complot. C'est-à-dire qu'il y a eu et qu'il continue d'avoir un complot entre les deux femmes pour garder monsieur de Wolmar dans le noir. Certes, madame de Wolmar dit qu'elle veut faire cesser le complot, mais elle le fait en complotant avec son amie encore et toujours.

Leçon morale : il est facile d'entrer dans un complot, mais en sortir est plus difficile, semble-t-il. Mais peut-être vivre sans dissimulation, et donc sans complots ? Sinon pourquoi Rousseau fait-il l'apologie de la transparence ? Plus grave encore, pourquoi son lecteur, et il y en a comme chacun le sait, croit-il à ce que le roman présente comme impossible ?

Lire la page 300. « Ce n'est pas, tu le sais, que mon cœur se ressente encore de ses anciennes blessures... » Et puis soudain, le fantôme de Saint-Preux apparaît pour de bon. Julie assure Clair qu'elle est guérie (elle emploie même le verbe). Puis, elle avoue qu'elle pleure et qu'au milieu de son bonheur pur et sûr, elle est triste, non pas cette fois parce qu'elle n'est pas sincère avec son époux, mais parce qu'elle pense aux malheurs

de Saint-Preux. Elle insiste que ce n'est pas de l'amour qui la fait pleurer, mais de la pitié.

Il y a des gens pour trouver que cela est bien raisonné et que Julie est une championne de la clairvoyance ; je suis de ceux qui croient que tout cela est encore plus problématique, puisque, me semble-t-il, le roman prouve bien que la pitié est au cœur de l'amour à la manière de Saint-Preux et de Julie, et donc de l'amour à la manière de Rousseau. Il me semble, en somme, qu'au moment même où Julie dit qu'elle n'aime pas Saint-Preux, mais qu'elle a de la pitié pour lui, on pourrait entendre le contraire de ce qu'elle dit.

Lire la page 301. « Tu te caches pour t'affliger, comme si tu rougissais de pleurer devant ton amie. »

Et voilà que l'autre grande façon d'aimer, l'amitié donc, est déclinée selon le vecteur de la pitié. Il n'y a rien là de nouveau sans aucun doute. Mais c'est peut-être l'occasion de signaler que le seul personnage qui sait rire, Claire, est présenté ici par Julie comme un être humain intéressant, et même admirable, parce qu'elle pleure. Quand je lis ces lignes magnifiques, je mesure avec plus de facilité la distance entre un homme de la Renaissance, comme Montaigne, comme Boccaccio ou comme Shakespeare, et un homme de la fin du XVIIIe siècle, comme Rousseau.

## **Lettre II.**

Le premier paragraphe offre un contraste charmant entre le ton de Julie et celui de Claire. On se demande même comment Julie peut prétendre que Claire est une pleureuse.

Lire la page 303. « Cherchant donc à te ménager une surprise plus agréable... »

On se trouve donc tout de suite dans cette atmosphère de gens qui complotent avec tendresse sans doute. Car Claire a comploté contre, ou plutôt pour, Julie. En revanche, un comploté, c'est par définition quelqu'un qui se croit supérieur à celui qu'il dupe, même quand il le dupe pour son bien, comme un parent qui ment à son enfant en lui donnant une dose cachée d'un médicament que l'enfant ne veut pas prendre.

Aussi, on saisit que Claire se croit supérieure à Julie, au moins sur le plan pratique. Mais monsieur de Wolmar aussi se croit supérieur, ou clairvoyant : je connais Julie, dit monsieur Wolmar. Cela veut dire : elle n'a pas de secret pour moi en ce qui a trait à son ancien amour. Je veux bien. Mais une des leçons de cette seconde moitié est qu'il ne connaît pas sa digne épouse aussi bien qu'il le dit, et qu'il s'avoue à lui-même parfois, ou qu'il est obligé parfois de reconnaître, qu'elle reste un mystère pour lui. Il est au moins possible que ce qui est vrai pour monsieur de Wolmar le soit aussi pour sa jolie complice.

Lire la page 304. « À cela se joignirent les sujets particuliers d'inquiétude que me donnait ta situation. »

Si on peut en croire Claire ici, elle a joué un rôle très important dans le mariage et la conversion de Julie, plus important qu'il ne paraissait dans la première partie : Julie a avoué, dans la lettre sur sa *révolution*, que c'est en regardant le couple d'Orbe qu'elle a voulu accepter le mariage avec monsieur de Wolmar ; ce que dit Claire ici suggère qu'il y a eu bien plus que l'image du bonheur de Claire pour l'inciter à se marier et à rejeter pour de bon Saint-Preux.

### **Quatrième semaine.**

#### **Ce qui a été fait.**

La semaine passée, j'ai présenté quelques corrections à mes remarques précédentes : j'avais mal fait, j'ai tenté de mieux faire.

J'ai aussi répété qu'il y a plusieurs différences entre les deux moitiés de *La Nouvelle Héloïse*, en soulignant un thème (la guérison) et en en mentionnant deux autres (le pouvoir de Julie et le remariage de Claire). Ces différences ne portent pas sur le sens philosophique du roman, mais sur l'anecdote qui est proposée. Mais ces différences de l'anecdote sont la base des différences des thèmes philosophiques.

Puis, j'ai analysé la première lettre. Parmi les remarques faites (il y en avait au moins 6), je rappelle celle qui me semble la plus importante : au risque de jouer au psychanalyste à trente sous, je trouve que la lettre de Julie est pleine du fantôme de Saint-Preux, qui est pour ainsi dire réprimé, et que ses protestations de bonheur et de vertu sont susceptibles de remise en question : elle est déprimé parce qu'elle réprime et parce qu'elle réprime. J'avertis que ce genre d'analyse psychologique, et de mise en doute des mots d'un personnage, sera répété à l'avenir.

J'ai abordé la deuxième lettre, qui, entre autres choses, montre qu'il y a beaucoup de complots *aimables ou aimants* entre les personnages. À cela s'ajoute la prétention de plusieurs personnages, mais peut-être surtout de monsieur de Wolmar d'être supérieurs aux autres, comme les êtres divins sont supérieurs aux

êtres humains. Là encore, j'y reviendrai sans aucun doute.

Je peux maintenant continuer et finir la lettre II et poursuivre notre lecture et nos commentaires des lettres suivantes. Mais avant de faire cela, y a-t-il des questions, commentaires, objections sur ce qui a été proposé la semaine dernière ?

**Lettre II (suite et fin).**

Lire la page 305. « Non, cousine, le mariage est un état trop grave... »

Le thème du remariage de Claire est touché ici pour la première fois : cela deviendra important, et même crucial, dans les pages à venir. En tout cas, au risque de vendre la mèche et détruire le suspense, j'annonce que, quand il sera question de marier Claire et Saint-Preux, celle-ci dira oui, mais Saint-Preux dira non.

Lire les pages 306 et 306. « Tu as dit bien des choses en faveur de notre ancienne amitié... »

Voici un autre thème, à la fois sur le plan de l'anecdote et sur le plan de la pensée que propose le roman, un thème déjà présent dans la première moitié, mais qui jouera un rôle énorme dans cette partie-ci : le pouvoir de Julie. Elle est une sorte de sainte, une sorte de Sainte Vierge protestante qui inspire tous ceux qui s'approchent d'elle ; à la limite, elle est une déesse (mais, pourrait-on dire, une déesse qui inspire, plutôt que de dominer).

Ce pouvoir est mystérieux, comme le dit Claire, mais il semble avoir au moins une dimension sûre : il tient au cœur de Julie ; il tient aux émotions qui sont en elle et qui se communiquent aux autres, on ne sait trop comment ; je suggère même que c'est Julie en tant

qu'amoureuse, en tant que capable d'aimer, et peut-être en tant que réveillée à l'amour par la rencontre de Saint-Preux, c'est cette Julie-là qui est puissante et qui enchante Claire et tous ceux qui l'entourent, même monsieur de Wolmar. Or Julie est nécessaire, sur plusieurs plans, à monsieur de Wolmar : au risque de dire des âneries, je suggère donc que c'est la Julie déjà amoureuse, et donc amoureuse d'un autre, qui a attiré monsieur de Wolmar le grand insensible, et que c'est d'une Julie amoureuse, et donc peut-être encore amoureuse d'un autre, dont il a besoin pour mener à terme ses projets de patriarche efficace.

Pour saisir quelque chose du pouvoir de Julie, on pourrait penser à la force mystérieuse qui est au cœur de la physique newtonienne. Selon Newton, et en disant *selon*, je ne veux pas suggérer que cela ne soit pas vrai, le Soleil, par exemple, a une masse donnée, et par cette masse, le Soleil affecte dans toutes les directions tous les objets plus petits à distance et de façon essentielle ; s'il y a un système solaire, avec des planètes, entre autres, qui circulent de façon organisée et prévisible, c'est parce que le Soleil projette autour de lui de façon invisible, universelle et mesurable, une force. Julie est le Soleil du roman *La Nouvelle Héloïse* ; elle est le Soleil de la société de Clarens. Mais, et là, je transforme la similitude, elle possède son pouvoir solaire parce qu'elle aime et qu'elle est aimée.

La note de Rousseau porte sur la joie et le rire et donc sur Claire. (Mais il faut bien se souvenir que c'est Rousseau qui l'a créée et donc que Rousseau est en train d'expliquer comment il comprend tous ces aspects du cœur humain et comment il a réussi à les reproduire dans son roman.) En tout cas, il prétend que sa Claire qui est pour ainsi dire définie par sa gaieté est vraie sur le plan moral et qu'elle est, en un

sens, plus vraie que les autres femmes, réelles et littéraires, séduisantes par leur gaieté. Et la vérité de Claire et de sa gaieté vient du fait qu'elle n'a pas d'apprêts, qu'elle est « sans... sans... sans » pour reprendre le tour que Rousseau emploie à tout moment. Sa remarque reprend donc une idée essentielle de la psychologie de Rousseau, le pouvoir, mais le pouvoir déformant, de l'amour-propre : l'amour-propre est la passion de ce qui s'ajoute, et par lequel l'être humain ajoute au naturel ; en conséquence, on décrit l'être humain naturel, et donc sans amour-propre, en enlevant, en le disant « sans... sans... sans ».

Car quand on lit avec attention, on voit que Rousseau distingue encore une fois ce qui est sain de ce qui ne l'est pas, ce qui est vrai de ce qui ne l'est pas, à partir de sa distinction entre l'amour de soi (« pour soi ») et l'amour-propre (« pour les autres ») : quand on est drôle, spirituel, gai, par amour-propre, cela est faux. Et, j'ajoute ce que Rousseau ici ne dit pas, quand on est drôle, spirituel et gai, avec les autres, mais par amour de soi, il y a là un élément de tendresse, qui se perçoit et qui ne ment pas ; si on n'entend pas cette tendresse, c'est que la gaieté est fausse.

Pour ce qui est de sa prétention qu'il peut reproduire la gaieté saine de Claire, Rousseau est-il vaniteux ? Ou est-il fier ? À chacun de conclure. Mais il serait au moins comique de conclure qu'il y a là un acte inspiré par l'amour-propre.

### **Lettre III.**

Lire la page 308. « J'ai vu de loin le séjour de ces prétendus géants qui ne sont grands qu'en courage... ». Dans cette série de paragraphes qui sont rythmés par un « j'ai vu » magnifique, Saint-Preux apparaît, et tout

de suite se présente, comme un homme d'expérience, qui, ayant voyagé de par le monde, en a connu la diversité fascinante et qui juge l'homme moderne à partir de son expérience du bon sauvage, de l'homme non européen, de l'homme qui vit sur une île. Tout cela appartient aux grands thèmes déjà présentés par Rousseau dans le *Second Discours* sans aucun doute, mais aussi dans les thèmes des *Rêveries du promeneur solitaire*, œuvre géniale qui est encore à analyser.

Lire la page 309. « J'ai vu dans le vaste Océan, où il devrait être si doux à des hommes de se rencontrer... » Les verbes de ce passage sont bouleversants. Or on ne peut comprendre ce paragraphe, et tout ce qu'il contient, comme il faut, si on n'y entend pas une condamnation de l'Occident, du monde moderne et de l'Europe colonisatrice. Le point essentiel que pense et dit Rousseau est que dans le monde européen, l'amour-propre (« les cris de joie des vainqueurs ») est plus fort que la pitié (« les plaintes des blessés »). Encore et toujours, tout est psychologique, tout ce qui est dit et écrit est au sujet du cœur humain.

Je traduis donc : quand les humains déformés par leur société (selon la devise, mille fois proposée, de Rousseau et répétée par tous ses commentateurs) vivent selon l'amour-propre, ils créent un enfer ; cet enfer est bruyant, si bruyant qu'on entend pas les sons qui devraient exciter la pitié, qui est la passion de la justice. Cet enfer est celui de l'Occident du XVIIIe siècle. Et voici en *retrait* le projet de Rousseau : il faut tenter d'inoculer l'Occident et ainsi de protéger cette civilisation contre les ravages du virus de l'amour-propre. C'est la fonction, une des fonctions, de ce roman. Car la guérison éventuelle de l'Occident, rien de moins, est un des objectifs de Rousseau.

Lire la page 310. « Comment vous parler de ma guérison ? »

Voilà, je le répète, un des mots essentiels de la seconde moitié du roman ; j'oserais dire qu'elle devrait porter le titre, ou le sous-titre « la question de la guérison ». Aussi, on pourrait lire les lettres à venir comme il le suggère ici : Saint-Preux prétend qu'il est guéri ; mais il ajoute qu'il n'est pas sûr de l'être ; il demande d'être examiné.

Rien de plus respectable, pourrait-on ajouter. En revanche, cette lettre écrite à madame d'Orbe est problématique pour au moins une raison : du seul fait qu'il veut se rapprocher de Julie en passant auprès de Claire, et qu'il se permet de parler de Julie comme il l'aimait autrefois au moment même où il prétend qu'il est guéri, ce fait, complexe, permet de douter de ce qui est annoncé dans la première phrase.

#### **Lettre IV.**

Il faut lire toute la lettre, en entendant la différence de ton entre les deux époux. C'est un coup de théâtre sans doute. Rempli de faussetés, soit dit en passant. Mais il est bien préparé par les lettres qui la précèdent.

Il y a trois mots qui me semblent importants. D'abord le nom de Julie et le mot *ami*. Et voilà, tout le problème est posé, toute l'action de la seconde moitié est délimitée : peut-on faire de l'amant de Julie l'ami de monsieur et madame de Wolmar ?

Et puis, en troisième, il y a le mot *cœur*. Car tout cela se passe au niveau du cœur, et à chaque ligne, il est question d'une émotion. Le cœur, c'est-à-dire au niveau des phantasmes qui produisent des émotions et qui sont produits par des émotions. Un psychologue, ou un

psychanalyste contemporain, ou un psychiatre, ne trouverait aucune difficulté avec cette façon de parler : le cœur est le lieu de leurs expertises. Or les mots employés ici viennent d'une racine grecque : notre *psych...* vient du *psukhê* (âme) des Grecs. Or ce que les Grecs, ou du moins les philosophes grecs, prétendaient être la raison, ce que les chrétiens prétendaient être l'esprit touché par la grâce de Dieu, Rousseau et ceux qui le suivent prétendent que c'est le cœur, c'est-à-dire l'âme de la psychologie, de la psychanalyse et de la psychiatrie.

#### **Lettre VI.**

Le premier paragraphe est magnifique : il offre un premier regard sur Saint-Preux, et son cœur. Il veut savoir s'il est guéri, il veut qu'on lui dise qu'il est guéri, le lecteur doit lire ce qu'il écrit ici et ailleurs en se posant cette question, et non seulement en adhérant pour ainsi dire tout de go à ce qui est affirmé.

Lire la page 313. « Plus j'approchais de la Suisse, plus je me sentais ému. »

La description est intéressante pour bien des raisons. J'en retiens au moins une : dans la description de Saint-Preux, le monde est devenu la matière de l'impressionnisme, de l'analyse des impressions, de celui qui le regarde. Je veux dire par là qu'à mesure que Saint-Preux décrit ce qui est, et ce qu'il voit, il dit comment il vit, c'est-à-dire comment il le ressent, ou les émotions intérieures que le monde extérieur produit en affectant ses sens. Pour le dire autrement, cette description du monde est *sentimentale*, en un sens radical. Or n'y a-t-il pas là, encore une fois, quelque chose de crucial dans le mode de penser, de dire et de vivre de Rousseau ? Le monde est moins intéressant que le cœur de celui qui regarde le monde.

Lire la page 314. « À peine Julie m'eut-elle aperçu qu'elle me reconnut. »

Cette phrase ainsi que la première phrase du paragraphe suivant présente tour à tour les deux dimensions de Julie. Dans la première phrase, il n'y a pour ainsi dire que Julie et Saint-Preux, alors que, dans la seconde, Julie se tourne vers son mari et redevient, ou devient, ou se cache pour mieux être, madame de Wolmar. Comme je l'ai déjà dit, on a là la question fondamentale de la seconde moitié présentée de nouveau sans aucun doute, mais d'une nouvelle façon. Saint-Preux est-il guéri ? Certes, il faut poser la question puisqu'il la pose. Mais Julie est-elle guéri, malgré ce que tous prétendent ?

Or, et c'est là quelque chose d'observable, et de presque mathématique, mais aussi quelque chose de fascinant, dans plusieurs des lettres subséquentes de Saint-Preux, les deux noms de mademoiselle d'Étange, soit « Julie » et « madame de Wolmar », se suivent l'un l'autre selon une alternance presque parfaite. On pourrait le dire comme ceci : le statut de l'épouse de Wolmar hante Saint-Preux ; il se dit guéri, mais il est inquiet au sujet de son statut *médical*, et je veux bien le croire : il balance sans arrêt entre son prénom de fille (et d'amoureuse) et son nom d'épouse (et d'amie), peut-être parce que sa guérison n'est pas assurée.

Lire la page 315. « Que devins-je à cet aspect ? »

Au cas où on ne comprenne pas qu'il y a là un enjeu essentiel, Saint-Preux en fait l'exposition dans ce passage. Je retiens, entre autres choses, que sa description encore une fois est celle de son cœur, du va-et-vient de son cœur : face à la nature, il parle de son cœur ; face à Julie, il parle de son cœur. Je ne prétends pas que cela soit si original, mais je prétends

qu'on touche là à quelque chose d'essentiel pour Rousseau, comme je l'ai déjà dit vingt fois. Cela fera donc la vingt et unième fois.

Lire la page 317. « Vous voyez un exemple de la franchise qui règne ici... »

Je veux bien croire monsieur de Wolmar et reconnaître qu'à son meilleur à Clarens, on vit dans un monde de franchise, c'est-à-dire de sincérité et d'authenticité. Je veux même reconnaître que le vice et le crime sont liés à la cachotterie et au mensonge. Je veux bien avouer que je voudrais qu'il en soit ainsi tout le temps et partout. Mais au moins par rapport à Saint-Preux, monsieur de Wolmar n'est pas tout à fait franc ; car il est en train de tester le jeune homme, et il a des craintes qu'il n'exprime pas, et il a un projet qu'il cache de façon systématique.

De plus, le cas Saint-Preux n'est qu'un cas pour lui : il surveille tout ce qui se passe autour de lui et cherche à forger les humains (et d'abord Julie, mais encore Claire, et même milord Édouard) selon ses désirs et besoins ; ce qu'il fait, ou tente de faire, au jeune homme, il le fait, ou tente de le faire, à tous. À la limite, il est un homme qui essaie de devenir une version humaine du Dieu chrétien, lequel lit dans les cœurs, et dont la grâce peut transformer les cœurs. Si le Dieu chrétien est en même temps une Providence omnisciente et toute-puissante, monsieur de Wolmar lui ressemble, ou voudrait lui ressembler.

Or on découvrira sous peu que toute la vie de Clarens est organisée au moyen d'une transparence qui n'en est pas une en vérité, ou du moins une transparence où les serviteurs sont transparents, mais où les maîtres, et surtout monsieur de Wolmar, ne le sont pas, donc une

transparence apparente qui voile un effort systématique de contrôle.

Lire la page 318. « Après tant d'années d'absence et de douleurs... »

Ce passage est magnifique. D'abord, encore et toujours, le regard du lecteur, à cause du texte de l'écrivain, est fixé sur l'essentiel, soit sur le cœur de personnages, et ici sur le cœur de Saint-Preux. Mais aussi, on va du bonheur, voire du ravissement, à la douleur. Rien de bien surprenant : ce qui serait surprenant, ce serait qu'il n'y ait pas ce va-et-vient. Mais en ce qui a trait à la question de la guérison de Saint-Preux, il y a là de quoi douter.

### **Lettre X.**

Cette lettre, déjà très longue, devrait être lue avec la lettre XI, qui en est la suite systématique (même auteur, même correspondant, poursuite du même sujet), mais on ne peut pas tout faire : il faudra que les remarques que je propose servent pour les deux, que celles de la première servent pour la seconde et que vous étendiez ce que je dis ici sur ce que je ne lis pas. J'avertis que j'ai longtemps hésité parce que la lettre suivante porte sur un jardin, sur une sorte de paradis terrestre, mais aussi sur un lieu qui ressemble à celui où Julie a donné à Saint-Preux un premier baiser, et donc un lieu revu et corrigé par monsieur de Wolmar, un lieu, pourrait-on dire, guéri ou un lieu de guérison. La lettre XI, qui serait omise, est donc un traité d'horticulture, mais en même temps de psychiatrie, et plutôt le second que le premier. C'est donc avec des larmes bien senties que j'annonce que je parlerai longtemps de la lettre X, mais que je ne traiterai pas de la lettre XI. Je fais confiance à chacun pour la lire avec

attention et y découvrir tout ce qu'il y a là d'admirable, mais aussi de tout ce qu'il y a de trouble.

En tout cas, il y a trois lettres très longues (plus de vingt pages chacune) dans la seconde moitié de *La Nouvelle Héloïse*, celle-ci, la lettre III de la cinquième partie, qui décrit le bonheur à Clarens, et la lettre XI de la dernière partie, qui décrit le malheur total à Clarens, soit la mort de Julie. (Seule la lettre de la révolution de Julie, de vingt pages elle aussi, dans la première moitié peut leur être comparée.) Il me semble que les trois lettres les plus longues sont liées entre elles. J'annonce que je les traiterai toutes trois.

Il y a un mot qui revient souvent dans ce texte, c'est *économique*. (On le voit apparaître, entre autres, dans le deuxième paragraphe et dans le dernier.) Quand on parle d'économie, on parle d'ordinaire d'économie nationale, voire internationale, soit de fiscalité, de produit national brut et de bourses nationales et extranationales. Ici, il est question d'économie domestique. Il faut donc s'expliquer un peu.

L'expression « économie domestique » est en un sens une redondance au moins sur le plan de l'étymologie gréco-latine. Dans cette expression, il y a là trois radicaux, deux grecs, et un latin, soit *nomos* (*loi*), *oikos* (*ménage*) et *domus* (*ménage*). Dans son sens premier, l'économie est l'ensemble des lois qui concernent le ménage, soit la maison en tant que propriété et base des finances quotidiennes d'une famille. C'est son sens premier, tel qu'on le trouve dans les écrits des penseurs grecs, comme Xénophon, Platon et Aristote. Puis, le mot s'est mis à signifier la macro-économie, soit les règles pour un ensemble de ménages, voire pour tous les ménages d'un pays, voire pour tous les pays dans leurs relations financières entre eux. Quand on pense

ainsi, il faut alors dire *économie domestique* pour retrouver le sens initial.

Le texte de Rousseau est intéressant en lui-même, mais il est plus intéressant encore quand on le compare à une des sources de Rousseau (je vous dis ici quelque chose que je n'ai vu chez aucun commentateur), soit le traité *L'Économie*, de Xénophon. Quiconque lit les deux textes l'un à la suite de l'autre se rend compte tout de suite que le second a inspiré le premier.

Mais il est temps d'examiner le texte lui-même : on ne fait qu'introduire à ce thème, du fait qu'on n'aborde pas la lettre qui suit et qu'on se limite, de peine et de misère, aux passages ceux qui paraissent les plus importants, en laissant de côté tout plein d'autres passages, qui sont presque aussi importants.

Lire la page 330. « La campagne, la retraite, le repos, la saison... »

Un des grands thèmes de Rousseau est celui du retour à la nature. Ce thème a deux sens : il faut retourner à la nature, c'est-à-dire aux émotions droites fondées en nature qui rendent possible la vie humaine heureuse ; mais il faut aussi retourner à la nature, quitter la ville, vivre dans une petite société, retrouver un îlot humain qui n'a pas été touché, c'est-à-dire corrompu, par la civilisation moderne, ou du moins qui est plus sain. Or le retour à la nature dans ce second sens est lié au retour à la nature dans le premier sens : à la campagne, dans la forêt sans hiérarchie sinon spontanée, sans organisation humaine, ou sans organisation compliquée, quand on devient un promeneur solitaire, on retrouve la santé du cœur. Et l'inverse est vrai : quand on est sain de cœur, on préfère la vie simple dans la nature, ou la quasi-nature, ou la nature rétablie.

Encore une fois, on (ici Saint-Preux, mais au fond Julie et monsieur de Wolmar sans aucun doute) demande, on exige, on manipule à la limite, pour que les autres (milord Édouard et Claire) intègrent le groupe. C'est le thème des *happy few*, mais en même temps, c'est le thème de l'enfermement dans un groupe de purs qui feront tout pour rester purs et pour rendre les autres purs comme eux en les attirant. Il ne manque qu'un élément, que les purs prennent le pouvoir, pour que les pires tyrannies soient justifiées. L'histoire des révolutions successives des deux cent cinquante dernières années devrait avertir tout lecteur des dangers qui se trouvent tapis au cœur de cette image idyllique.

## Cinquième semaine

### **Répliques.**

*Répliques* d'Alain Finkielkraut est une émission de radio française qu'on peut télécharger et même à laquelle on peut s'abonner. (Je me permets de signaler que les Français disent *podcast*, alors que je préfère pour des raisons évidentes *ballado*.) Qu'on soit d'accord avec les positions politiques, sociales et esthétiques de l'hôte, il est certain qu'on y aborde d'une façon souvent intéressante et presque toujours articulée des questions qui intéressent non seulement le monde français, mais encore la société québécoise.

Parfois, l'émission se décline sous la forme d'opposition où les invités se donnent la réplique, en présentant le pour et le contre d'une question. C'est la formule ordinaire, où on s'interrompt et où on utilise souvent de la rhétorique assez basse. Mais il arrive aussi que Finkielkraut invite deux experts qui se donnent la réplique pour se compléter ; c'est moins énergique, mais souvent plus instructif.

La dernière émission en date porte le titre *Les Derniers feux de l'Ancien régime*. Il s'agit de parler des gens, surtout des aristocrates français, qui ont vécu des deux côtés de la Révolution française : ce sont des gens qui ont eu des vies mouvementées, qui ont vécu pour ainsi dire dans le feu de l'action et qui étaient pris dans leur personne même par la dualité des opinions, des émotions et des institutions qui appartenaient à la France de l'Ancien Régime finissant et de la République naissante.

J'ai trouvé l'émission merveilleuse en elle-même. Mais elle pourrait intéresser les lecteurs de Rousseau pour au moins une raison : en plein milieu de cette prestation, on signale que ces gens étaient tous porteurs, d'une façon ou d'une autre, des idées du citoyen de Genève. En somme, mieux on comprend *La Nouvelle Héloïse*, mieux on comprend cet événement capital de l'histoire humaine qu'est la Révolution française.

Et même peut-être, mieux on comprend cette époque-ci, qui semble être elle aussi une époque de transition : le monde dans lequel vivront les enfants et les petits-enfants d'aujourd'hui sera bien différent de celui qui a vu naître les Boomers, que ce soit à cause des bouleversements techniques, des changements démographiques ou des prochains affrontements militaires et politiques. Et donc encore aujourd'hui les êtres humains sont pris dans une dualité historique.

**Ce qui a été fait.**

La semaine passée, j'ai examiné les lettres II, III, IV et VI de la quatrième partie, et j'ai entamé la lettre X.

Dans ce début de partie (la quatrième du livre de Rousseau), la lettre I présente Julie quatre ans après le départ de Saint-Preux et six ans après son mariage.

La lettre II présente Claire devenue madame d'Orbe, ou plutôt la veuve d'Orbe. On retrouve la même femme joyeuse sans doute, mais encore et toujours soumise au pouvoir envoûtant de Julie.

La lettre III présente Saint-Preux de retour de son voyage à travers le monde. Le point essentiel est sans doute qu'il est devenu un homme d'expérience, mais

qu'il est demeuré, d'une façon ou d'une autre, un homme habité par l'image de Julie : dans cette lettre d'introduction, la question qu'il se pose, et que le lecteur doit se poser, porte sur l'état de son cœur, ou pour parler comme on le fait dans toute la seconde moitié, sur sa guérison, disons, morale.

La lettre IV est la première écrite par monsieur de Wolmar ; c'est la lettre qui met en place le problème pratique qu'on tente de solutionner durant la seconde moitié du roman : comment s'organiser pour que Julie et Saint-Preux puissent vivre ensemble dans détruire Clarens, le lieu du bonheur. Il n'est pas clair, mais il le deviendra, qu'il s'agit non seulement de protéger Clarens, mais de l'accomplir : il faut que Julie et Saint-Preux puissent vivre ensemble pour que Clarens devienne ce qu'il peut devenir.

La lettre VI raconte la première journée de rencontre entre Julie et Saint-Preux sous le regard attentif, mettons paternel, ou paternaliste, du mari, monsieur de Wolmar. Le texte, écrit par Saint-Preux, mais Saint-Preux inventé et dirigé et compris par Rousseau, insiste à tout moment sur les événements (géographiques, humains et autres), en soulignant leur effet sur les cœurs, et surtout sur le cœur de Saint-Preux, puisque c'est lui qui écrit.

J'ai entamé la lettre X qui propose l'économie domestique du domaine Clarens où vivent monsieur et madame de Wolmar.

Je reprends vite fait une expression que j'ai employée, soit *happy few*, c'est-à-dire les rares personnes privilégiées, une expression qui vient de Stendhal, mais qui est un thème tout à fait rousseauiste. Ce thème est dit par l'expression consacrée, employée ici et souvent

par Rousseau, « une société selon mon cœur ». Qu'en est-il des *happy few*, ou de la société selon son cœur ?

C'est un des fantasmes fondamentaux de Rousseau : puisque la société est corrompue et puisqu'elle corrompt, une des solutions, une des nécessités, c'est de créer une société en miniature, une société à part, où des gens non corrompus peuvent vivre ensemble et vivre heureux. Rousseau parlera sans arrêt de cette possibilité. Et d'abord, il faut se demander si c'est une possibilité, ou seulement un idéal, soit un fantasme qu'on crée et auquel on croit pour répondre au réel décevant.

Aussi, à la fin de sa vie, quand Rousseau croira que le monde entier est ligué contre lui, dans un livre bouleversant qui porte le titre *Rousseau juge de Jean-Jacques*, il imaginera qu'un monsieur qui s'appelle Rousseau le découvrira lui, qu'il appelle Jean-Jacques, et que ce Rousseau, à la suite d'une invitation de Jean-Jacques, invitera à son tour un Français à venir vivre avec eux deux, de façon à former une société séparée du complot. Voilà donc une autre figure de la société selon son cœur, ou des *happy few*.

Puis dans les *Rêveries du promeneur solitaire*, Rousseau expliquera qu'il écrit pour lui-même des textes qui ne seront jamais publiés : en racontant ce qui lui arrive et en écrivant aussi bien qu'il le pourra, il saura plus tard former une société avec lui-même, séparé des méchants, et surtout vivre heureux, triste, nostalgique, mais heureux parce que pur. Voilà donc une dernière figure de la société selon son cœur. Tout cela est triste et dramatique sans doute, mais montre que ce fantasme, un idéal si on le veut, est au cœur (décidément, ce mot est partout) de la pensée de Rousseau.

Enfin, quand j'ai parlé de ces *happy few*, j'ai indiqué qu'il y a un problème terrible qui vient avec ce fantasme. Tant que les *happy few*, ou les membres de la société selon son cœur, se tiennent hors de la société comme telle et refusent de participer à la société en place, il y a peu de problèmes (il y en a, mais peu). Cependant, alors que Rousseau n'a jamais pensé cela, et surtout n'aurait jamais voulu de cela, il est clair que les *happy few*, s'ils deviennent des êtres de pouvoir, seront tentés de réformer la société de fond en comble parce que ce n'est qu'en produisant une révolution violente et totale qu'on peut guérir l'humanité. Donc le doux et triste fantasme de Rousseau peut avoir, et même a eu si l'on en croit l'histoire de la France, de la Russie et de la Chine par exemple, des répercussions violentes terribles, qu'il aurait été le premier a condamnées.

**Lettre X (suite).**

Lire la page 330. « Depuis que les maîtres de cette maison y ont fixé leur demeure... »

Voici un autre thème de Rousseau. C'est un thème esthétique, voire architectural et décoratif, mais il est comme toujours lié à sa doctrine du cœur. Si on distingue l'amour de soi à l'amour-propre, comme le veut Rousseau, si on perçoit que le premier est sain et le second malsain, on construit tout, y inclus sa maison et ses meubles, l'immobilier et le mobilier, pour soi et non pour briller, pour tenir compte de ses besoins réels et non de ses besoins frelatés. Selon Rousseau, on gagne alors sur les deux plans : la vraie beauté, qui fera que la maison (et tout le reste) méritera d'être admirée et donc satisfera l'amour-propre, sera atteinte au moment même où on satisfait son amour de soi. Pour le dire autrement, il y a deux sortes de

beauté, celle qui *flashe*, et celle qui naît de la simplicité des choses adaptées aux besoins simples et la santé des cœurs qui les utilisent. Il y a la beauté voyante qui en impose et qui est aimée parce qu'elle en impose, et il y a la beauté discrète, tendre et attendrissante. On devine que selon Rousseau, les beautés de *La Nouvelle Héloïse*, qu'il écrit et que son lecteur reçoit, appartiennent au second groupe.

Lire les pages 331 et 332. « Avec tous ces ouvriers, on fait toujours deux prix. »

La présente remarque sera jugée dure, et peut-être l'est-elle. Mais elle introduit à quelque chose qui devrait troubler ce tableau idyllique. Saint-Preux montre, ici à milord Édouard et dix fois encore dans la même lettre, et cinquante encore dans d'autres lettres, qu'à Clarens, tout est pensé, que tout est calculé, qu'il y a des ruses psychologiques derrière toutes les pratiques économiques qu'ont installées monsieur et madame de Wolmar. Pour le dire d'une autre façon, tout fonctionne parce que tout est surveillé par plusieurs espions. Pour le dire d'une autre façon encore, rien n'est clair à Clarens ; tout ce qui est nécessaire au bonheur est caché à Clarens.

On répondra peut-être qu'il faut qu'il y ait de la réflexion au fondement d'une organisation et surtout d'une organisation qui vise le bien-être financier. Sans aucun doute. Mais il est permis de signaler qu'il y a une apologie constante de la simplicité, de la sincérité, de la spontanéité, et en même temps la reconnaissance qu'on calcule, que l'on contrôle et qu'on tire profit des gens au moins un peu à leur insu.

Peut-être faudrait-il penser à un chef d'entreprise d'aujourd'hui qui dit à ses employés : « Ma porte est toujours ouverte. » Les employés entendent : « Je ne suis

pas meilleur que vous ; votre avis compte pour moi ; j'ai de la sympathie pour vous. » Or si on demande à ce chef d'entreprise (en cachette) pourquoi il a dit cela en public à ceux qui l'entourent, il dira (en cachette) : « J'ai déjà fait faillite parce que je me suis fait jouer par mes employés qui me volaient ; depuis que j'ai découvert ce truc de la transparence égalitaire, je suis moins et moins souvent volé, les employés se surveillent les uns les autres, et ils travaillent plus fort parce qu'ils se sentent aimés par moi et qu'ils sont surveillés par les autres. »

Lire la page 332. « Cependant un moyen plus efficace encore... »

On croirait entendre la réfutation de tout ce qui a été dit pour rendre compte de la citation ci-dessus. Mais si on lit bien, on entend que les mesures précédentes étaient des moyens inventés par monsieur de Wolmar pour assurer son bien-être économique. De plus, quand Saint-Preux dit que ce nouveau moyen est plus beau, il avoue que c'est encore un moyen. Et il soulève la possibilité que si madame de Wolmar (on notera qu'il a choisi ce titre pour parler de sa chère Julie) est sincère, son époux la manipule (ou lui permet d'agir ainsi) pour qu'il puisse mieux manipuler ses employés.

On pourrait protester que tout ceci donne un air de complot à l'administration des Wolmar. Sans aucun doute. Mais la question essentielle de savoir si on y *donne* cet air à des pratiques tout à fait spontanées, ou qu'on y *découvre* cette dimension dans un réseau de pratiques réfléchies.

Lire la page 334. « Pour être mieux servis encore, ils ont intéressé... »

Ici, Saint-Preux fait deux choses, il reconnaît en toutes lettres que ce qui est fait est fait par le couple, et que le

couple des Wolmar s'appuie, par un stratagème précis, sur l'amour de soi de leurs employés pour en tirer profit.

Il faut tout de suite ajouter que Rousseau protesterait que ce qui est sain et noble dans cette *manipulation*, c'est qu'on s'appuie sur des pulsions naturelles chez les gens et qu'on n'essaie pas de les transformer par l'amour-propre pour en faire des gens violents et durs qui agressent les autres et les volent : tout est mis en place pour que d'honnêtes travailleurs demeurent d'honnêtes gens aux goûts simples et sains.

Lire la page 336. « Pour prévenir entre les deux sexes une familiarité dangereuse... »

Il y a à partir d'ici des remarques sur la sexualité. Or il est question encore une fois de *gérer* cette dimension de la vie, et de la gérer en fonction du bien-être économique des Wolmar.

On devine certes que Rousseau (Saint-Preux) n'aurait pas approuvé de la réalité socio-économique qui est celle des XXe et XXIe siècles : celle de l'identité pratique des hommes et des femmes en tant que producteurs économiques, laquelle est devenue non seulement un fait, mais un droit et donc un devoir ; il ne serait pas un féministe à la mode contemporaine : selon nous, il faut non seulement que les femmes et les hommes aient les mêmes possibilités, mais encore des activités ensemble et que toute différence (jusqu'à celles qui régissaient autrefois les toilettes, semble-t-il) soit scrutée pour s'assurer qu'il n'y a pas discrimination.

Au cas où on ne l'ait pas vu, à Clarens, il n'a jamais été question de demander aux employés ce qu'ils (et elles) voulaient ; au contraire, il faut qu'ils (et elles) soient pour ainsi dire inconscients des règles qui les régissent.

Par ailleurs, on peut reconnaître que le drame de Julie et de Saint-Preux, tel qu'il a été vécu dans la première moitié, est devenu impossible dans le régime *sexo-socio-économique* de Clarens : Saint-Preux n'aurait pas pu se rapprocher de Julie, s'il avait commencé sa tâche de professeur chez monsieur et madame de Wolmar. Du coup, on peut reconnaître que ce qui est interdit aux employés est permis aux maîtres : Wolmar, Saint-Preux, Julie, Claire et bientôt milord Édouard vivront dans une constante intimité *transsexuelle*. D'ailleurs, cette intimité sera jugée assez problématique pour que les époux, et surtout Julie, cherche à la régler par un mariage entre Saint-Preux et Claire. Il est remarquable que le cas problème de milord Édouard ne sera pas jugé aussi important.

Lire la page 338. « La Fanchon me servit des grus, de la céracée, des gaufres, des écrelets. »

Cette scène est magnifique. Au fond, cet échange prouve que le passé (l'ancienne relation entre Saint-Preux et Julie) est encore présent. Et Saint-Preux veut croire qu'il est guéri, mais sa façon de parler laisse entendre qu'il ne l'est peut-être pas, et surtout qu'il n'en est pas sûr lui-même. Enfin, je me demande comment il a réagi en voyant que madame de Wolmar se souvenait de ce qui est arrivé à Julie d'Étange, qu'elle est encore susceptible d'être touchée par Saint-Preux, l'amoureux, au moment même où elle vit (en sécurité, prétend-elle) avec Saint-Preux, l'ami dans la maison, et selon les règles de monsieur de Wolmar, entourée de ses enfants. J'ai de la difficulté à croire qu'il est seulement attristé ; je suis tenté de croire qu'il y trouve une certaine satisfaction.

Lire la page 339. « Dans la république on retient les citoyens par des mœurs, des principes, de la vertu... »  
On voit tout de suite que les remarques sur l'économie domestique peuvent servir de modèle pour les questions politiques. Or le mot *république* sous la plume de Rousseau a deux sens : il a un sens général (une république est une *res publica*, soit une chose publique en général, et donc un État, quel que soit le régime) ; mais il peut aussi signifier le régime politique où le peuple (le *dêmos*) a le pouvoir (*kratia*), soit la démocratie. Ceci est certain : pour Rousseau, le régime républicain, dans le sens de démocratie, est le meilleur régime. Mais l'élargissement des remarques de cette lettre aux républiques peut atteindre tous les régimes politiques.

On notera aussi que selon l'aveu, explicite ici, de Saint-Preux, l'économie domestique (et donc la politique) implique des ruses de la part de ceux qui mènent. Mais aussi, et c'est peut-être encore plus grave, même quand il ne s'agit pas de l'économie domestique elle-même, monsieur de Wolmar manipule ses employés : il gère même leurs jours de repos.

Je saute plusieurs pages qui illustrent d'autres aspects des institutions domestiques, pour dire les choses gentiment, ou de la manipulation systématique, pour parler moins aimablement.

Lire la page 346. « Qui n'aurait vu que cette maison n'imaginerait pas même... »

Ce paragraphe est une sorte de synthèse de tout ce qui précède : Saint-Preux se penche sur le portrait d'ensemble plutôt que sur telle ou telle règle, ou telle ou telle institution. Or ce faisant, il insiste sur ce qui est l'enjeu de fond de tout : il faut créer une certaine façon de sentir ; à Clarens, s'organisent l'affection,

l'entente des cœurs, et donc une sorte de famille, plutôt qu'une propriété, des serviteurs qui suivent les ordres et des propriétaires qui les donnent. Tout ceci permet de mieux comprendre comment la devise de la République française, celle qui est née de la révolution dont Rousseau aurait été un des inspirateurs, la devise donc contient le mot *fraternité*. Ce n'est pas un accident. Ni non plus le mot *concorde* qu'emploie à la fin Rousseau, ou son porte-parole.

Lire les pages 349 et 350. « Pour moi je pense que le signe le plus sûr du vrai contentement... »

On découvre ici que cette discussion sur l'économie domestique se fait à la lumière de l'idée du bonheur. La description d'une journée de bonheur se fera plus tard dans la cinquième partie. À ceux qui croient que le bonheur est facile à régler, les deux mots *sûr* et *vrai* indiquent qu'il y a là une question qui est sujette à erreur et donc peu sûre, et qu'il y a de faux bonheurs qui rendent malheureux les humains au moment même où ils les poursuivent. De vieilles personnes comme celles ici présentes ont assez d'expérience pour savoir qu'il y a dans ces mots *sûr* et *vrai*, et la reconnaissance d'un problème réel, une grande sagesse.

Or pour parler du bonheur, Rousseau fait allusion à Dieu : devenir heureux, c'est quitter la condition humaine et atteindre à celle de Dieu. Pour parler comme Dante, on devient heureux quand on transcende la nature humaine ; ou encore pour être humain, il faut transcender la condition humaine : il faut *trasumanarsi*. Mais, et là on touche à quelque chose de problématique, Saint-Preux suggère que monsieur de Wolmar a atteint cette condition, et que cette condition suppose qu'il possède non seulement des propriétés qu'il exploite, mais encore les cœurs de ses employés qu'il gère. En tout cas, tout professeur a

compris cette vérité : la réussite en classe suppose la domination de ceux qu'on a devant soi avec lesquels on doit faire affaire, comme on dit. Mais il y a domination et domination, et celle de monsieur de Wolmar, malgré les mots enthousiastes de Saint-Preux, comporte des aspects troublants.

Lire la page 351. « Toutes ces vaines subtilités sont ignorées dans cette maison... »

Cette remarque de Saint-Preux est saisissante. Il semble qu'on a deux choix : ou bien il est idiot et ne sait pas voir ce qu'il permet à son lecteur de voir ; ou bien il est ironique et, on peut l'imaginer, s'attend à ce que milord Édouard sait lire avec ironie.

En revanche, il semble aussi possible, voire probable, que ce long traité d'économie domestique vise le grand milord Édouard : pourquoi Saint-Preux lui écrirait-il avec autant de détails, et même des longueurs, sur le contrôle des serviteurs, si ce n'est parce qu'il pense que milord Édouard aurait à gagner en étudiant la manière de faire de monsieur de Wolmar ? Si cela est juste, il faudrait donc conclure que Saint-Preux ici renverse la relation ordinaire qui existe entre lui et Édouard : il devient le maître, le professeur, le guide, position qu'occupe d'ordinaire son ami.

### **Lettre XII.**

Cette lettre et celles qui suivent préparent la lettre XVII, celle qui décrit la grande crise du cœur de Julie, et de Saint-Preux. Or il faut saisir que Julie est inquiète d'avance (XII), et que monsieur de Wolmar a un plan (XIV) et que Saint-Preux lui aussi est inquiet (XV). Tous ces gens s'adressent à Claire : seul monsieur de Wolmar est sûr de lui, et c'est lui qui se trompe ; Julie et Saint-Preux avaient raison d'être inquiets. Or, et le

fait est intéressant, dans la lettre XIII, Claire, la confidente de monsieur de Wolmar, se trompe aussi.

Lire la page 367. « Depuis six ans que je vis avec monsieur de Wolmar dans la plus parfaite union... »  
Ce passage est bizarre : l'union est parfaite, mais Julie ne sait rien sur le passé de son époux (ce qu'elle avoue ici), et ils s'opposent sur une question cruciale pour les deux, soit l'existence de Dieu (ce que Julie cache ici) ; elle a un père parfait, dit-elle, alors que la première partie a montré qu'il était infidèle, qu'il était un tyran et qu'il a frappé Julie si fort qu'elle a perdu l'enfant, conçu par Saint-Preux et elle, qu'elle portait dans son sein. Le moins qu'on peut dire, c'est que Julie embellit le réel.

Lire la page 368. « Mais je vous connais tous deux mieux que vous ne me connaissez... »  
On découvre ici que, dans ce monde de la transparence, depuis plus de six ans, monsieur de Wolmar cache ce qu'il sait au sujet des deux jeunes personnes et se cache à eux. Certes, ici il se révèle (enfin, il révèle son passé et donc son statut social : on devine qu'il est de la plus haute aristocratie russe) ; mais cette révélation est sujette à caution étant donné ce qu'il a fait par le passé, et la suite du roman montre qu'il cache encore bien des choses.

Lire la page 368. « Peu sensible au plaisir et à la douleur, je n'éprouve que très faiblement... »  
Selon ce que monsieur de Wolmar dit, il n'est pas un humain ; car dans le monde rousseauiste, le cœur humain est mû par trois pulsions fondamentales, soit l'amour de soi (comme le désir sexuel), la pitié et l'amour-propre. Or Wolmar dit qu'il ne vit que par une passion : le désir de l'ordre. Et même ce désir n'est pas une passion puisque sa personne n'est pas en jeu en vérité. Le désir de l'ordre, l'amour de l'ordre, est, selon

la « Profession de foi du Vicaire savoyard », une caractéristique de Dieu.

Il ajoute à cela qu'il voit clair dans les cœurs humains, mais qu'il les surplombe : il ne fait pas partie de la société humaine. Par ailleurs, on sait qu'il organise de façon efficace, et assez troublante, une société, celle de Clarens.

On pourrait peut-être résoudre ces contradictions, ou ces bizarreries, en disant que l'amour de soi de monsieur de Wolmar se réalise sans pitié et sans amour-propre en produisant une société à laquelle il s'identifie. Ce serait sans doute une solution presque aussi bizarre que le personnage tel qu'il se décrit. Mais cela impliquerait qu'il voudrait *sauver* la société qu'il gère ou en assurer la survie comme un autre être humain voudrait se rescaper ou assurer sa survie. Or, et Rousseau est clair là-dessus, quand il s'agit de se rescaper, l'amour de soi fait qu'on est prêt à tout, et qu'on peut en justice agir en conséquence.

Lire la page 370. « Cette conduite était inexcusable, a continué monsieur de Wolmar. » »

Soudain, Wolmar reconnaît qu'il a quand même un sentiment, soit de l'amour pour Julie. Et il avoue même que puisque c'est le seul sentiment qu'il a, c'est une passion illimitée. On doit noter qu'il y a ici une contradiction au moins dans les mots. Monsieur de Wolmar prétend qu'il n'a pas de passion humaine pour les humains ; il prétend qu'il n'aime qu'une seule chose l'ordre ; puis, il reconnaît qu'il aime qu'il y ait de l'ordre chez les humains et donc dans les sociétés où il se trouve ; enfin, il reconnaît qu'il a une passion forte pour Julie. Cela est incohérent, du moins sur le plan des mots.

En revanche, on pourrait réconcilier tout cela si on pensait que sa passion pour l'ordre social et sa passion pour Julie se rejoignent : si Julie est la condition essentielle du bon fonctionnement de Clarens, et si Julie le séduit d'abord et avant tout parce qu'elle était en puissance, puis qu'elle est devenue dans les faits, l'âme, ou le cœur vivant, de la société de Clarens, ce que dit monsieur de Wolmar paraît, et même est, moins contradictoire ; bien mieux, il dit alors toujours la même chose, mais en le présentant de deux façons différentes, comme une pièce de monnaie à deux côtés.

Lire la page 372. « Dès lors je compris qu'il régnait entre vous des liens qu'il ne fallait point rompre... »

Pourquoi ne faut-il pas rompre ces liens qui unissent Saint-Preux et Julie ? Sans doute parce qu'il leur veut du bien, parce qu'il les aime. Mais il y a aussi d'autres raisons, me semble-t-il. Si Julie est nécessaire pour que fonctionne Clarens, et si Julie a besoin de l'amour de Saint-Preux pour ne pas devenir une matrone et pour ainsi demeurer un cœur vivant, un cœur vivifiant, il ne faut pas rompre les liens entre les deux.

Lire la page 372. « En se levant il nous embrassa, et voulut que nous nous embrassions aussi, dans ce lieu... »

Cette scène est terrible : on voit que monsieur de Wolmar oblige les deux à faire quelque chose d'interdit en principe, mais sous son regard. Il s'explique ailleurs et rend compte de la tactique qui est en jeu : la passion de l'un et de l'autre est liée à un passé qui est rémanent en eux ; il s'agit de faire disparaître l'image de Julie dans le cœur de Saint-Preux et d'y mettre à la place celle de madame de Wolmar ; il s'agit de faire disparaître l'image de Saint-Preux, adversaire du père de Julie, et d'y mettre à la place celle de Saint-Preux, ami de monsieur de Wolmar et de madame de Wolmar,

qui ont deux enfants légitimes. Ou plutôt il s'agit de plaquer les images secondes sur les images premières pour qu'on profite de l'énergie des premières et qu'on la modère par les secondes.

Or Julie admet ressentir une tristesse au moment même où elle se soumet tout à fait à la commande de son époux. En un sens, le roman se joue ici : est-ce que la passion illégitime a bel et bien été contrôlée, et ce pour de bon ? Les lettres XVI et XVII permettent de conclure que rien n'est encore décidé.

Lire les pages 374 et 375. « Mais, mon ange, est-ce assez que mon cœur me rassure quand la raison doit m'alarmer ... »

Dans un geste qu'on a vu dans la première moitié, Julie s'en remet à Claire, ou plutôt madame de Wolmar s'en remet à madame d'Orbe. (Cette façon de faire, se remettre tout à fait à un autre pour qu'il prenne les décisions de vie et de mort, cette façon est une constante du roman : Saint-Preux s'en remet à Julie et à Claire et à Édouard ; Édouard s'en remet à Saint-Preux, et ici Julie à Claire).

Selon Julie, il s'agit ici d'une tension entre son cœur qui lui dit que tout va bien, et sa raison qui lui dit qu'il y a encore un problème. Il est possible, et même qu'il est nécessaire que la tension existe plutôt entre deux émotions : c'est dans son cœur que Julie sent quelque chose.

**Remarque supplémentaire.**

Monsieur de Wolmar qui semble s'être livré tout à fait, selon le récit qu'en fait Julie, se cache encore. Il a un projet précis dont il n'a pas dit un mot. Parce qu'il vit avec Julie, et parce qu'il est un *paterfamilias* comme il

faut, il a fait des enfants. Or une des tâches du *paterfamilias* est d'éduquer ses enfants. Il est clair que Wolmar est vieux, et dans d'autres lettres, il avoue qu'il ne pourra pas sans doute assurer cette partie de sa tâche : il lui faut un substitut, et ce sera Saint-Preux. Mais il veut que ce soit un Saint-Preux qui ne devienne pas le père adoptif, et donc le second mari, de Julie. On peut se poser une question à savoir pourquoi il ne veut pas que ce second mariage ait lieu. Chez une personne normale, la question aurait une réponse évidente, mais dans le cas de monsieur de Wolmar, cette réponse n'a plus de pertinence, puisqu'il n'a pas de passion, dit-il, et donc n'est pas jaloux, prétend-il. À moins que Wolmar ne se mente, à moins que Julie ne le connaisse pas tel qu'il est... Mais l'essentiel est de noter que Wolmar ne s'est pas livré au complet.

## Sixième semaine

### **Ce qui a été fait.**

Je tiens à signaler que la première moitié des rencontres est terminée. Je le dis pour marquer le fait, mais aussi pour justifier un certain changement d'attitude de ma part. Je continuerai de recevoir des questions et des objections et d'y répondre dans la mesure de mes moyens. Mais j'installe aujourd'hui une nouvelle règle : je suis le maître à bord, on n'a rien à dire et encore moins à redire. En tout cas, et pour cesser de plaisanter, il n'y aura qu'une question par personne par cours. Je m'offrirai à la fin, comme toujours pour parler à quiconque le veut bien, mais la dynamique durant les cours changera quelque peu. Ceux qui ne posent pas des questions, ébaubis qu'ils sont par l'excellence de mes remarques, ne seront pas affectés ; ceux qui ont tendance à réagir devront évaluer leur intervention unique.

La semaine dernière, les lettres X et XII ont été abordées et, le mot est trop fort, analysées.

La première porte sur la gérance de Clarens. Je rappelle un élément : cette gérance est tout à fait consciente, préparée et contrôlée, à tel point qu'on peut trouver que monsieur de Wolmar au moins, mais aussi son épouse, manipule leurs serviteurs. Ce n'est pas ce que Saint-Preux dit, et ce n'est sans doute pas ce que Rousseau prétend. Il n'en reste pas moins qu'on peut y voir une image d'un régime politique totalitaire.

Dans la lettre XII, écrite par madame de Wolmar à madame d'Orbe, on apprend que Julie sera laissée

seule avec Saint-Preux à Clarens. On devine, ce qui sera confirmé sous peu, qu'il y a là un test, une mise à l'épreuve, à la limite une expérimentation, imaginée par ce scientifique du cœur que croit être monsieur de Wolmar.

Ceci au moins est clair : Julie n'est pas sûre d'elle-même et demande à Claire de lui dire ce qu'elle doit faire, soit si elle doit se prêter à cette épreuve. Dans une lettre qui a été sautée, madame d'Orbe lui dit d'aller de l'avant et lui offre quelques conseils pour bien réussir l'expérience et faire ses preuves.

À moins qu'on n'ait des questions, j'avance et je me tourne vers la lettre XIV pour entendre les observations, les intentions et le projet de l'expérimentateur, monsieur de Wolmar.

#### **Lettre XIV.**

Lire la page 380. « Aussi bien j'ai à vous consulter sur plusieurs choses... »

On peut, on doit noter qu'il y a encore ici un complot aimable, ou bienveillant. (Selon le dicton comique, « je veux votre bien, et je l'aurai ».) Ce complot, qu'on pouvait déjà deviner et qui se fait entre Claire et Wolmar, porte sur Julie et Saint-Preux. Mais comme il y a complot, il y a silences *coupables*. Il faut donc se demander combien de choses dites par Clair dans ses lettres précédentes qui sont commandées par sa participation à ce complot. Il est bien difficile de le savoir, mais il est à peu près certain que Claire n'a pas dit tout, ou n'a pas dit toutes ses raisons, quand elle a conseillé à Julie d'accepter l'absence de monsieur de Wolmar, et même la tournée sur le lac. Car, on devine ici que le complot entre les deux, Claire, l'amie, et

monsieur de Wolmar, l'époux, est de longue date et qu'il continue.

En tout cas, monsieur de Wolmar ajoute maintenant un élément supplémentaire à toute la question en expliquant quel est le but ultime de son travail de guérisseur psychologique. On saisit aussi que son acceptation de Saint-Preux n'est pas pure générosité ou innocence sans nom : il y a pour Wolmar un avantage clair à avoir ce jeune homme pourtant dangereux dans son ménage ; en bon *manager*, en bon gérant, il doit prévoir autant que possible ce qui arrivera et surtout quant aux enjeux importants, et quel enjeu est plus important que l'éducation de ses enfants.

Lire la page 381. « Votre ami m'a paru réunir en lui toutes les qualités convenables... »

Le texte tel qu'il est presque comique : monsieur de Wolmar fait abstraction du problème essentiel que constitue la passion peut-être mal réglée des deux anciens amants. Il s'expliquera bientôt. Par ailleurs, il insiste sur un seul obstacle éventuel : si milord Édouard ne fait pas partie de la famille de Clarens, on ne pourra pas avoir Saint-Preux. On devine alors au moins deux choses : il demande, sans trop le dire, à Claire de travailler à ce que Saint-Preux revienne d'Italie avec milord Édouard, ce qui implique que ce dernier arrache Édouard à son amour, ou ses amours, pour la marquise et la Laura ; de plus, cela implique plus ou moins qu'elle attire Saint-Preux à partir d'elle-même, et donc qu'elle s'ouvre à un amour et un mariage éventuels. D'ailleurs, monsieur de Wolmar laisse entendre ici et ailleurs qu'il serait bien heureux que Claire fixe le cœur de Saint-Preux. Ce qu'il laisse entendre, Claire reconnaîtra plus tard l'avoir entendu.

Lire la page 382. « De vous dire que mes jeunes gens sont amoureux que jamais, ce n'est pas sans doute une merveille... »

Voilà l'enjeu de tout ce que fait monsieur de Wolmar depuis le début, et cela inclut la scène du baiser échangé entre eux devant lui, ou plutôt *sous* son regard ; c'est l'explication de sa tactique en fonction de sa stratégie. Et son absence actuelle sert à la fois de remède supplémentaire en vue de la guérison et de test pour ainsi dire clinique. L'adjectif possessif de la première phrase est drôle ou terrifiant ; c'est selon... En tout cas... « mes jeunes gens »... quelle audace ! Ou quel aveuglement !

Lire la page 382. « Quand je dis eux, c'est surtout le jeune homme que j'entends... »

Il y a ici un aveu central : c'est surtout chez Saint-Preux, car il est un homme, que la faute sexuelle pourrait naître ; monsieur de Wolmar est d'avis que c'est lui qui serait l'agresseur. (On pourrait protester que c'est du profilage sexiste ; on pourrait avouer que c'est réaliste ; on devrait reconnaître que c'est astucieux.) Mais Wolmar avoue aussi, pour la première fois, qu'il n'est pas sûr en ce qui a trait à Julie, et qu'il entrevoit des signes problématiques pour le succès de son projet. Il doit donc être capable d'imaginer que madame de Wolmar pourrait être ouverte aux initiatives de Saint-Preux, voire qu'elle pourrait les provoquer plus ou moins à son insu, pour qu'il puisse parler comme il le fait.

Il est intéressant, et je le note à l'avance, que malgré ce qui vient et qui sera raconté dans la lettre XVII, soit des signes clairs que sa tactique n'est pas aussi efficace qu'il le croit (et même qu'elle ne peut pas l'être), monsieur de Wolmar va continuer son projet. Pourquoi ? Pourquoi croit-il Saint-Preux quand il lui

dit, après la crise sur le lac, que cette fois est la bonne, qu'il est guéri et pour de bon ? Pourquoi après avoir des signes encore plus forts du trouble fondamental du cœur de Julie, continue-t-il dans son projet d'intégration de Saint-Preux ? Une personne prudente, ou trop prudente, n'aurait-elle pas raison d'être alarmée ?

Il y a au moins deux explications : étant donnée sa situation (son âge, le trouble qu'il devine chez son épouse, l'importance de l'influence de Julie), monsieur de Wolmar ne peut pas reculer, doit jouer, comme on dit, à quitte ou double, et jeter les dés, malgré ses craintes ; ou encore, et c'est plus grave, le trouble qu'il y a au fond du cœur de Julie, et qui se manifeste de façon claire dans les lettres XVI et XVII, fait partie de son projet, car il faut que les deux jeunes s'aiment encore comme des fous, mais qu'ils se contrôlent malgré tout comme des anges. Si c'est la seconde hypothèse qui est valide, on comprend un peu mieux ce qu'il fait et même on peut approuver sa décision, au moins en tant que une tactique *économique* nécessaire, pour ne rien dire d'une possible jalousie. Certes, quant au dernier point, la suggestion que monsieur de Wolmar soit une sorte d'Othello rusé et non violent est sans doute difficile à accepter. Pourtant, on serait imprudent de ne pas l'examiner.

Lire les pages 383 et 384. « Il est ardent, mais faible, et facile à subjuguier. »

Monsieur de Wolmar expose ici le principe de tout ce qu'il fait depuis le début. Un Occidental du vingtième et du vingt et unième siècles dit tout de suite qu'il agit comme un psychiatre : il joue avec les phantasmes de son patient, pour changer son émotivité et ainsi redresser son comportement. La comparaison entre

Saint-Preux et un cheval qu'on dresse est drôle, encore une fois, ou terrible.

Elle devient encore plus terrible quand on pense, et il faut le penser, que monsieur de Wolmar prétende agir ainsi aussi avec son épouse, et qu'il le raconte non pas à son épouse, mais à madame d'Orbe. Certes, le dernier paragraphe où il donne à Claire la permission d'en parler avec Julie peut être pris pour une preuve de la transparence et de l'honnêteté fondamentales de cet homme exceptionnel. Mais il est en même temps la preuve irréfutable que, pour un moment au moins (et ce moment durera tant que Claire ne dit rien, et je crois que Claire ne dit rien puisqu'il n'y a aucune lettre où elle reprend avec Julie ou avec Saint-Preux ce qui est dit ici), pour un moment donc, il y a complot, complot bienveillant sans doute (comme je l'ai dit plus tôt), complot de *sages* si l'on veut, mais complot et donc manipulation.

#### **Lettre XV.**

Lire la page 385. « Savez-vous, milord, où mon âme se rassure et perd ces indignes frayeurs ? »

Ce passage montre le pouvoir de l'image de Julie en tant que madame de Wolmar. Saint-Preux a peur de sentir la passion qu'il a déjà sentie pour mademoiselle d'Étange, et c'est en se plaçant auprès de madame de Wolmar, c'est-à-dire auprès de cette version de Julie qui joue son rôle de mère de deux enfants et de gérante de Clarens, que l'image de son amante disparaît pour ainsi dire et donc son cœur se calme. On pourrait dire qu'on a la preuve ici que la tactique psychiatrique de monsieur de Wolmar agit tout à fait.

Il faut noter aussi que si, dans plusieurs lettres de Saint-Preux, il fait alterner les deux noms, madame de

Wolmar et Julie, dans cette lettre, il n'emploie que la première expression. En revanche, dans la lettre 17, ce sera le contraire, après un « madame de Wolmar » tout à fait correct, on a droit à une bonne douzaine de *Julie* qui se bousculent sans interruption. Il faut donc avouer que la remarque générale sur les deux noms est sujette à des exceptions importantes. Mais on doit ajouter que les exceptions sont aussi parlantes que la manière alternée ordinaire.

Lire les pages 385 et 386. « Favorisée en toutes choses du ciel, de la fortune et des hommes, je vois tout concourir à mon bonheur. »  
Encore une fois, Julie, citée par Saint-Preux cette fois, prétend d'abord qu'elle est heureuse, et ajoute ensuite qu'au fond elle ne l'est pas. Elle l'a déjà fait, et elle le fera dans la sixième partie dans l'avant-dernière lettre qu'elle écrira à Saint-Preux.

Ce qu'elle ne dit pas ici, ou plutôt ce que Saint-Preux ne rapporte pas ici, et ce que Rousseau en romancier habile présente de nouveau et ensuite remet à encore plus tard, c'est que monsieur de Wolmar n'est pas croyant ; il faut entendre par là non seulement qu'il n'est pas chrétien, mais encore qu'il n'est même pas déiste. On pourrait croire que cela est secondaire, surtout quand on fait partie du monde agnostique, voire impie qui est celui de l'Occident au troisième millénaire ; mais il faut comprendre que ce n'est pas le cas pour Julie. L'importance de cette question, pour elle et peut-être pour Rousseau, se fait sentir, entre autres, en se souvenant que c'est en raison d'une révolution religieuse qu'elle a accepté monsieur de Wolmar et qu'elle est devenue madame de Wolmar pour de vrai.

Puisque le monde occidental contemporain n'est pas un monde religieux dans le sens ordinaire du terme, il faut trouver un exemple qui permette de comprendre. Ce qu'a fait Julie en épousant monsieur de Wolmar, c'est comme si une femme acceptait quelqu'un dans sa vie au nom d'une position morale quelconque, disons l'écologie, et qu'elle découvrait que la personne qu'elle a acceptée, et dont elle ne voulait rien savoir avant de l'avoir acceptée par engagement écologique, refusait de tout son être la morale écologique qui est au cœur du cœur de l'épouse qui veut être fidèle.

Le passage le plus merveilleux de cette citation est sans doute celui où Saint-Preux dit qu'il est triste en entendant la tristesse de Julie parce qu'il découvre alors, croit-il, qu'il n'habite plus dans son cœur, ou du moins qu'il n'est plus premier dans son cœur. Ce qui donne à peu près ceci : « Puisque je ne la rends plus triste, c'est parce que je ne compte plus pour elle ; donc je suis triste, parce qu'elle n'est pas triste par moi. » La lettre XVII doit être lue à la lumière de cet aveu *pervers* : Saint-Preux aura dans quelques heures la preuve qu'il y a au moins deux tristesses qui habitent le cœur de Julie, et qu'il est la cause d'une d'elles. Ce qui ne peut pas ne pas le réjouir.

### **Lettre XVII.**

Les estampes qu'a fait faire Rousseau sont des indicatifs de l'importance de certaines scènes dans le roman. Certes, il n'était pas nécessaire qu'il y ait une illustration rattachée à cette lettre pour deviner qu'elle est importante. Il n'en reste pas moins que le dernier paragraphe de la description de la scène confirme l'existence d'une duplicité dans la personne de Julie d'Étange, ce qu'on peut appeler son côté Julie et son côté madame de Wolmar.

Lire les pages 386 et 387. « Je m'amusais donc à rappeler de temps en temps de gros sifflets... »

Donc les hommes (Saint-Preux et les serviteurs) chassent des bêtes, oiseaux et poissons, au fusil et à la canne à pêche. Mais Julie exige, ou peu s'en faut, qu'on ne mange pas de chair animale. Pour ceux qui ne le devinaient pas déjà, Julie pratique non seulement le végétarisme, mais encore le véganisme. Cela n'est pas un détail insignifiant ; comme tant de fois avant, il découle de la position de fond de Rousseau. (Quand elle sera sur le point de mourir, elle jouera une scène, où elle fait semblant de manger, et de manger de la chair. Ce qui permet de deviner qu'il y a souvent chez la matrone de Wolmar une femme qui joue un rôle.)

En tout cas, un développement logique de la morale de pitié qui est celle de Rousseau (et de ses héros) est d'étendre le rayon de la pitié au-delà des humains pour atteindre tout être sensible. (Il n'y a aucune indication, au contraire, que chez Rousseau, il faille aller jusqu'au refus du lait, des œufs et du miel ; donc le véganisme de la jeune femme est modéré.) Au fond, le raisonnement serait comme suit : la structure essentielle de la pitié, qui est le sentiment naturel au fondement de la morale humaine, fait que la pitié vise tous les êtres sensibles ; en conséquence, la justice naturelle implique tôt ou tard, avec plus ou moins de force, le refus d'exploiter non seulement les êtres humains, mais encore les animaux.

Cela ne semble pas inclure tous les êtres vivants et donc les plantes, mais à la limite, et par une extension supplémentaire, on pourrait aller jusque là. On verrait alors que la morale de la pitié pourrait être à la base de la morale écologique contemporaine, et de l'écologisme extrême (ce que les Américains appellent *deep ecology*,

et donc l'écologie profonde) : le principe fondamental de l'écologie profonde est qu'on ne doit pas prioriser les besoins humains sur les besoins de toute autre espèce, et à la limite de la nature dans son ensemble ; il y a même un mot pour dire ce que serait cette faute morale, soit le *spécisme*. (Le spécisme serait la discrimination injuste des humains en leur propre faveur, soit en faveur de leur espèce.) Il est clair cependant que l'écologie profonde contredit la position de Rousseau parce que, pour Rousseau, en plus de la pitié et avant la pitié, il y a l'amour de soi et donc par nature tout être humain se préfère aux membres des autres espèces.

Lire la page 388. « Nous nous mîmes tous aux rames, et presque au même instant, j'eus la douleur... »

On voit en opération, et par une opération dédoublée, la passion de la pitié ou de la compassion. Julie est animée de pitié pour les hommes qui souffrent parce qu'ils s'efforcent contre la tempête. Et Saint-Preux est émue par la pitié en voyant Julie souffrir et se débattre pour les autres qui souffrent. Cette image le bouleverse, et sans aucun doute ajoute à son amour pour elle. Mais cet amour est augmenté encore quand il imagine Julie en train de se noyer.

Quiconque connaît la première moitié du roman sait que, quand la pitié se mêle au désir sexuel et à l'admiration et au besoin d'être admiré, le sentiment qui en résulte, soit l'amour, est augmenté. On peut donc comprendre qu'il est pour ainsi dire inévitable qu'il y ait une crise amoureuse après cette scène de danger et d'émotion *empathique*.

Lire la page 389. « J'avais toujours désiré de revoir la retraite isolée... »

Cette remarque renvoie à une scène de la première moitié du roman. Or Saint-Preux dit bien qu'il avait *toujours* (c'est-à-dire au moins depuis qu'il a été chassé par Julie) désiré revoir cet endroit, et même de le faire avec Julie. Il est facile d'en conclure que sa guérison est imparfaite, et qu'il n'est pas guéri de ce désir. Mais si sa guérison est ratée ou incomplète, cela implique qu'en lui montrant ces lieux, il a toujours, et encore, le désir d'être vu par Julie comme il était (donc de rétablir, ou de revivifier son ancienne image) et de stimuler chez elle et pour lui la compassion qui est une partie essentielle de l'amour. Et il avoue ici (c'est de la transparence sans aucun doute) qu'il cachait ce qu'il voulait et qu'il le faisait tout à fait en connaissance de cause (il est transparent ici au sujet de son masque d'alors).

Lire la page 390. « En les revoyant moi-même après si longtemps, j'éprouvai... »

Le passage dit tout par lui-même. Mais il faut prendre le temps de l'entendre, et de noter que Saint-Preux place Julie devant le fait (le roc et l'inscription), explique le fait et exprime son émotion devant le fait. C'est une caractéristique du *réalisme* sentimental de Rousseau. De plus, et c'est la cerise sur le sundae, comme on dit, il rappelle à madame de Wolmar qu'après qu'il a quitté ces lieux, par pitié pour lui, Julie d'Étange lui avait accordé, et à elle, une première nuit de satisfaction sexuelle.

Lire la page 391. « Mais se trouver auprès d'elle, mais la voir, mais la toucher... »

La progression de mots, ici des verbes, est admirable comme toujours chez Rousseau. Or l'amour de Saint-Preux se transforme devant nos yeux en fureur

amoureuse, ou colère ou jalousie ou envie (on peut choisir ou entasser), pour devenir le désir de l'assassiner et de se suicider. Il y a aussi une sorte de progrès dans le transport amoureux, qui commence dans une certaine douceur pour devenir une rage paroxystique.

Lire la page 392. « Voilà, mon ami, le détail du jour de ma vie... »

La lettre finie avec la suggestion que Saint-Preux et Julie sont guéris. Il y a eu une crise (le terme avait alors un sens médical, qu'il a à peu près perdu aujourd'hui ; on dirait aujourd'hui *paroxysme*), mais la maladie est passée, prétend le jeune homme. Il est permis de penser que Saint-Preux se trompe à son sujet et qu'il se trompe au sujet de Julie, voire qu'il tient à tromper son ami Édouard. En tout cas, quand on connaît les amours de milord Édouard, on conclut sans difficulté que l'ami de Saint-Preux peut avoir des doutes non pas au sujet de ce qui lui est raconté, mais au sujet de la conclusion que tire le jeune homme : le lord anglais connaît la force et la permanence de la passion amoureuse.

### **Cinquième partie**

La quatrième partie met en scène et présente la crise amoureuse qu'offre la toute dernière lettre. Pour dire les choses en gros, la cinquième partie présente les suites de cette crise. Sur un plan, il ne se passe rien, ou on n'apprend rien : tout continue comme s'il n'était rien arrivé et comme si la présence de Saint-Preux dans le groupe sera sans problème ; les protagonistes savent, ou sont persuadés, ou font semblant, que la guérison est complète et qu'il n'y a pas de danger véritable.

En revanche, les lettres de la cinquième partie découvrent ou exposent d'autres raisons de croire que les choses, entendre la guérison de Saint-Preux et de Julie, ne sont pas aussi favorables qu'on pourrait le croire. Et pourtant le projet continue.

Par ailleurs, il faut corriger tout de suite deux erreurs. J'ai laissé entendre que la lettre troisième, pour laquelle Rousseau a fait faire une estampe, était moins importante et qu'il serait possible de la laisser sans commentaire. C'était une erreur bête : en la présentant et en l'analysant, il deviendra clair pour tous qu'il faut à tout prix examiner cette lettre.

De plus, j'ai dit aussi qu'il y avait trois lettres de vingt pages dans la seconde moitié du roman, dont la lettre 3 de la cinquième partie. C'était une autre erreur bête : il y a aussi la lettre II que nous entamons à l'instant. Elle fait partie de la série de lettres, continuée par la lettre III qui décrit et décrira la vie à Clarens et surtout le projet à venir pour Clarens. Il faut se souvenir que la série sert à Rousseau pour aborder des thèmes qui lui

sont chers, comme l'organisation sociale et la relation à la nature. En tout cas, il est clair que cette lettre-ci continue les lettres X et XI de la partie précédente.

### **Lettre II.**

Pour replacer cette lettre, et l'ensemble des lettres à milord Édouard dans la trame du roman, il faut comprendre que Saint-Preux écrit ce texte en partie pour attirer milord Édouard à Clarens, comme le veulent Julie et monsieur de Wolmar : pour que le bonheur de Clarens soit stable, il est utile, voire il est nécessaire, que milord Édouard s'y retrouve pour de bon ; il est permis de croire que la présence d'Édouard à Clarens servirait en partie de moyen de contrôler la passion pourtant guérie de Saint-Preux. Pour le dire autrement, en attirant Édouard à Clarens, le jeune homme se donne, peut-être en le sachant, peut-être sans le savoir, un témoin qui lui servira de *policier*, ou de surveillant.

Lire la page 398. « Oui, milord, je vous le confirme avec des transports de joie... »

Le mot *crise* doit être pris dans le sens médical ; il doit être complété par le mot *guéri* qui suit. Il est toujours question de la guérison de Saint-Preux et de Julie et donc de l'état de leur cœur : la guérison est psychologique ou psychiatrique, pour dire les choses avec les mots d'aujourd'hui. Saint-Preux se réjouit d'annoncer que selon monsieur de Wolmar il est guéri, et que c'est pour de bon.

Il faut noter plusieurs choses au sujet de ce diagnostic du docteur en psychiatrie de Wolmar. La première est qu'il est difficile de voir sur quoi le mari/père/ami confiant peut s'appuyer pour déclarer une guérison. De plus, on retrouve ici chez Saint-Preux ce besoin qu'il a

de se remettre au jugement d'un autre, de se soumettre au commandement d'un autre. On serait tenté de croire qu'il veut que quelqu'un le prenne en main, et lui dise qu'il est un bon garçon, parce qu'il ne veut plus y penser. Il est épuisé. On pourrait même prétendre que Saint-Preux est bien satisfait de pouvoir se reposer sur le diagnostic d'un autre, parce qu'il est bien moins sûr qu'il n'en paraît de sa propre guérison. On reviendra plus tard sur cette dimension du personnage, mais aussi de la sensibilité de Rousseau : le bonheur implique plus ou moins l'abandon de sa volonté.

De plus, il n'y a pas un mot sur la guérison de Julie. Or il faut croire, si la description qu'a faite Saint-Preux est juste, qu'elle a été affectée au moins autant et aussi fortement que lui. (D'ailleurs, la lettre qui précède la lettre de la crise de la Meillerie, écrite par Julie, indique qu'elle est très troublée, et qu'elle blâme monsieur de Wolmar.)

Lire la page 399. « S'il fallait dire avec précision ce qu'on fait dans cette maison pour être heureux... » Au thème de la gérance de Clarens succède le thème du but de la gérance, ou du mode de vie qui est rendu possible par une propriété bien administrée. Saint-Preux dit qu'il expliquera dans le détail de quoi est fait ce bonheur ; il faut admettre que sa première tentative est plutôt ratée.

Mais on peut en tirer au moins deux idées. « Le savoir-vivre », ce n'est pas le savoir-vivre des Français, c'est-à-dire de la société moderne imaginée par les philosophes, que ce soit Montesquieu (et son apologie de l'industrie et du commerce international) ou Voltaire (et son apologie des lumières scientifiques et techniques) ou Diderot (avec son apologie d'une société où les arts sont omniprésents), ledit savoir étant enrobé

dans les belles manières, soit dans un codage plutôt aristocratique.

La seconde remarque à faire est qu'il est question d'une vie humaine en ce monde, ou de ce côté de la mort, et non d'une vie qui tient compte de la vie après la mort. C'est une vie d'homme avec les hommes quant à laquelle un homme évalue le jour de la mort par rapport aux jours vécus avant. Il est possible que Saint-Preux parle comme il le fait à cause de l'athéisme, ou de l'agnosticisme éventuel, de son ami. Mais, quelle qu'en soit la raison, il est clair que la question de la vie après la mort est laissée dans l'ombre. Il faut sans doute examiner toute cette description encore une fois à partir du point de vue de celui qui la reçoit : milord Édouard est un aristocrate anglais *multimilliardaire* ; il est pour ainsi dire impossible que Saint-Preux écrive sans tenir compte de ce fait. Et la prochaine citation en donne un bon exemple.

Lire la page 400. « Les maîtres de cette maison jouissent d'un bien médiocre, selon les idées de fortune... »

Une des idées cruciales de Rousseau est que les êtres humains qui vivent dans l'amour-propre, c'est-à-dire corrompus par la société [nous dirions aujourd'hui « esclaves de la société de consommation »], ne peuvent pas être heureux parce qu'ils ne vivent pas selon leurs besoins réels (qui sont faibles), mais selon les besoins factices que [dirions-nous encore et toujours] que le complexe *militaro-industriel-capitaliste* fait naître en eux, pour mieux se justifier dans sa violence internationale et son exploitation nationale.

Or tout cela, le bonheur de cette petite société, dépend de l'entente entre le mari et son épouse. C'est une autre

façon de faire sentir à quel point la question du cœur de Julie et celle du projet de monsieur de Wolmar sont essentielles pour comprendre plusieurs des lettres des parties quatrième et cinquième. Dans ce monde, tout est lié, « touttt est dans touttt », comme disait Raoul Duguay en citant Anaxagore.

Lire la page 404. « Cet état est le seul nécessaire et le plus utile. »

Il y a chez Rousseau une véritable apologie de la vie à la campagne et dans les petites sociétés. Pour saisir le sens profond de cette thèse constante de sa pensée, on peut partir de son idée que l'homme est né bon et que c'est la société qui le corrompt. La société, c'est la ville ; l'homme sans société, c'est le sauvage, ou mieux encore l'homme dans l'état de nature. Or l'homme dans l'état de nature ne peut plus exister ; Rousseau le reconnaît partout et toujours dans son œuvre. Mais au lieu de conclure : « Donc acceptons la vie dans les cités telles que nous la connaissons », il propose une vie, ou plutôt plusieurs vies qui se rapprochent de l'état de nature perdu. La vie à la campagne, ou celle des gens simples qui vivent en autarcie, est une des figures de ces vies proches de la nature et partant plus saines. Une fois qu'on se laisse habiter par cette image et qu'on laisse son cœur répondre « oui » à cette image (et tous les chalets au fond des bois du Québec sont la preuve que le cœur y répond ainsi), Rousseau peut aider à voir à quel point non seulement la vie dans la ville, la vie dans les grandes sociétés conquérantes est injuste, mais encore à quel point elle laisse le cœur d'un humain normal insatisfait, voire frustré.

Si on tient à accuser Rousseau de nostalgie ou de régression sociale ou *antiquarisme* galopant (soit d'idéalisation des mœurs de l'Antiquité), il répondrait

que sa nostalgie est fondée sur une analyse exacte du cœur et fondée sur les faits.

Lire la page 411. « J'y trouvai je ne sais quel délicieux mélange de familiarité, de plaisir... »

Il faudrait analyser encore d'autres passages de cette lettre, mais celle-ci peut servir de repère essentiel. Ce passage à l'avantage de donner une nouvelle idée de ce que Rousseau (Saint-Preux) essaie de représenter depuis le début. En un sens, tout est dit dans la dernière remarque : Saint-Preux se retient depuis des années de boire du vin, parce qu'il a vu monter dans son cœur des pulsions dont il a eu honte. Maintenant à Clarens, il peut boire autant qu'il veut le faire : son cœur est pur, et le vin ne révélera rien de laid ou de corrompu. On peut ajouter que cela n'est pas tout à fait vrai : il y a encore en lui, contrôlée sans doute, mais encore puissante, une passion qui pourrait faire tout sauter.

À l'objection que monsieur et madame de Wolmar sont imprudents de laisser cette bombe à retardement entrer en plein centre de Clarens, soit dans le salon d'Apollon, on pourrait répondre en se souvenant qu'ils ont en tête au moins un autre moyen de le contrôler et qu'il faudrait peut-être qu'il soit un peu saoul un soir pour que cela marche : ils ont l'intention qu'il demande Claire en mariage.

### **Septième semaine**

#### **Ce qui a été fait.**

La semaine dernière, il y a eu changement de régime pédagogique dans l'espoir que le rythme soit plus rapide et que j'avance plus vite et j'aille plus loin en

une rencontre de façon à finir la quatrième partie et d'entamer la cinquième. Ce fut réussi. Je crois qu'il faut continuer de la même façon. Si j'arrive à la lettre IX de la cinquième partie aujourd'hui, j'arrêterai pour offrir la possibilité de poser des questions supplémentaires.

Pour ce qui est de la semaine passée, j'ai examiné la lettre de monsieur de Wolmar qui permet mieux comprendre pourquoi ce dernier tient à avoir Saint-Preux à Clarens : il a, dit-il, besoin de quelqu'un pour éduquer ses enfants. Il est permis de conclure que ce but, ou ce besoin, est seulement un de ceux qu'il a en tête.

Ensuite, il y a eu la lettre de Saint-Preux décrivant son état d'esprit avant la scène dite de la Meillerie. On y découvre que monsieur et madame de Wolmar sont divisés sur une question essentielle qui fait que leur bonheur, et celui de Clarens, qui paraît si solide, est miné. Quant à la question essentielle, il s'agit, on l'apprendra plus tard, de l'athéisme de monsieur de Wolmar.

La dernière lettre de la première partie présente la crise terrible que Saint-Preux et Julie vivent sur le lac de Genève. Tout indique que ni l'un ni l'autre n'est guéri, quoi qu'on dise par ailleurs.

La lettre deuxième de la cinquième partie a été présentée moins bien que j'aurais voulu. Je me console un peu en rappelant que les remarques que j'avais préparées, et que j'ai mal présentées, seront offertes dans la version écrite du cours. En tout cas, l'essentiel est le point suivant : la vie de Clarens est une vie de bonheur parce que les habitants y vivent dans la simplicité, celle de l'amour de soi et de la pitié.

Avant de continuer, je suis prêt à recevoir un ou deux questions et remarques sur ce qui a été vu la semaine dernière.

### **Lettre III.**

Lire la note en bas de la page 421.

Rousseau intervient en tant qu'éditeur : ce qu'il dit est faux, puisqu'il est l'auteur des deux lettres supposées dont il aurait fait une synthèse, et donc un texte nouveau. Quoi qu'il en soit, dans ces deux lettres qu'il dit fusionnées, il sera question d'éducation. Pour faire sentir l'importance de cette lettre-ci, il suffit de rappeler que selon Rousseau, son traité *Émile ou de l'éducation* est son livre le plus important. Il s'agira, en, examinant cette lettre, de souligner quelques-unes des thèses fondamentales de la pédagogie rousseauiste, et surtout peut-être de montrer qu'elle s'appuie toujours sur une psychologie bien typée, déjà présentée à partir des lettres décrivant l'amour.

La note sur la longueur et la fréquence des lettres seraient peut-être une occasion de réfléchir sur la différence entre les lettres et les courriels (ou pis encore les textos). On peut prétendre que la différence vient seulement de l'instrument technique, mais Rousseau ajouterait que cela tient aussi au type de personne qu'on est, ou qu'on devient, quand on utilise plutôt une façon de communiquer qu'une autre.

Or il est important, et tout à fait pertinent, de remarquer que cette lettre sur l'éducation porte d'abord sur la communication. Car les deux sujets sont liés : pour Rousseau, la communication est une affaire de communication des faits du cœur, et donc d'émotions,

mais l'éducation est elle aussi une affaire d'éducation du cœur, et donc des émotions.

Aujourd'hui, on dit que le système d'éducation doit viser des savoirs, des savoir-faire et des savoir-être. Sans trop le dire, on prétend même que ce sont les savoir-être qu'il faut enseigner en priorité. En tant que professeur, je n'ai jamais compris comment on pouvait évaluer les savoir-faire et les savoir-être, pour autant qu'ils se distinguent des savoirs, qui eux peuvent être évalués au moins un peu. Par ailleurs, je reconnais que cette commande du ministère d'Éducation du Québec a un je ne sais quoi de rousseauiste. Mais il est temps d'examiner les remarques de Saint-Preux sur l'éducation telle que les Wolmar la conçoivent et la pratiquent.

Lire les pages 421 et 422. « “La conversation des amis ne tarit jamais” disent-ils. »

Cette remarque qui semble banale conduit à une des thèses paradoxales de la pensée de Rousseau : la vraie communication se fait sur le plan des sentiments plutôt que sur celui des idées ; mais en conséquence, sur un plan, et pour autant qu'on associe les mots avec la raison, la vraie communication peut se passer des mots. Aussi, il y a beaucoup de passages, comme celui-ci, dispersés dans *La Nouvelle Héloïse*, sans parler des autres écrits de Rousseau, qui suggèrent qu'on communique par-delà les mots, ou avant les mots, ou, pour utiliser une préposition bien rousseauiste, *sans* les mots.

En revanche, il est clair que Rousseau, et ses personnages, utilise les mots et beaucoup de mots (comme il vient de l'admettre dans la note) : c'est un des secrets, ou un des paradoxes, ou une des contradictions, de la pensée de Rousseau.

Pour faire mieux comprendre ce qu'il prétend, et peut-être le faire mieux accepter, on peut dire ceci : de la même façon que pour Rousseau, il faut changer la musique, ou la conception reçue de la musique, pour qu'elle devienne d'abord et avant tout mélodie et donc porteuse d'émotion, il faut changer la langue, ou la conception reçue de la langue, pour qu'elle soit d'abord et avant tout tonalité, ou imagerie, et donc porteuse d'émotion. Il y a donc chez Rousseau deux thèses, qui sont plus ou moins compatibles : ou bien, on aura une communication d'émotions sans les mots, ou une transformation de la communication par les mots pour que l'émotion devienne le sujet crucial.

Lire la page 423. « N'enviez rien, lui a dit son mari d'un ton qu'il m'eût dû laisser prendre. » »

Ce passage est magnifique : il est une illustration de ce qui est dit dans le passage précédent ; on a un exemple de communication émotive et, faut-il croire, tout à fait sincère, sans mots, ou par-delà les mots, ou en parallèle des mots, que ceux-ci soient des instruments ou des obstacles.

Il est permis d'ajouter que la compréhension de l'émotion qui passe alors entre les personnages passe pour les lecteurs par les mots de Rousseau (ou de son Saint-Preux). Et quand on lit ces mots qui disent ce qui ne se dit pas, il semble que l'on comprend, et qu'on sent bien, des choses qu'on n'aurait pas pu percevoir sans les mots : par exemple, que Saint-Preux aurait voulu dire ce qui a été dit par monsieur de Wolmar ; qu'il a perçu un coup d'œil de Julie qui le visait ainsi ; que, comme il se croit sensible par nature, alors qu'il croit monsieur de Wolmar insensible par nature, il se croit un meilleur conjoint pour Julie.

À partir d'ici, la lettre porte sur l'éducation. On trouve ici, cela est évident comme je l'ai dit, une préfiguration de l'*Émile* de Rousseau. Mais il faut préciser quelque peu pour être tout à fait exact. On pourrait dire que les trois premiers livres de ce traité d'éducation sont présentés en résumé dans cette lettre : on traite de l'éducation des enfants avant 15 ans. Le livre quatrième, qui contient la « Profession de foi du Vicaire savoyard », et l'éducation entre 15 et 20 ans, est préfiguré par le débat autour de l'athéisme de monsieur de Wolmar. Le livre cinquième pour sa part, qui porte sur l'éducation du jeune adulte (soit des âges de 20 à 25 ans) trouve des préfigurations un peu partout dans le roman. Quoi qu'il en soit, tout lecteur de l'*Émile* reconnaît sans problème que le roman de Rousseau, mais dans son ensemble, et non seulement dans les deux ou trois lettres qui parlent d'éducation comme telle, peut servir d'une sorte d'avant-goût ou d'introduction au traité d'éducation.

Lire la page 426. « La raison est l'instrument qu'on pense employer à les instruire... »

L'éducation comme Rousseau l'entend vise à la formation de l'intelligence, mais il distingue plusieurs figures de la raison, et surtout il propose toujours que la raison ne soit pas l'objectif essentiel de l'éducation. De plus, pour bien éduquer la raison, prétend-il, il faut d'abord éduquer le cœur. Car la raison éduquée mal ou trop tôt développe l'amour-propre (appelé ici *vanité*). Et l'amour-propre est le danger qui menace la vie humaine, un danger bien plus grave que l'ignorance, voire l'erreur.

Lire la page 426. « Tous les caractères sont bons et sains en eux-mêmes, selon monsieur de Wolmar. »

Il faut voir d'abord que c'est Julie qui parle, mais que le philosophe, ou le penseur, ou le théoricien, monsieur

de Wolmar est le celui qui fonde la pratique de madame de Wolmar. Or sa théorie est celle de Rousseau, puisque, par exemple, il faut traduire ce qui est dit au début de la citation par la phrase bien connue de l'auteur du *Discours sur l'origine et les fondements de l'inégalité*: « L'homme naît bon, c'est la société qui le corrompt. »

Il y a un revers important à cette phrase optimiste : tout le mal qui existe dans le monde est le fait, ou l'effet, de la société et de certaines sortes de sociétés plus que d'autres. Il y a beaucoup de vrai dans cette affirmation. Mais il y a aussi de dangereuses conséquences à accepter cette idée de façon trop univoque, ou sans nuances : si l'homme est corrompu par la société, aucun individu n'est responsable du mal qu'il fait ; ou encore, les sociétés, ou du moins certaines sociétés, sont responsables de tout le mal qui se fait par les individus ; elles méritent donc d'être détruites, et ce même si on est obligé de faire beaucoup de mal aux individus pour les détruire. C'est l'argument des révolutionnaires marxistes, russes et autres, qui ont tué des millions de gens au nom du bonheur de milliards d'individus qui vivraient ensuite dans une société saine, guérie de la maladie de la propriété source de violence, et réconciliée avec la nature humaine profonde. Rousseau n'est pas un révolutionnaire politique ni un violent, ni ne l'est monsieur de Wolmar, son personnage, mais la pensée de l'un, et de son personnage, peut soutenir ou justifier de grandes violences politiques.

Lire les pages 427 et 428. « Laissons, je vous prie, toutes ces subtilités, et nous en tenons à l'observation. »

C'est toujours monsieur de Wolmar qui parle, mais il dit ici, encore une fois, tout à fait la même chose que

Rousseau dit à plusieurs endroits et surtout dans son *Émile*.

La première remarque à faire est que Rousseau prétend à la fois que ce qu'il raconte est fondé dans les faits, mais aussi que ce qu'il décrit pour gérer les faits et donc la nature est une image idéale, et donc que ce qu'il propose ici, et dans l'*Émile*, ne peut pour ainsi dire jamais être réalisé. Dans l'*Émile* par exemple, il avoue que lors d'une éducation, les choses, les personnes, et les occasions à contrôler sont si nombreuses que son traité est inapplicable ; dans ce roman-ci, il dit que l'éducation continue des enfants exige que Julie et Saint-Preux s'aiment avec une passion intacte, mais *guérie*, et sous la surveillance d'un demi-dieu comme monsieur de Wolmar ; ensuite, il fait mourir Julie alors que Saint-Preux l'aime encore et est loin de Clarens et que Wolmar est détruit sur le plan psychologique. Ce qui est une façon de dire, à partir de la trame du roman, que ce mode d'éducation est inapplicable.

Par ailleurs, il dit aussi ici qu'il y a des êtres humains, très très peu nombreux, qui n'ont pas besoin d'éducation spéciale parce que la nature est très forte en eux, et qu'ils ne peuvent pas être pervertis par la société. Ces personnages existent selon Rousseau, et il le sait parce qu'il est un d'eux. La compréhension de la pensée de Rousseau exige qu'on reconnaisse qu'il y a chez lui ce côté vaniteux, ou orgueilleux, ou *exceptionnaliste*.

Aussi, il reconnaît que la plupart des êtres humains sont, comment dire, ordinaires. Il y a donc au fond de la pensée de Rousseau une reconnaissance de l'inégalité naturelle : l'apologiste le plus puissant de l'égalité (il prétend que l'inégalité est presque toujours une construction sociale, et que les gens supérieurs

pour être digne de leur supériorité doivent se rapprocher des faibles et des petits d'abord) reconnaît qu'il y a une inégalité qui vient *avant* toute construction sociale.

Lire la page 430. « Je songeai que durant la faiblesse du premier âge, la nature assujettit... »

Voilà le principe fondamental de l'éducation des enfants jusqu'à environ douze ans, et même jusqu'à quinze ans. Il n'y aurait qu'une remarque à ajouter pour les tout petits : ce serait l'apologie que Rousseau fait de l'allaitement maternel. On comprend que cela serait difficile à proposer dans le contexte du roman. Il n'en reste pas moins que ces deux points sont au moins en partie en conflit : d'un côté, il faut que les mères, et les pères, se rapprochent des enfants (d'où l'apologie de l'allaitement), mais d'un autre, il faut qu'elles, et ils, les laissent autant que possible à eux pour empêcher, ou ralentir, ou diminuer, le développement de l'amour-propre. Car l'amour-propre viendrait ou naîtrait du fait que les parents, et surtout les mères, seraient présents et feraient sentir aux enfants qu'ils sont regardés et donc qu'ils ont pour ainsi dire un second moi, celui de l'amour-propre.

Lire la page 433. « Ce qui nourrit les criailleries des enfants, c'est l'attention qu'on y fait... »

On saisit ici un principe pratique qui suit de ce qui est dit dans la citation précédente. On saisit aussi pourquoi pour Rousseau, ceci est important : l'amour-propre naît chez l'enfant lorsqu'on cède à ses pleurs ou lorsqu'on le punit quand il pleure ; c'est le regard de l'autre, ici de la mère, qui fait naître un second moi, celui qui n'est pas fondé dans les vrais besoins.

Par ailleurs, pour bien empêcher que l'amour-propre naisse, il faut surveiller l'enfant à tout moment, mais

en cachant qu'on le surveille. Encore une fois, il y a une sorte de paradoxe pratique, ou théorique, chez Rousseau : pour assurer la sincérité et l'authenticité chez l'enfant, il faut feindre de ne pas le regarder, et l'épier, et le manipuler pour qu'il soit naturel. Le faux et l'artificiel sont des moyens nécessaires pour que la vraie nature s'établisse.

Lire la page 435. « Empêchons leur vanité de naître, ou du moins arrêtons-en le progrès... »

Le mot *vanité* dit ici l'amour-propre. Or le mot *vanité* est intéressant pour autant qu'il est fondé dans l'adjectif *vain*, qui signifie *nul*. Car le moi de l'amour-propre est un faux moi, un moi nul, qui n'a pas de réalité. Pourtant, ce moi nul est tout à fait puissant chez la grande majorité des êtres humains. Or ce faux moi qui existe dans son inexistence ne peut pas être satisfait, du moins chez un être humain qui a encore des sens (quand on satisfait le faux moi, le vrai moi n'est pas satisfait). On voit donc que l'activité principale du système d'éducation de Rousseau (et des Wolmar) porte sur le fond *cordial* de tout être humain : tout le reste (le dressage aux bonnes habitudes de vie, l'acquisition d'informations exactes, le développement des habiletés physiques) est secondaire et doit respecter l'objectif premier. Ainsi il faut trouver le moyen d'enseigner à lire et à écrire et à compter, mais sans jamais stimuler l'amour-propre et donc le faux moi. (On trouve à la page 440 la tactique qu'a inventée Julie.)

Lire la page 439. « Sans étudier dans les livres, la mémoire d'un enfant... »

On voit ici une autre thèse typique de la pédagogie rousseauiste, ce qu'il appelle l'enseignement par les choses. Passer par les livres pour enseigner quelque chose est condamnable pour deux raisons : la manière

naturelle d'apprendre est de s'appuyer sur les choses (les faits) telles qu'elles apparaissent aux sens ; la manière livresque d'apprendre suppose une double autorité humaine (celui de l'auteur et celui du professeur) et donc produit un être humain qui se pense en train de penser en se référant aux autres qui l'approuvent ou le désapprouvent. Il y a deux effets secondaires de la méthode que préconise monsieur de Wolmar et qu'accepte Saint-Preux avec Julie : on apprend moins (mais ce qu'on sait, on le sait par soi) ; l'apprentissage sain est plus lent (mais l'apprentissage sain suppose, et protège, un moi réel qui est en contact avec le monde réel).

Tout cela est assez facile à saisir, et cela comporte même une solidité théorique que n'importe qui peut accepter. En revanche, il est clair qu'il y a encore une fois un paradoxe : Rousseau n'a jamais éduqué dans les faits qui que ce soit (pas même ses propres enfants), mais il a écrit des livres, et en particulier un livre sur l'éducation ; il semble contredire en acte ce qu'il préconise pourtant, et en plus, il n'a pas d'expérience circonstanciée pour enraciner ses remarques.

Lire la page 441. « “ Ah ! j'y suis, m'écriai-je ; vous ne voulez pas que leur foi ne soit qu'en paroles... ” »

Ce passage innocent où Saint-Preux affirme son christianisme (et ce contre monsieur de Wolmar) est intéressant à plusieurs autres égards. Le premier, et le plus important, est le fait que le christianisme tel qu'il a existé dans l'histoire est fondé sur un livre, et non sur les choses et l'expérience directe du croyant : bien peu de chrétiens ont connu le Christ. Il faut donc, comme le laisse entendre Julie, que le christianisme dont on parle ici soit assez original et peu orthodoxe.

Je signale qu'il y a au milieu (dans le sens physique du terme) de l'*Émile* une section sur le christianisme. Cela s'appelle *La Profession de foi du Vicaire savoyard*. Je suggère que cette profession de foi est différente d'un autre vicaire savoyard qui portait le nom François de Sales, et même saint François de Sales. Pour bien réfléchir sur le christianisme de Rousseau (et de Saint-Preux), il faudrait un jour lire avec attention tour à tour *L'Introduction à la vie dévote* et cette partie de l'*Émile*. C'est la grâce que je souhaite à tout le monde, et d'abord à moi-même.

### **Lettre V.**

Au moyen de plusieurs jeux (lettre interrompue, lettre perdue, lettre oubliée), Rousseau a retardé cette lettre sur l'athéisme de monsieur de Wolmar. Voici donc ce thème enfin abordé. On peut dire que Rousseau tient à montrer, d'une part, que le christianisme de son héroïne (et de son héros) peuvent se défendre, mais, d'autre part, que l'athéisme, du moins un athéisme doux comme celui de monsieur de Wolmar peut se comprendre, et même est tout à fait respectable.

Lire les pages 444 et 445. « Quelle joie vous me donnez en m'annonçant que nous passerons l'hiver à Clarens !... »

On devine deux choses dans ce court passage. D'abord, comme on a pu le voir avant, il y a de la part de ces *happy few*, le projet de vivre ensemble à Clarens : milord Édouard fait partie de ce projet ; et son passage à Clarens en hiver en attendant de partir au printemps pour l'Italie en est une sorte de préfiguration. En revanche, Saint-Preux est persuadé que milord Édouard traîne à l'extérieur parce qu'il est malheureux et hanté par ses histoires d'amour compliquées. Bien mieux, il est persuadé que son ami veut mourir, mais

sans se suicider, soit en mourant à la guerre, ce qui est une sorte de suicide assisté par armées au combat. Cela rend les lettres sur le suicide, et les remarques de milord Édouard contre le suicide encore plus lourdes de sens. À moins qu'il ne soit incohérent (ce qui n'est pas du tout impossible), il faut qu'il se croie inutile. Et c'est ce que son ami Saint-Preux lui dit ou plutôt lui fait sentir.

En tout cas, Saint-Preux le prêche à sa façon : il suggère même qu'il serait prêt à mourir avec lui. Cela est important pour mieux connaître Saint-Preux : il n'est pas aussi heureux qu'il le prétende ; ce ne peut pas être par sa seule amitié pour Édouard qu'il veut encore et toujours se suicider ; il est pour ainsi dire nécessaire de conclure que ces deux hommes, qui jouent avec la solution que serait un double suicide, sont malheureux en amour.

Lire la page 446. « En voulant s'éclaircir de bonne foi sur ces matières... »

On pourrait trouver comique l'apparition de l'expression « de bonne foi » pour décrire le processus de quelqu'un qui refuse la foi.

La conclusion de ce passage montre que monsieur de Wolmar est un athée (il ne croit pas en Dieu, et sa position est solide), mais qu'il est un athée doux, comme il a été dit plus tôt, ou tolérant : le terme précis qu'il faudrait employer est sans doute *agnostique* (soit comme le veut l'étymologie, qui n'a pas de position intellectuelle sur la question de Dieu). Ce qui est certain, c'est qu'il n'est ni chrétien, ni même déiste de quelque teinte qu'on veuille imaginer.

Lire la page 447. « C'est ainsi que tout devient sentiment dans un cœur sensible. »

La première phrase vise sans aucun doute Julie. Mais quand on connaît Rousseau, on saisit que ce qu'il dit de son héroïne est vrai, *mutatis mutandis*, de tout être humain.

En décrivant la manière d'être chrétienne de Julie, on découvre assez vite que non seulement sa foi est teintée, voire tissée d'émotion, mais encore que son fondement est émotif : madame de Wolmar est croyante, moins par des arguments que par un besoin affectif ; ce qu'elle appellerait peut-être la grâce est un sentiment, et un sentiment bien humain. Certains experts de Rousseau (par exemple Robert Dérathé, si ma mémoire ne me joue pas des tours), et je suis d'accord avec eux, parlent d'un déisme sentimental et l'opposent au déisme rationnel des philosophes.

Lire la page 448. « Quelle horreur pour une tendre épouse d'imaginer l'Être suprême vengeur... »

Ailleurs, par exemple dans la *Profession de foi du Vicaire savoyard*, Rousseau a montré que son déisme, celui dont il fait l'apologie en son propre nom, n'aboutit pas à cette position : la crainte de l'enfer pour soi et pour ceux qu'on aime ne fait pas partie de la croyance en Dieu qui est présentée et défendue dans l'*Émile*. En somme, pour Rousseau, sinon pour Saint-Preux, Julie arrive à une conclusion fautive sans doute par excès de sensibilité. Au fond, en s'appuyant sur certains passages du Nouveau Testament, Julie en arrive à être terrorisée non pas pour elle-même, mais pour son mari.

Je signale que ni Saint-Preux, ce qui est prévisible, ni même Rousseau, ce qui est plus problématique, ne condamne Julie : le second dirait sans doute que il vaut mieux avoir un déisme sentimental un peu trop près du

christianisme qu'aucune religion du tout. De plus, la lettre qui décrit les derniers jours de Julie montre qu'elle a quitté cette position, et pour bonne mesure, elle affirme ce christianisme *épuré* devant un ministre du culte, qui résiste à sa suggestion.

Lire les pages 449 et 450. « Quand j'ai voulu disputer avec lui, j'ai vu que... »

On a ici un des seuls endroits où il est suggéré que milord Édouard est chrétien. Si Saint-Preux a raison et que milord Édouard est chrétien, le christianisme de son ami est assez différent du sien, parce qu'il est moins fort, moins essentiel à sa vie, peut-être parce que l'ami anglais est un être moins émotif. (Une note écrite qui apparaît plus tard indique que milord Édouard ne croit pas à l'existence de l'enfer et qu'il préfère croire que les méchants sont anéantis par un Dieu juste.)

Mais ce qui est clair, c'est qu'un homme aussi honnête que monsieur de Wolmar n'est pas chrétien et que les personnages du roman le trouvent agréable à sa façon et droit quand même. En revanche, il faut conclure aussi, je le répète, que si à Clarens, on vit dans la tolérance religieuse, tout ne va pas bien entre Julie et monsieur de Wolmar. Comment s'empêcher de penser que Saint-Preux, toujours amoureux de Julie, y trouve quelque part son compte ?

Lire la page 451. « Il se mit à marcher doucement ; je le suivis sur la pointe des pieds. »

La scène est touchante, et même un peu ridicule, voire *quétaine*. Il n'en reste pas moins qu'on a encore une scène, une autre, où on voit monsieur de Wolmar qui organise les choses en secret, qui trame avec l'un pour manipuler l'autre, et qui surplombe tous les autres personnages, ou qui prétend le faire.

La scène sert aussi à annoncer quelque chose qui arrivera à la fin du roman : en voyant Julie mourir, monsieur de Wolmar sera touché au point de commencer, peut-être, à se convertir. On peut trouver la chose ridicule encore une fois, mais j'y vois, pour ma part, un autre signe que l'apologie du christianisme qu'on trouve dans *La Nouvelle Héloïse* est problématique, du moins pour un chrétien ordinaire : Wolmar, s'il devient chrétien, le fera non pas devant la mort du Christ, ou parce qu'il est touché par un texte biblique, ou sous l'effet de la grâce de Dieu qui l'éclaire soudain ; il sera un chrétien *julienien*, s'il est permis d'inventer une expression semblable. Peut-être même faudrait-il dire qu'il ne devient pas un chrétien, soit un disciple du Christ, mais bel et bien un *julienien*, soit un disciple de Julie. Quelle que soit l'expression, l'essentiel est de réfléchir sur la qualité ou l'origine ou le fondement du christianisme éventuel de monsieur de Wolmar.

## **Huitième semaine**

### **Le dernier quart.**

Comme je l'ai fait dans un autre cours, je signale que nous avons moins du tiers des rencontres à faire, et que sous peu, dans une heure à peine, il en restera moins du quart.

J'ai déjà en tête, et même écrit le texte de la fin de ces rencontres : il s'agit de gérer le mieux possible le temps entre maintenant et la fin et d'expliquer ce qui se fera. Voici donc comment je l'entends.

Je finirai aujourd'hui je le crois, la cinquième partie, ou peu s'en faut. La prochaine rencontre portera sur la sixième partie, et surtout sur les grandes lettres de la mort de Julie, soit les lettres IX, X, XI et XII. Il faut donc lire ces choses en priorité, ou du moins s'assurer de les avoir lues. Les autres lettres que j'avais l'intention de voir le seront aussi si le temps le permet : il serait bon qu'on les lise aussi. Si le temps ne le permet pas, les remarques que j'aurais faites seront offertes dans le texte du cours complet, qui paraîtra sur ma page Internet une semaine après la dernière rencontre. Donc pour la semaine prochaine, il faudrait lire ces lettres, mais les unes plutôt que les autres. Je signale que la lettre XI est plutôt longue et bien importante.

Enfin, je prévois offrir des remarques d'un peu plus d'une heure à la toute fin de ces rencontres : il s'agira de parler une dernière fois de la pensée de Rousseau, de ses lignes de force, mais aussi de ses failles possibles ; mais il s'agira aussi de revenir sur l'activité

des dernières semaines, et même pour certains, depuis le mois d'octobre, soit l'exercice de lire un des classiques de la littérature dans l'espoir que cela éduque. J'offrirai la semaine prochaine quelques pages qui serviront à cette fin.

**Ce qui a été fait.**

Voilà pour ce qui viendra dans les semaines à venir. Mais avant d'aborder les remarques d'aujourd'hui, comme toujours, je reviens en arrière, entre autres, pour assurer la continuité entre ce qui s'est fait et ce qui se fera à l'instant.

La semaine dernière, il s'est agi de lire, d'examiner et de commenter deux lettres de la cinquième partie, soit celle sur l'éducation des jeunes enfants et celle sur l'athéisme de monsieur de Wolmar, et donc sur le christianisme de Julie (et de Saint-Preux).

Je ne reprendrai pas les remarques faites alors, si ce n'est pour insister sur le fait que ces lettres présentent des thèmes qui sont chers à Rousseau, et dont Rousseau dirait qu'ils lui sont chers parce qu'ils sont importants pour tout être humain, et encore plus importants pour tout être humain qui veut se comprendre. Il se justifierait peut-être comme suit : si l'homme naît bon et si c'est la société qui le corrompt, la question de l'éducation est essentielle. Cette question se poserait comme suit : quelle est la figure de l'éducation qui ne corromprait pas l'homme, ou qui le corromprait le moins possible ? C'est, en gros, le sujet de la lettre III de la cinquième partie.

De plus, pour Rousseau, la religion est une des formes les plus importantes et les plus influentes d'éducation, un des moyens d'éducation qui dans l'histoire de

l'humanité a été omniprésente et donc incontournable, Il s'agit de la religion et de tout ce qui s'exprime et se transmet par elle. Rousseau ne croit pas du tout qu'il soit possible d'avoir des êtres humains en société qui n'aient pas des croyances au sujet de Dieu, et des commandements divins, et de la vie après la mort : la position de monsieur de Wolmar, soit l'athéisme, est une position pour la minorité des humains, et l'athéisme doux, le scepticisme radical, qui est le sien est la position d'une minorité encore plus petite.

On pourrait le dire comme suit : même l'athéisme ou le scepticisme au sujet de Dieu, positions si rares sur le plan historique, sont des figures de la question de la religion, et donc de l'éducation. Aussi il faut trouver une figure de religion, et de l'athéisme, qui fait le plus de bien et le moins de mal. Selon Rousseau, ces figures sont d'une part la religion du vicaire savoyard, mais aussi celui de Julie ou de Saint-Preux ; de l'autre part, c'est l'athéisme sceptique, mais respectueux du cœur des autres, dont monsieur de Wolmar est le porteur modèle. Après d'autres, j'ai baptisé le premier le déisme sensible, et peut-être faudrait-il parler en plus d'un athéisme empathique. En tout cas, il faudra revenir sur cette question, en raison du récit encore à venir de la mort de Julie : le thème de la mort et celui de la religion sont liés en profondeur.

Voilà pour la semaine dernière. Mais avant de continuer, s'il y a des questions ou des objections irrésistibles, je suis prêt à tenter de réagir à une ou deux d'entre elles.

**Lettre VII.**

Lire la page 456. « Il y a trois jours que j'essaye à chaque soir de vous écrire. »

Le récit qui est fait dans cette lettre porte sur la vie de tous les jours à Clarens sans doute. Mais c'est aussi un récit qui porte sur les plaisirs. En somme, par d'autres lettres, on a connu et compris la mécanique de Clarens, puis on en entendu l'apologie générale ; grâce à cette lettre, on en connaît le résultat pratique et pour ainsi dire quotidien, et on entre dans les détails. Pour ce qui est des détails justement, ce n'est pas un hasard si Saint-Preux décrit la période de la récolte annuelle, et surtout de la récolte pour la production du vin : il s'agit ici de décrire le bonheur de façon concrète, mais alors le bonheur des résultats, de la consommation née de la *ménagerie* qu'a organisée monsieur de Wolmar et dont madame de Wolmar est une partie plus qu'essentielle. De plus, la vie à Clarens a quelque chose de la joie, et des dangers, qui accompagne l'enivrement.

Lire la page 456. « L'imagination ne reste point froide à l'aspect du labourage et des moissons... »

On retrouve ici une autre apologie de la vie de campagne qu'on a entendue plusieurs fois dans les pages précédentes, laquelle apologie implique une critique de la vie dans la grande ville ; c'est une nouvelle version du thème rousseauiste de l'opposition entre la Suisse et la vie rurale et la France et Paris et la vie citadine.

Or ici, la vie rurale est perçue et présentée sous l'aspect de l'émotivité qui l'accompagne. Encore une fois, cette façon de faire est tout à fait rousseauiste et implique que la vérité est émotive, que le cœur est la faculté humaine essentielle, que le bien et le mal des choses s'évaluent à partir des émotions qu'elles font naître et de la qualité de la vie qu'elles constituent. Si on est

séduit par cette description, c'est qu'on est d'accord avec l'idée de la vie humaine qui est celle de Rousseau, ici et partout ailleurs dans son œuvre.

Lire la page 457. « On oublie son siècle et ses contemporains ; on se transporte... »

Si le retour à la nature sur le plan du bonheur et des émotions est un retour à la nature pour ainsi dire sur le plan géographique, c'est aussi un retour en arrière sur le plan historique et culturel. En tout cas, ici Saint-Preux fait référence à deux scènes de l'Ancien Testament. Comme par hasard, il présente deux figures d'amour féminin pour deux types humains différents : celle de Rachel qui aime le jeune Jacob et celle de Ruth qui aime le vieux Booz. On pourrait dire qu'à travers ces allusions bibliques, et donc en remontant dans un temps avant les temps modernes, on devine deux images de Julie, Julie-Rachel, celle qui aimait le jeune Saint-Preux, et Julie-Ruth, celle qui vit avec le vieux monsieur de Wolmar.

Lire la page 458. « Quant au vieux baron, tandis que nous travaillons tous, il se promène... »

Saint-Preux apprend à milord Édouard qu'il est réconcilié avec le père de Julie, celui qui est la cause directe de son malheur amoureux. On pourrait trouver que c'est là une *quétainerie* de plus dans ce récit du bonheur de Clarens : le bonheur pour Rousseau exige l'unité, et donc le pardon, ou encore la guérison des blessures du passé.

En revanche, il faut voir que cette réconciliation est un autre signe que monsieur de Wolmar cherche pour évaluer le cœur de Saint-Preux et sa guérison. Cela est dit en toutes lettres. Il s'agit toujours de cette surveillance discrète par cet espion des cœurs qu'est le maître de Clarens.

Enfin, ce signe, qui intéresse monsieur de Wolmar, peut paraître bien peu solide, surtout quand on le compare à la crise qui a été décrite à la fin de la quatrième partie. Pour le dire d'une autre façon, il est difficile de croire que le baron d'Étange serait aussi à l'aise avec Saint-Preux du fait de sa réconciliation avec lui-même, le père de Julie, s'il connaissait les détails de la crise de la Meillerie avec l'épouse de son ami et en même temps sa fille, qu'il a arrachée des mains de ce roturier ambitieux.

Lire la page 459. « Vous ne sauriez concevoir avec quel zèle, avec quelle gaieté... »

Un vieux *boomer* – mais tous les *boomers* sont vieux, ou morts – lit cette description en se souvenant de son passé de hippie et de la devise *peace and love*. Un contemporain pensera aux apôtres, ou aux apologistes, de la simplicité volontaire. Mais on ne peut pas ne pas entendre non plus, en creux sans doute, mais en clair, la critique des sociétés sophistiquées, riches et puissantes, ou encore, pour parler en termes d'aujourd'hui, la critique de la société *capitaliste-colonialiste-consumériste*. Il est permis de penser que la pensée de Rousseau est derrière ces opinions et phénomènes politiques et sociaux.

Lire la page 461. « Je me prévaux aussi des plaisirs du pays et de la saison ... »

Encore une fois, Saint-Preux se montre en train de s'abandonner au contrôle des femmes : c'est Claire et Julie qui décident de ce qu'il boit et de la quantité qui lui est permise.

Mais la scène permet de deviner, encore une fois aussi, que sa supposée guérison n'est pas complète ou assurée, ou qu'elle ne paraît pas telle à tout le monde,

et qu'il est bel et bien surveillé par les deux femmes : on lui laisse boire du vin, mais on est aux aguets quant à son cœur, et aux émotions qui s'y trouvent.

Il faudrait sans doute ajouter que de même qu'à Clarens il y a des serviteurs qui surveillent les autres serviteurs, comme le montre la lettre sur l'organisation technique du ménage en tant que réalité économique, de même il y a des gens pour surveiller Saint-Preux, le danger public numéro un pour la petite société, en tant que réalité psychologique de ceux qui mènent. Enfin, il faut imaginer que monsieur de Wolmar surveille Clair et Julie qui surveillent Saint-Preux, tout comme il surveille les serviteurs qui surveillent les autres serviteurs.

Lire la page 461. « Après le souper, on vieillit encore une heure ou deux en teillant du chanvre... »

Cette scène rappelle d'autres scènes de vie commune, dans un jardin loin de la grande ville, et de chants à la fin de la journée pour le plaisir de tous. On pense, par exemple, à ce qu'on décrit souvent dans le *Decameron* de Boccaccio. Va pour le rapprochement possible. Mais il y a bien des différences entre le jardin de Clarens et les jardins successifs de la *brigata* florentine.

Ici, il n'y a pas de Dioneo, c'est-à-dire de transgresseur à qui on donne libre cours, car au contraire tous sont surveillés, et surtout Saint-Preux le transgresseur en puissance ; ici, les serviteurs sont présents avec leurs maîtres, plutôt que d'être en retrait en train de travailler dans l'ombre ; enfin, quand on chante à Clarens, on n'invente pas une nouvelle chanson qui décrit comment celui-ci ou celle-là se sent sur le plan amoureux, mais on répète les chansons traditionnelles qui émeuvent, qui attendrissent, tous en même temps parce que tous se ressemblent et veulent se ressembler.

**Lettre 9.**

Lire la page 464. « OÙ êtes-vous, charmante cousine ? OÙ êtes-vous, aimable confidente de faible cœur... ».

Cette lettre est semblable à plusieurs autres en ce que Saint-Preux se confesse (il y raconte chaque fois quelque chose qu'il a fait ou dit, quelque chose qui montre qu'il n'est pas guéri et qu'il aime encore Julie de tout son cœur). Elle est semblable à ces lettres aussi du fait que le rédacteur, ou le pénitent laïc, la termine en disant que cette fois est la bonne, que cette crise est la dernière, et donc qu'il est guéri pour toujours. La lettre en elle-même et l'entassement de lettres semblables devraient avoir, me semble-t-il, l'effet contraire à celui que Saint-Preux escompte. Pour le dire autrement, le lecteur devrait lire celle-ci, qui est sans aucun doute sincère de la part de son jeune auteur, au moins avec circonspection, voire avec ironie, soit en disant *sotto voce* : « Non, mais... pas encore... »

En revanche, il n'y a pas de lettres semblables de la part de madame de Wolmar. On pourrait en tirer la conclusion qu'elle n'est pas dans la même situation que Saint-Preux, qu'elle n'est pas aussi blessée que lui ou qu'elle est bel et bien guérie. Cela serait imprudent : madame de Wolmar n'écrit pas de lettre semblable sans aucun doute, ou Rousseau ne la propose pas, mais c'est peut-être parce qu'elle sait bien qu'elle n'est pas guérie. De toute façon, elle écrira, et Rousseau y tient, à la fin une lettre qui montrera qu'elle aussi n'a pas changé, que le fond de son cœur est a été transformé une seule fois et pour de bon, et donc que son cœur est le même que celui qui a été transformé une fois pour toutes en rencontrant Saint-Preux.

Enfin, il est remarquable que Saint-Preux ne tutoie jamais madame d'Orbe. Il suffit de se souvenir des passages dans la première partie où s'adressant à Julie d'Étange, son amante, le jeune homme passait du vouvoiement au tutoiement (et elle de même d'ailleurs) : il aime bien Claire, mais il ne l'aime pas comme il a aimé Julie.

Lire la page 466. « Que n'est-elle pas morte ! osais-je m'écrier dans un transport de rage... »

Saint-Preux dit qu'il était en colère, et donc que sa passion violente n'était qu'un transport de rage. Ceci est vrai du moins : c'était un transport, et donc une passion forte, qui le transportait par-delà le bon sens et la raison. Mais il n'y a au fond qu'une seule façon de comprendre cette explosion émotive : il s'agit d'une nouvelle crise amoureuse, et sa rage est fondée dans l'amour, dans l'amour frustré, dans l'amour qui refuse de guérir ou de se laisser guérir. Certes, cette crise a lieu alors qu'il est seul et loin de Clarens. Certes, il se couche en croyant que les choses se sont calmées. Mais son cauchemar et sa réaction à son cauchemar prouvent qu'il n'en est rien, et que ce qui lui arrive seul pourrait avoir des répercussions quand il se retrouvera en société et de nouveau dans le ménage des Wolmar.

Surtout peut-être, il y a de l'ironie, une ironie terrible, dans cette scène imaginée par Rousseau le romancier : sous peu, dans quelques mois, Julie sera morte ; Saint-Preux ne le verra jamais plus vivante ; ce qu'il désire ici sera réalisé. Et selon les faits de la fiction encore à se déployer, on peut dire que la dernière phrase de la lettre se montrera tout à fait vraie : Julie morte sera plus près de lui que jamais ; les trois dernières lettres du roman (celles de monsieur de Wolmar, de Julie et de Claire) présentent des scènes imaginées de Clarens après la mort de Julie, sans Julie en corps et âme,

mais hantées par le cœur de Julie, son cœur aimant et son cœur aimé. Au risque d'en heurter quelques-uns, on peut dire que *Julie ou la Nouvelle Héloïse* est un roman qui propose une figure laïque de Notre-Dame-du-Sacré-Cœur, ou un Saint-Cœur de Julie, ou un Cœur immaculé de Julie.

Lire la page 467. « À ce dernier réveil, ma terreur fut si forte que je ne la pus vaincre étant éveillé. »

Cette scène est intéressante pour autant qu'elle peut faire sentir que l'horreur, une passion excessive, est une réaction qui appartient pour ainsi dire de plein droit au cœur romantique, et en conséquence que les scènes d'horreur et de folie (chez Hugo, chez Sand, chez Poe, chez Baudelaire, chez Dickens, chez Maupassant et chez Gauthier pour ne parler que de ceux-là, mais les plus grands) sont de rigueur chez les auteurs romantiques.

On pourrait s'interroger sur la *nécessité esthétique* d'un récit où on ressent l'horreur et où on flirte avec la folie, pour un auteur romantique. Il y a d'abord sans doute la description de la force de ce sentiment qui fait *comprendre* que le sentiment est important dans la vie, qui le fait comprendre au lecteur à travers les transes du héros. Mais cela fait sentir aussi, et comme revers de l'avvers, à quel point la raison ou le bon sens et les expériences ordinaires, celles qu'on perçoit par les sens et qu'on gère par la raison, sont pour ainsi dire problématiques dans un univers romantique. On pourrait dire que l'auteur romantique a besoin de l'horreur pour aller jusqu'au bout de l'affirmation de la force du cœur. Aussi on pourrait souligner à l'inverse que la *déconstruction* de l'horreur, entre autres par le rire et par la description de la quotidienneté solide de l'existence, est un instrument essentiel de ceux qui résistent à la vision romantique, ou qui veulent en

guérir. En parlant ainsi, je pense, entre autres, au roman *Northanger Abbey* de Jane Austen.

Lire la page 468. « Alors, prêtant l'oreille, je vous entendis parler toutes deux ; et sans qu'il me fût possible... »

C'est de l'amour-propre sans doute qui fait agir Saint-Preux et le fait reculer alors qu'il aurait pu vérifier que Julie était encore vivante, mais au prix d'avoir l'air ridicule. Par ailleurs, il y a plus en jeu ici, et ce plus est bien important. Ce que Saint-Preux entend dans la conversation entre Julie et Claire, ce ne sont pas des mots, mais un ton, et ce ton est celui de la tendresse. Aussi cette scène est tout à fait conforme au message essentiel de Rousseau. Il faut ajouter que Saint-Preux ne perçoit que le ton, et il n'entend pas de quoi les deux femmes parlent ; or elles parlent d'amour et d'amitié ; ce qui veut dire encore une fois que dans un monde rousseauiste, ces deux réalités humaines se vivent, se déclinent et se disent sur le mode de la tendresse, c'est-à-dire de la tristesse plutôt que de la joie ou le rire.

### **Lettre XIII.**

Lire la page 474. « Je t'avoue que son silence m'inquiète un peu. »

Madame de Wolmar parle du problème que milord Édouard Bomston et Saint-Preux sont partis régler, soit celui des amours irréguliers de l'aristocrate anglais. Par une ruse bien habile, en mettant sous la plume de Julie ses questions, voire ses objections, sur l'in vraisemblance du récit desdits amours, Rousseau se dédouane (« Je sais que cela n'a pas de bon sens ») et pourtant laisse en place la primauté du cœur.

Lire la page 475. « J'ai laissé voir à mon mari mon inquiétude sur la conduite de Saint-Preux... »

Pour comprendre ce passage, il faut saisir que Julie croit que Saint-Preux encouragera milord Bomston à revenir avec Laura et que cela lui semble peu convenable ; elle croit aussi que monsieur de Wolmar croit la même chose qu'elle, mais qu'il approuverait d'une solution semblable. Il ne reste plus qu'à ajouter que monsieur de Wolmar ne s'explique pas, et surtout ne dit pas à son épouse que si Saint-Preux aurait le malheur d'approuver le mariage entre milord Bomston et Laura, il refuserait de ravoir Saint-Preux à Clarens. La raison est assez claire : il y a ici encore un test par lequel il vérifie la guérison du cœur de cet homme qu'il veut introduire chez lui. Du point de vue de monsieur de Wolmar, si Saint-Preux ne rejette pas pour son ami un amour *inconvenant*, c'est parce qu'il aime encore Julie de façon inconvenante : il est un danger pour la société de Clarens.

On peut voir que c'est ainsi qu'il pense dans la lettre III de la sixième partie, en particulier dans le premier paragraphe. On apprend là que milord Bomston est entré dans le réseau de surveillance de Saint-Preux que monsieur de Wolmar entretient. Cela implique que le contenu de toutes les lettres de Saint-Preux à milord Bomston est sans doute connu, et même que les lettres sont lues, par l'époux espion de madame de Wolmar.

Lire la page 476. « Tu es vive, et te crois peu sensible. Pauvre enfant, que tu t'abuses ! »

Ce passage est remarquable pour plusieurs raisons. Il est facile de voir encore une fois que Julie a de l'ascendant sur tous ceux qui vivent auprès d'elle, et sur personne plus que sur Claire. Or ici, Julie se présente comme supérieure à Claire, qui n'est plus qu'une enfant qui ne se connaît pas. Et c'est Julie,

*mère* de Claire, qui explique à son enfant la vérité de la vie, et donc la complexité des sentiments.

Or pour Julie, non seulement la vérité de la vie est l'émotion, mais surtout la tendresse, et donc une certaine tristesse. Tout cela est bien connu. Mais on peut croire que c'est Julie qui projette sur les autres sa tristesse personnelle, et on n'aurait pas tort. De plus, comme le montrera la suite et surtout la façon dont Claire vivra la maladie et la mort de Julie, Rousseau donne raison à Julie : la pétillante Claire est une femme qui rit, qui badine, qui taquine, mais en un sens c'est pour ne pas se laisser emporter par ses sentiments violents, comme l'amour et l'amitié, l'un et l'autre pétris de tendresse.

Lire la page 477. « Je soupçonne que tu as aimé, sans le savoir, bien plus tôt que tu ne crois... »

Cette présentation du passé est intéressante parce qu'elle implique qu'il faille réinterpréter tout ce qui s'est passé avant : selon Julie, Claire a aimé Saint-Preux, et même l'a aimée en même temps qu'elle, et c'est seulement par amitié pour Julie que Claire s'est caché à elle-même son amour pour le jeune homme amoureux de son amie. Il me semble que rien de ce qui se trouve dans la première partie du roman ne peut servir à appuyer cette interprétation : Julie déforme les faits.

En conséquence, on pourrait *psychanalyser* Julie : si elle déforme les faits, pourquoi le fait-elle ou par quel mécanisme psychologique plus ou moins conscient ? Ou encore : quels sont les vrais enjeux qui exigent qu'elle se mente et qu'elle mente à Claire ? Il paraît qu'il y a deux raisons. D'abord, elle imagine dans le cœur de Claire ce qui est dans le sien ; elle prétend qu'autrefois Claire aimait Saint-Preux, parce que c'est elle qui l'aime

encore maintenant, et comme sa Claire fictive, elle sacrifie son amour à son amitié. De plus, elle a sans doute besoin que Claire aime Saint-Preux et que Claire épouse Saint-Preux pour rendre une faute sexuelle, une trahison de son époux, tout à fait impossible : elle déforme le passé en raison d'un besoin présent et d'un besoin à venir.

Lire la page 477. « Ces conjectures ne sont pas même si conjectures que tu penses ... »

Quiconque a trouvé la suggestion ci-dessus intéressante trouve dans ce passage, qu'on peut lire en remplaçant les *toi* par des *moi* et les *moi* par des *toi*, trouve donc dans ce passage un nouvel exemple de la seconde raison. Pour appuyer et étendre cette suggestion, on examinera tout de suite deux autres citations de la lettre. Il faut comprendre cependant que cette suggestion n'implique pas que Julie soit tout à fait consciente de ce qu'elle fait : elle n'est pas comme son époux, le manipulateur conscient, le psychiatre tout puissant qu'est, ou que se croit être, monsieur de Wolmar ; même si elle fait partie de certains complots, on peut prétendre qu'ici elle est sincère, mais se trompe.

Lire la page 478. « La longue absence de notre maître n'a pas changé... »

Encore une fois, pourrait-on dire, Julie ne parle pas de Claire, mais d'elle-même, ni pour Claire, mais pour elle-même.

Lire la page 480. « J'espère que tu comptes assez sur ton amie pour croire que ce sera... »

Encore une fois, il y a moyen d'entendre tout ceci autrement que ce que veut dire madame de Wolmar. Pour réinterpréter, on pourrait entendre la voix de Julie dans cette proposition : non seulement elle veut faire la

promotion de ce mariage à Claire, mais elle veut la permission d'en parler avec Saint-Preux.

Dans ce projet du mariage de Claire avec Saint-Preux, il est sûr que monsieur de Wolmar est d'accord avec son épouse. On peut même penser que c'est lui qui a mis l'idée dans la tête de Julie ; il calcule tout ce qui se passe à Clarens, et ce qui se passe entre Julie et Saint-Preux et donc entre Saint-Preux et Claire fait partie de ce qui se passe à Clarens. Mais ce serait ne pas le connaître du tout que d'oublier qu'en approuvant ce projet, voire en l'imaginant et en le causant, il ne surveille pas son épouse tout autant que Saint-Preux. Il l'a dit, et il était sérieux : il est un observateur de la comédie humaine ; et parmi les comédies qu'il peut voir, il n'y en a aucune qui soit plus importante que celle qui se passe entre son épouse et Saint-Preux. À la limite, il faut s'imaginer qu'il lirait cette lettre avec attention, et celle qui viendra, avec la même attention que le lecteur devrait avoir.

**Sixième partie.**

La sixième partie est faite de deux grands événements : la tentative, ratée, de marier Claire et Saint-Preux et la mort de Julie : on pourrait appeler la sixième partie, le récit de l'échec.

## **Neuvième semaine**

### **Ce qui a été fait.**

La semaine dernière, j'ai terminé l'examen de la cinquième partie, en touchant à quelques passages cruciaux des lettres VII, IX et XIII.

Quand on revient sur ces trois lettres si différentes, il est inévitable qu'on mette de l'avant les émotions qui appartiennent à tous ces textes, inévitable parce qu'on est dans un roman écrit par Rousseau. En revanche, il est remarquable à quel point le lecteur devine qu'on y entend en sourdine beaucoup d'émotions cachées, qui se révèlent malgré, voire contre, les mots mêmes du correspondant. Pour ne prendre que le dernier cas, il paraît au moins possible, et même probable, voire sûr, que Julie ne dit pas tout ce qui se passe dans son cœur, qu'elle projette sur Claire des émotions qui sont les siennes et qu'elle n'est pas clairvoyante à son propre sujet au moment même où elle prétend mettre les choses au clair au sujet de Claire. Pour être clair quant à ce qui n'est pas clair au sujet de Claire, il n'est pas nécessaire que Julie fasse tout cela en connaissance de cause, ou qu'elle mente : comme tant d'autres gens, elle n'est pas clairvoyante au moment même où elle veut tant l'être.

En tout cas, dans la lettre XIII, écrite par Saint-Preux à milord Édouard, on apprend comment on vivait à Clarens. Cette lettre est importante au moins en ce sens qu'elle décrit le but de toutes les manœuvres de monsieur de Wolmar : il s'agit pour lui de rendre durable la vie des plaisirs simples, celles de la simplicité volontaire, dirait-on aujourd'hui. Saint-

Preux, membre problématique de cette société, la décrit avec enthousiasme à milord Édouard. On peut croire que monsieur de Wolmar a eu vent de ce que Saint-Preux dit ici, et donc de son adhésion à l'esthétique, à l'éthique et à la politique de cette microsociété ; on peut imaginer que c'était pour le maître des lieux un test parmi plusieurs, que le jeune homme devait réussir.

Dans la lettre IX, écrite par Saint-Preux à Claire, l'ancien amoureux de Julie confesse une autre crise amoureuse, et surtout peut-être assure à sa correspondante que tout est fini cette fois et qu'il est enfin guéri. Par contre, on sait par certaines remarques de milord Édouard que monsieur de Wolmar a eu vent de cette folie. Et pourtant, il n'abandonne pas le projet d'intégrer Saint-Preux dans la société de Clarens. Mais il est au moins possible qu'il soit intéressé plus que jamais par une ultime épreuve de son *enfant* si problématique.

Dans la lettre XIII, écrite par Julie à Claire, cette dernière est pour ainsi dire psychanalysée par son amie et invitée à accepter une éventuelle demande en mariage de Saint-Preux : Julie, docteure tendresse si jamais il en fut, veut guérir le cœur de Claire. Comme il a été dit, c'est une lettre qui peut être lue pour ainsi dire à rebours, du fait que Julie pourrait lire le passé, le présent et l'avenir moins à partir des besoins de Claire qu'à partir de ses craintes plus ou moins conscientes qui lui viennent de la toute prochaine intégration de Saint-Preux dans la société de Clarens. Encore une fois, il est à peu près certain que monsieur de Wolmar connaît l'essentiel de cette lettre.

S'il n'y a pas de question, il s'agira aujourd'hui d'avancer autant que possible dans la dernière partie, celle que j'ai appelée le récit de l'échec. Un mot d'abord

sur ce mot. On pourrait gérer les divers échecs décrits dans cette dernière partie en les réduisant à être des accidents de l'anecdote, voire des détails insignifiants qui naissent de la personnalité de Rousseau : parce qu'il est un pessimiste, il crée une fiction qui finit mal, et, fort de cette analyse *psychologisante*, on peut prétendre qu'il n'y a là rien de bien sorcier et passer vite sur les événements.

En revanche, il me semble que si les échecs s'accumulent dans la dernière partie, il y a d'autres raisons plus profondes, ou plus philosophiques, des raisons qui tiennent à l'idée même de la vie que Rousseau veut proposer. Pour le dire d'une autre façon, il faut se demander en lisant la sixième partie, si le ton sombre qui est le sien comporte un sens. En tout cas, je me suis posé cette question, et je le ferai ici, parce qu'il me semble que ce questionnement conduit à mieux comprendre le roman, les personnages et la pensée de Rousseau.

Aujourd'hui donc, il s'agit de mettre un terme à la question du mariage de Claire et de Julie : il faut examiner les lettres II (de Claire), VI (de Julie), VII (de Saint-Preux) et enfin, si le temps le permet, VIII (de Julie), dans laquelle elle répond au refus de Saint-Preux.

Il faudra donc éliminer ici la correspondance entre milord Édouard et monsieur de Wolmar (les lettres III et IV), mais les remarques que j'aurais pu faire se trouveront dans les notes de cours offertes sur ma page Internet.

La semaine prochaine, il restera la longue lettre sur la mort de Julie, qu'il faudra lire à tout prix au moins

dans les sections les plus importantes, ainsi que le dernier paragraphe de la dernière lettre de Julie.

### **Lettre II.**

Lire la page 486. « Je m'indigne à ce seul titre. »

En somme, Claire comprend les choses qui doivent se passer en Italie en renversant ce que prévoit Julie : elle est persuadée que milord Édouard ne reviendra pas avec Laura (qu'elle appelle Lauretta, pour mieux exprimer son mépris) et que Saint-Preux ne soutiendra pas un mariage entre son ami aristocrate et l'ancienne prostituée. Tous les mots qu'emploie Claire font sentir l'abîme qu'elle imagine entre sa Julie et cette Laura : Claire n'a jamais été plus matrone, voire bégueule indignée, qu'ici quand il s'agit de protéger la pureté de Clarens et de Julie. Peut-être connaît-elle le jugement anticipé de monsieur de Wolmar ; en tout cas, elle jugerait sans aucun doute comme lui, qu'un Saint-Preux qui accepterait une infecte Laura Pisana, dite Bomston, n'est pas un homme en qui on peut avoir confiance.

Lire la page 487. « Je fis mon frère de ton ami, tu le sais. »

Claire rétablit les faits quant au passé, et donc au récit de la première partie du roman, et il me semble qu'elle dit vrai : elle n'a pas aimé Saint-Preux, ou elle l'a aimé parce que Julie l'a aimé, et donc elle l'a aimé comme un frère, comme un cousin par alliance, comme le *frère* de sa *sœur*. En somme, elle rejette l'interprétation du passé que Julie propose à la fin de la cinquième partie. C'est Claire qui dit vrai, du moins à mon avis,.

Ce qui ramène à l'avant le problème de l'interprétation inexacte que Julie propose de leur passé. Ce qui ramène à l'avant la possibilité que madame de Wolmar,

comme le veut le titre de la lettre, déforme les faits pour des raisons qui tiennent à la passion qu'elle ressent (l'amour, et un amour puissant, pour Saint-Preux), et en conséquence à un projet qu'elle a (mettre la barrière d'un mariage entre Claire et Saint-Preux entre elle et sa passion) par crainte des actions éventuelles de Saint-Preux, mais aussi d'elle, Julie d'Étange, et non madame de Wolmar.

Lire la page 488. « Je pensai trop que ton amant ne l'était plus et qu'il ne pouvait plus l'être... »

Claire avoue que depuis que Saint-Preux est de retour, elle a senti naître en elle un nouveau sentiment. Car elle dit bel et bien que ce sentiment d'amour pour Saint-Preux est nouveau, soit qu'il n'a pas existé dans le passé. En tout cas, elle est troublée par ce sentiment qui fait qu'elle veut être auprès de Julie, devenue madame de Wolmar, peut-être pour se rapprocher de Saint-Preux. On peut sentir que ce trouble vient en partie du sentiment qu'elle met en danger son amie, ou qu'elle est prête à accepter le danger qui menace son amie en raison d'un sentiment qui est plus ou moins indépendant de son affection pour Julie.

Lire la page 490. « Ma chère, il n'en est pas de même depuis qu'il est parti... »

Claire signale que le départ de Saint-Preux pour l'Italie l'a affectée : elle est plus amoureuse de lui que quand il était présent ; le sentiment amoureux est plus fort pour ainsi dire face à l'image, qui est idéalisée sans doute, qu'avec la personne bien réelle, qui est moins parfaite que l'idéal. C'est là une remarque que Rousseau a déjà faite dans le roman, et qui est une constante de son œuvre théorique et autobiographique.

Mais Claire ne remarque pas peut-être que le départ de Saint-Preux a affecté Julie aussi, tout en notant des

faits qui auraient dû l'avertir. Voilà donc un signe, présenté avec discrétion, et même sans que Claire ne s'en rende compte peut-être, que Julie n'est encore pas encore guérie : ce qui arrive à Claire, ressentir de l'amour pour Saint-Preux qui est parti, arrive aussi à Julie. On s'en doute bien après la scène de la Meillerie, mais cette remarque innocente peut-être confirme la conclusion déjà acquise, ou le soupçon continu, s'il fallait le confirmer.

Lire la page 491. « Au lieu de parler de la mort, parlons de mariage... »

Dans cette remarque faite en passant durant une tirade badine de Claire, on apprend ce dont on se doutait : elle suggère encore une fois que monsieur de Wolmar est pour ainsi dire la Providence divine qui gère tout ce qui se passe à Clarens, et qu'il gère aussi le projet de mariage dont on parle depuis bien des pages, et dont on parlera encore pendant quelques lettres.

Sans doute, Claire est-elle attirée par Saint-Preux ; sans doute, Julie veut-elle que les deux se marient ; mais on apprend que c'est aussi le désir, et de longue date de monsieur de Wolmar. Même en supposant que le mari de Julie n'a pas mis l'idée dans la tête de Julie, comme Claire avoue qu'il l'a fait pour elle, il est clair qu'il veut ce que les deux femmes discutent « en cachette ». Il suffit de réfléchir un peu à ses raisons possibles pour en découvrir au moins une, qui est solide, voire certaine, sans parler des autres qui sont plus troubles, et d'autant plus intéressantes pour celui qui vit, dit-il, au-delà des émotions.

Lire les pages 492 et 493. « Voilà toute ma confession, cousine... »

À la fin, par un renversement qu'on voit plusieurs fois dans le roman, un des personnages, ici Claire, prend la

décision... de laisser une autre, ici Julie, prendre la décision pour elle. Ainsi de même que dans la première moitié, Julie demande à Claire de décider de sa vie avec ou sans Saint-Preux, dans la seconde moitié, cette dernière met la décision la plus importante de sa vie entre les mains de son amie. On comprend que Julie va sauter sur l'occasion : cela lui permettra d'écrire à Saint-Preux et lui parler d'amour.

En tout cas, il y a là une constante du roman, mais aussi une constante de la psychologie de Rousseau, si on peut s'appuyer sur ses écrits autobiographiques : pour lui, la paix heureuse et l'affection profonde sont liées à l'abandon de soi entre les mains des autres, à une sorte de passivité morale sur les questions les plus importantes.

### **Lettre III.**

Lire la page 494. « Non, cher Wolmar, vous ne vous êtes pas trompé ; le jeune homme est sûr... »

On apprend par ce premier paragraphe qu'il y avait collusion entre les deux hommes pour mettre à « l'épreuve » encore une fois Saint-Preux et pour assurer qu'il est « guéri ». Sans doute, Wolmar a dit à milord Édouard qu'il avait confiance que Saint-Preux réussirait le test, mais il est clair aussi que cela s'est fait sans que le jeune homme le sache et alors qu'on lui mentait au moins un peu.

Lire la page 494. « “ Si j'épouse Laure, lui dis-je, mon dessein n'est pas de la mener à Londres... »

On voit quel est le piège qu'on dresse devant Saint-Preux : on lui fait croire que s'il détachait milord Édouard de Laura, il pourrait ne pas rentrer à Clarens, alors que s'il encourage l'union, il pourra retrouver Julie. De plus, mais cela n'est pas dit, on pouvait

supposer qu'il verrait dans la couple de l'aristocrate anglais et de la prostituée italienne une sorte de version en miroir du couple détruit de la jeune aristocrate suisse et du roturier et soutiendrait ce projet avec une intention secrète, voire inconnue de lui.

Quand milord Édouard écrit que « son cœur était jugé », il faut comprendre que si le jeune homme avait été l'avocat d'un mariage qui aurait créé une Laura Bomston, non seulement, on aurait trouvé qu'il conseillait mal, et donc qu'il n'était pas guéri de son attachement inconvenant, voire dangereux, pour Julie. On devine que monsieur de Wolmar n'aurait pas voulu de lui à Clarens. Wolmar confirme tout cela dans la lettre suivante.

Lire la page 497. « Ô Edouard ! ne portez pas le désespoir dans ma retraite... »

La lettre de Laura explique en quoi Saint-Preux a tout fait (derrière le dos de son ami) pour l'empêcher d'épouser la jeune femme : il lui a parlé en privé et s'est adressé à son amour. C'est un autre complot : on dirait que Saint-Preux ressemble à ceux qui complotent autour de lui, et surtout monsieur de Wolmar. Pour le dire autrement, il fait le contraire de ce que fait Julie devenue marieuse.

La décision de Laura est quand même un exemple, sans doute séminal pour les romantiques, de la prostituée au grand cœur. Il y a là pour Rousseau un thème essentiel : chez les petites gens, il peut y avoir de la grandeur ; tout dépend de la santé du cœur, et non de l'éducation (dans le sens ancien du terme), ou de la situation sociale, ou du sexe de la personne. Il est clair, en plus, que ce retrait dans un couvent, qui ressemble à celui de la princesse de Clèves, est fait à partir d'un tout autre *raisonnement* : la crainte du monde des

égoïsmes dévastateurs (qui est au cœur du roman de madame de La Fayette) est remplacée par un amour mâtiné comme toujours de pitié ; Rousseau ne pense pas comme ses prédécesseurs, et une bonne partie de son œuvre est une reprise réinterprétée de leurs thèmes.

Lire la page 497. « Alors, s'approchant avec transport, il me dit en me serrant contre sa poitrine... »

On a droit ici à une scène dramatique sans doute, et comique à force de prendre des allures de déclaration d'amour, mais qui mime la relation entre Julie et Claire. En tout cas, c'est une autre preuve que pour Rousseau l'amitié et l'amour se déclinent de façon assez semblable, et certes que ses relations sont jugées vraies quand elles sont trempées dans les émotions les plus fortes.

Lire la page 498. « Je n'ai point montré cette lettre à Saint-Preux : ne la montrez pas entière... »

On voit là que le complot entre les deux hommes devra continuer : même une fois l'épreuve terminée, même une fois les deux expérimentateurs convaincus de la guérison de Saint-Preux, la transparence n'est pas possible : Julie, Claire et le jeune homme ne sont pas dans le secret des dieux, comme on dit, et ne le seront jamais.

La dernière remarque, portant sur les livres et suggérant comme toujours que l'autorité de ceux-ci n'est pas grande chez les gens supérieurs, est une suggestion bien discrète de milord Édouard : il voudrait que monsieur de Wolmar devienne moins sceptique et donc plus ouvert au déisme sensible de Julie, de Saint-Preux et sans doute du sien. Ce qui ne veut pas dire, au contraire, que les trois *croyants* sont tout à fait d'accord en ce qui a trait à diverses questions

théologiques, comme la vie après la mort, la liberté humaine et l'efficacité de la prière.

**Lettre IV.**

Lire la page 499. « J'avoue pourtant que je fus alarmé de votre dernière lettre... »

Monsieur de Wolmar affirme en toutes lettres que Saint-Preux aurait été chassé de Clarens s'il avait permis le mariage entre Laure et milord Édouard. On le devinait, on le sait maintenant.

Lire la page 499. « Je n'avais pas besoin, pour le juger, de votre épreuve... »

Dans ce paragraphe, monsieur de Wolmar prétend qu'il était déjà sûr du résultat de l'expérience, et que l'expérience entreprise était celle de milord Édouard. Cela est un peu difficile à croire, puisqu'il y a participé au moins passivement, que milord Édouard a cru nécessaire de l'informer de ce qui s'était passé, et que monsieur de Wolmar avoue ici qu'il établit un autre moyen de contrôler le jeune homme. Sans qu'il soit tout à fait explicite, on saisit qu'il s'agit du mariage entre Saint-Preux et Claire. Et on voit monsieur de Wolmar embrigader Bomston : il s'agira pour lui de faire avec Saint-Preux ce que Saint-Preux n'a pas fait avec lui. Soit dit en passant, il semble bien que monsieur de Wolmar ne voie aucun problème à avoir un jeune célibataire à Clarens : c'est un Saint-Preux célibataire qui lui cause des soucis.

Lire la page 500. « Je vous remercie de vos livres ; mais je ne lis plus ceux que j'entends... »

Cette lettre finit comme la précédente avec une remarque dénigrante au sujet des livres – qu'on trouve dans un livre qui est fait pour être lu et relu. Il est permis de penser que la remarque finale sur la

clairvoyance du psychologue et psychiatre Wolmar est ironique, non pas en sortant de la plume de l'époux de Julie, mais en sortant de la plume de Rousseau.

### **Lettre V.**

Lire la note de Rousseau à la page 500. « Il y avait *grande orgue*. »

Cette note est bizarre, ou comique, ou ironique, parce qu'il est certain qu'il n'y avait pas de lettre avec une faute de français que Rousseau a dû corriger. Quel peut bien être l'intérêt de cette remarque orthographique tout à fait gratuite ? En tout cas, la note introduit bien à la lettre au moins parce que la lettre elle-même est bizarre, comme le signalent quelques commentateurs, et qu'elle fait tache dans le récit. Par ailleurs, on peut remarquer qu'elle introduit pour ainsi dire les remarques de comparaison entre les Genevois et les Français, et du sentiment d'infériorité des premiers envers les derniers.

Il n'en reste pas moins que la réflexion sur Genève est un thème auquel Rousseau tient. Le premier signe en est qu'il s'est présenté au monde d'abord sous le titre de citoyen de Genève, et qu'il a cherché à souligner de bien des façons que tout en vivant en France et même à Paris, il tenait à être membre d'une petite république plutôt que sujet dans une grande monarchie, voire dans la monarchie la plus importante de l'Europe à cette époque.

De plus, il a multiplié les textes où il a présenté Genève comme un modèle pour le monde (« Lettre dédicatoire du *Second Discours* »), ou comme une société encore saine qu'il fallait protéger contre les forces extérieures, et intérieures, qui pouvaient la faire dégénérer (*Lettre à d'Alembert*), ou comme une société qui avait été trahie

par ses ministres politiques et religieux (*Lettres écrites de la montagne*). Car, pour ce qui est du dernier cas, à la fin de sa vie, quand il a été exilé non seulement de la France, sa patrie d'adoption, mais encore de sa patrie native, il a écrit de bien des façons qu'en faisant ainsi la ville de Genève n'était pas fidèle à elle-même : repousser Jean-Jacques Rousseau, citoyen de Genève, est faire la preuve que Genève n'est plus Genève.

Lire la page 501. « Il arrive de là que les Genevois, épars dans l'Europe pour s'enrichir... »

Claire proteste qu'elle ne veut pas parler de politique et pourtant fait de longues remarques sur ce sujet. Mais on peut noter tout de suite que son point de vue est plus sociologique que politique.

En tout cas, en jouant le rôle d'une porte-parole de Rousseau, Claire signale à la fois deux qualités de la société genevoise : la simplicité (rudesse et relative pauvreté) de la vie des citoyens et la liberté (à la fois intérieure et extérieure) des acteurs politique. Elle signale aussi que ces qualités sont liées entre elles : la double liberté est fonction de la double simplicité. Mais du coup, la sophistication des citoyens et l'enrichissement de Genève sont une menace pour la liberté.

Lire la page 502. « Au reste il faut avouer que je suis un peu payée pour bien penser de leurs cœurs... »

Claire passe d'une remarque bien personnelle, sur ses conquêtes amoureuses possibles, à une remarque sur la société en général, et en particulier sur ce qu'on appellerait le niveau culturel de Genève. On peut mettre cela sur le compte de l'étourderie de Claire, qui change de sujets sans trop s'en rendre compte parce qu'elle est prise par son babillage charmant. Mais il faut remarquer que pour Rousseau, et sans doute pour

Claire aussi, qui est moins étourdie qu'elle n'en a l'air et qui joue la tête de linotte classique, il y a un lien entre les deux données : depuis le *Premier Discours* et jusqu'à la fin de son œuvre, et en particulier dans l'*Émile*, Rousseau a développé des idées sur le rôle des femmes dans la société, en particulier quant à toutes les questions de goût. C'est un autre thème obligé des philosophes (Montesquieu, Voltaire et Diderot, en particulier l'ont traité souvent), et un thème que Rousseau traite d'une autre façon que ses anciens amis, tout en répétant beaucoup de ce qu'ils proposent.

Lire les pages 503 et 504. « Je crois qu'il n'y a nulle part au monde des époux... »

Selon les opinions régnantes aujourd'hui, la justice sexuelle exige qu'on traite les femmes et les hommes, autant qu'il est possible, de façon égale, voire sans les distinguer à partir de leur sexe. (Et cela irait ces jours-ci jusqu'à percevoir comme un scandale la distinction entre les toilettes pour hommes et les toilettes pour femmes, sans parler de ceux qui sont les deux à la fois.) C'est une constante de la pensée de Rousseau qu'une opinion comme celle-là est mal venue : la différence sexuelle que Rousseau prétend fondée d'abord dans les faits naturels et la biologie devrait être respectée pour le bonheur des hommes, mais aussi des femmes, et pour le bien de l'ensemble de la société.

Ici, cette différence dans les modes de vie et donc dans la proximité quotidienne des sexes est défendue au nom du plaisir : en se voyant moins, tout en se reconnaissant comme différents, les hommes et les femmes prendraient plus de plaisir à vivre ensemble. Il faut donc admettre que Rousseau est un sale sexiste... du moins selon les opinions progressistes contemporaines. Mais si on veut être honnête avec lui, il faut admettre aussi qu'il prétendrait que les

contemporains sont les esclaves du réseau d'opinions qui constituent les bases de leurs sociétés. Et Rousseau ajouterait tout de suite, les bases de sociétés injustes, frustrantes et vouées à la conquête par des sociétés plus jeunes et plus saines.

### **Lettre VI.**

Lire la page 505. « Quel sentiment délicieux j'éprouve en commençant cette lettre ! »

Tout le paragraphe parle de sentiments. Étant donné le sujet et les correspondants, il serait étrange qu'il n'en soit pas ainsi. En revanche, l'affirmation finale est que Julie est sûre d'elle, que la passion amoureuse de l'un et de l'autre pour l'une et l'autre a été guérie et qu'il n'y a pas de duplicité dans leurs nouveaux sentiments : cette lettre prétend en un sens que les sentiments forts, certes les sentiments amoureux, sont des choses du passé. Il est tout à fait possible que madame de Wolmar soit sincère, mais il est permis de croire qu'elle se trompe au moins un peu. Le fait qu'elle tient autant au mariage de Claire et de Saint-Preux, sans parler des raisons qu'elle donne ici, indique qu'elle ne croit pas tant que cela à la rectitude définitive des sentiments amoureux, chez Saint-Preux du moins. De plus, on pourrait aller jusqu'à suggérer qu'elle prend un plaisir, en partie illicite, à écrire à Saint-Preux en son propre nom et à revisiter ses anciens sentiments pour les renier, à ce qu'elle dit.

Il est quand même certain que cette lettre a été écrite avec la permission, voire l'encouragement de monsieur de Wolmar, qui tient lui aussi à ce projet de mariage, dont il est sans doute l'initiateur. Il est presque certain que Julie l'a écrite avec un mari, pourrait-on dire, qui lisait par-dessus son épaule, ou du moins qui pouvait le faire sans qu'elle se dérobe. On pourrait même

suggérer que le fait qu'elle ne glisse jamais vers le tutoiement est commandé par cet œil marital, ou paternel, ou paternaliste.

Lire la page 506. «Ce n'est point de moi qu'il est question, c'est de vous...»

Selon une expression anglaise tirée de Hamlet («*methinks, the lady doth protest too much*»), que dit la reine Constance en entendant une reine/comédienne dans une pièce de théâtre en mettre trop dans son jeu, les déclarations de Julie sont trop affirmatives : on soupçonne que ses sentiments sont bien plus complexes qu'elle ne le dit. En particulier, le projet dont elle fait la promotion n'est pas fondé seulement sur son souci du bien-être de Saint-Preux, cela est patent.

Il est permis d'ajouter que Julie retrouve ici une attitude qu'elle avait quand elle était l'amante de Saint-Preux, soit de lui dire quoi faire de sa vie sur les questions les plus importantes. Il semble bien qu'elle doive se souvenir de cette époque, et de l'état de son cœur alors, quand elle écrit maintenant cette lettre.

Lire la page 508. «Je veux que le devoir, la foi, l'ancienne amitié, vous arrêtent...»

Quand on met au clair les paroles allusives de Julie, elle dit à Saint-Preux qu'elle est prête à croire qu'il ne sera pas porté à désirer faire l'amour à madame de Wolmar et madame d'Orbe, mais que les besoins sexuels d'un jeune homme doivent être assouvis et qu'il sera au moins tenté, et même plus, par les autres femmes de Clarens, et qu'il sera prêt à se payer, dans le sens fort du terme, quelques fredaines avec elles.

Le réalisme cru, mais voilé, de Julie indique qu'elle croit que Saint-Preux sera sans doute un élément perturbateur dans le ménage de Clarens, parce qu'il

devra pratiquer des amours ancillaires : la respectabilité sexuelle, et même chez les servantes, en est un des éléments clés. Mais s'il y a « des pièges de l'imagination » qui pourraient le faire s'attaquer, ou s'attacher, à des femmes inférieures, il est sûr que ces pièges pourront aussi porter sur les deux maîtresses femmes des lieux. On voit tout de suite quelle est la solution, la seule, qui puisse régler le problème et neutraliser le danger sur deux, ou trois, pattes qu'est Saint-Preux.

Lire la page 509. « Quoi ! toujours des privations et des peines ! toujours des devoirs... »

Il est remarquable que Julie ne dise jamais le nom de Claire : encore une fois, elle n'est pas tout à fait claire au sujet de Claire. Il est clair en tout cas que le mariage avec Claire est un « projet » que Julie fait sien, que ce projet vise à « garder » Saint-Preux, c'est-à-dire à l'intégrer dans la société où règne Julie tout en l'empêchant de mal faire et de la troubler. Mais aussi, et peut-être surtout, ce projet est là pour assurer que Clarens demeure un « séjour céleste » : pour que Clarens soit le ciel sur terre, il faut qu'il y ait là la paix, et donc un Saint-Preux apaisé, mais aussi une Julie sereine.

Lire les pages 510 et 511. « Voilà, mon ami, le moyen que j'imagine de nous réunir sans danger... »

Les mots *danger*, *dangereux*, *ennemi*, *étouffer* et *craindre* permettent de comprendre, s'il n'était pas déjà évident, que Saint-Preux est une menace pour Clarens et que le mariage avec Clair est perçu comme nécessaire pour assurer l'innocence de l'avenir : la réalisation de l'idéal d'unité, où tous sont frères et sœurs, dépend de la décision de Saint-Preux, de son « oui, je le veux » adressé à une autre que Julie.

**Lettre VII.**

Lire la page 513. « Julie ! une lettre de vous !... après sept ans de silence !... »

Le moins qu'on puisse dire, c'est que le « Je m'égare », suivi de l'*accusation* « c'est votre faute » sont problématiques. À bien y regarder, Saint-Preux trouve au moins trois façons de rappeler en dix lignes les temps anciens et les émotions qui leur appartenaient. Tout cela doit être entré dans le dossier « guérison incertaine ». Or cela se trouve au début de la lettre qui répond à une tactique qui devait assurer que le danger qu'il représente serait réduit, voire éliminé. Pour le dire, en québécois : « Ça commence mal ! »

Lire la page 514. « Ô Julie il est des impressions que le temps ni les soins... »

Cette première phrase est la négation explicite de la prétention de monsieur de Wolmar ; à celui qui disait qu'il pouvait remplacer une image par une autre dans le cœur du jeune homme, Saint-Preux répond presque mot pour mot qu'il y a une image qui règne dans son cœur pour toujours et qui fait de lui ce qu'il est, et que cette image est ineffaçable. Il a beau dire, avec finesse, qu'il est l'ami de sa personne et l'amant de ses vertus (et non l'inverse), mais il est clair que le passage de l'un à l'autre est encore possible, et donc que le renversement de cette belle expression est tout aussi possible.

Lire la page 514. « Un feu passager m'embrase, un délire d'un moment me saisit... »

Tout en signalant qu'il lui arrive d'avoir pour ainsi dire une poussée de désir, ou d'amour, pour Claire, Saint-Preux prétend que ce n'est pas stable et surtout qu'il ne pourra jamais être l'époux de Claire. La dernière phrase sur l'absence en lui de « moment paisible » indique sans l'ombre d'un doute que Saint-Preux est une âme

instable, voire tourmentée, et certes que son cœur est encore sujet à des désirs qui le troublent, mais aussi qui pourraient troubler Clarens.

Lire la page 518. « Julie ! oubliâtes-vous mes serments avec les vôtres ? Pour moi, je ne les ai pas oubliés. »

On peut se moquer de cette série de déclarations, en dénonçant leur *quétainerie*. Il ne s'agit pas les défendre, ou d'en défendre l'expression. Mais il faut aussi sentir à quel point il y a là des reproches faits à Julie. Au fond, Saint-Preux lui dit que lui est resté fidèle, que le mariage de Julie peut se justifier, mais jamais justifier la trahison qu'il a impliquée et que le nouveau projet matrimonial de Julie est une insulte non seulement pour Saint-Preux, mais encore pour Claire. De plus, le ton a beau être excessif, il a l'avantage de faire sentir que le *non* de Saint-Preux est définitif, et qu'il est enraciné dans sa fidélité, sinon à madame de Wolmar, qui lui a écrit, du moins à cette Julie qu'elle a déjà été. En un sens, il dit sa supériorité morale sur elle, ou du moins sur celle qu'elle est devenue, tout respectable qu'elle puisse être par ailleurs. En clair, la matrone est moins respectable que l'amoureuse.

Si on n'entend pas ce reproche implicite, on ne peut pas comprendre la réaction vive de la lettre suivante de Julie : en tout cas, elle a entendu ce reproche, et elle est irritée par les suggestions de son ancien amant. En revanche, la note que Rousseau ajoute à ce texte dit quelque chose de tout à fait juste : on dirait que Saint-Preux veut aimer à sa façon, d'aimer deux femmes en même temps peut-être, mais alors de continuer d'aimer Julie.

Lire la page 519. « Avant d'achever cette lettre, il faut vous dire ce que je pense de la vôtre. »

On trouve à la fin une remarque sur les différences théologiques entre Saint-Preux et Julie. Tout cela est assez controuvé sans doute, et on peut se demander pourquoi Rousseau a choisi de faire cet ajout. Certains seront prompts à dénoncer les préoccupations religieuses de l'auteur et les ergoteries théologiques qu'elles font naître.

En revanche, on y trouve une confirmation que Saint-Preux tient à dire à Julie qu'il est différent d'elle et qu'il ne se laissera pas faire, sur le plan théologique sans doute, mais sur un plan théologique qui est un miroir de son opposition sur le plan personnel. Cela ferait penser à une dispute d'amoureux qui parle d'un sujet (la théologie en l'occurrence) pour exprimer un différend sur un autre plan. Pour le dire autrement, quand on s'entend bien avec son amoureuse sur le plan justement amoureux, on passe par-dessus les différences politiques, religieuses et financières.

Lire la page 520. « Parlez-moi sans détour, Julie. »

Il est intéressant de comparer cet ultime passage de la lettre à la première version que Rousseau a écrite, alors qu'il pensait faire entrer milord Édouard avec Laura dans le monde de Clarens. Il a changé d'idée et donc il a changé son texte. Mais ce qui n'a pas changé, c'est l'ultimatum que Saint-Preux propose, et qui montre encore à quel point il résiste à Julie. Il laisse entendre en somme ceci : « Milord Édouard est comme moi un célibataire dangereux pour Clarens (même si tu n'as pas du tout parler de lui, même si tu ne trouves pas qu'on devrait lui dénicher une épouse) ; ou bien, les deux célibataires que nous sommes sont permis d'entrer à Clarens, ou bien les deux célibataires, et donc moi, vivront ailleurs ; à toi de choisir. »

On notera que quand il dit parle d'humiliation qu'il refuse, il faudrait presque entendre «une autre humiliation»: on entendrait alors l'ampleur, et la racine, de la résistance de Saint-Preux au projet de Julie. Et enfin, on notera qu'il y a encore une fois des cachotteries entre ces partisans de la transparence tous azimuts.

**Lettre VIII.**

Lire la page 523. « Mon cher philosophe, ne cesserez-vous jamais d'être enfant. »

Le ton est assez irrité, et la suggestion que Saint-Preux est un philosophe et en même temps un enfant est loin d'être affectueuse, ou dit une affection un peu colère. Quand on tente de comprendre cette irritation, on trouve assez vite quelques hypothèses : cela peut venir du fait que Saint-Preux a refusé son projet et a fait montre d'une indépendance d'esprit ou de cœur à laquelle elle n'est pas habituée ; ou encore du fait que Saint-Preux lui a dit qu'elle est moins noble ou respectable que lui du fait de son infidélité ; ou, encore pour aller plus en profondeur, du fait qu'elle devine que les jours à venir seront difficiles pour elle, ou plus difficiles du fait du refus de son ancien amant. Peut-être même son irritation naît-il de tout cela en même temps ; mais sans aucun doute il y a irritation. En tout cas, elle a compris qu'ou bien elle prend Saint-Preux comme il est, ou bien le projet de monsieur de Wolmar, et le sien, tombe à l'eau. Et elle choisit de prendre Saint-Preux, avec tout ce que cela implique de difficultés.

Lire la page 525. « Laissons un moment à part cette morale craintive et cette prétendue dévotion... »

Julie veut retrouver le bien-être de l'hiver passé à Clarens. Elle prétend que ce bien-être était en bonne partie le résultat d'une transparence des cœurs qui rendaient possible, et même sûre, la paix. Mais bien des passages du roman prouvent que cette transparence est plus un idéal ou un espoir qu'une réalité. Pis encore, il est clair que les membres principaux de la société de Clarens, et Julie la première, se cachent à tout moment des sentiments, des actions et des projets les uns aux autres. Il y a donc quelque chose de faux dans cette description idyllique.

Lire la page 526. « Depuis son retour et le départ de ma lettre, ayant eu avec elle... »

Il est possible que cela soit vrai, mais rien ne l'indique dans les lettres qu'elles ont échangées : Claire semble entichée de Saint-Preux. Il est possible que Julie, pour ménager Claire, pour ménager sa fierté, cache l'état de son cœur et surtout la montre plus opposée au mariage avec Saint-Preux qu'elle ne l'est. On comprend pourquoi elle le fait, mais si c'est le cas, il y a ici encore une fois un manque de transparence. Un autre...

Lire la page 528. « Voilà ce que j'éprouve en partie depuis mon mariage... »

La remarque est saisissante, même si elle reprend des remarques que Julie a déjà faites, ou qu'on a faites sur elle. Il y a une sorte de disponibilité à la mort qui est dite dans cette lettre. On serait tenté d'y lire de la prise de conscience de la fatigue (les efforts) ou un aveu de dépression (causé par le fait que Saint-Preux résiste à sa suggestion et à ce moyen d'assurer sa sécurité). En tout cas, il est difficile de réconcilier la notion du bonheur avec celle de l'ennui, et encore moins avec

celles du vide et de la tristesse (qu'on entend dans les mots *gonflé* et *peine*).

Lire la page 530. « Si quelquefois mon cabinet m'est nécessaire, c'est quand quelque émotion m'agite... »  
Encore une fois, et cette fois il est question de religion, tout est pensé et compris et dit sur le plan de l'émotion : la vie morale est d'abord émotion, et la prière l'est tout autant. Mais on entend encore une fois que l'entente entre Julie et Saint-Preux n'est pas complète, puisqu'elle aussi ajoute une remarque théologique où elle réaffirme contre lui ses propres positions de femme religieuse. Pour le dire autrement, si Julie était triste parce qu'elle savait que son époux et elle ne s'entendaient pas sur la question religieuse, la différence entre Saint-Preux et elle sur le même plan, moins grande sans aucun doute, indique que le différend l'attriste. Pourtant plutôt que lâcher prise, elle se fait théologienne à son tour et défend sa position contre les remarques de son ami : si Saint-Preux lui a dit non sur le plan théologique, elle lui répond non à son tour.

Lire la page 534. « Si cette entreprise est de votre goût, si vous vous sentez digne ... »  
Dans ce dernier retour sur le projet qui sera tout à fait détruit, le mot *mort* résonne comme un glas, tout comme la phrase qui annonce le silence entre ces deux bavards amoureux. Mais dans les faits, Julie a encore une chose à dire à Saint-Preux, quelque chose qui est pour ainsi dire la réfutation de ce qu'elle dit ici.

## **Dixième semaine**

### **Jésus de Montréal.**

On a repris ce film magnifique qui parle de la religion au Québec. Il y a un article dans le *Devoir*... Le plus grand cinéaste québécois reconnaît que c'est là son film le plus personnel. L'article est absolument à lire, comme le film est absolument à revoir.

<http://www.ledevoir.com/culture/cinema/495017/denys-arcand-le-besoin-profond-de-parler-a-ses-semblables>

### **Ce qui a été fait.**

La semaine dernière, j'ai avancé jusqu'au seuil des deux lettres catastrophes du roman, ou de la suite des lettres sur la mort de Julie. Comme il y a beaucoup à dire et qu'il y a peu de temps pour le faire, il faut y aller tout de suite. Je devrai choisir dans ce que je présente et donc sauter par-dessus des remarques qui me semblent très utiles de faire, mais que je ne peux pas faire en classe. On les retrouvera, elles aussi, dans les notes de cours publiées sur ma page Internet à partir de dimanche.

### **Lettre IX.**

Cette brève lettre est la première de la suite qui décrit la mort de Julie. Il s'agit d'abord de rapporter l'accident et les craintes qu'il provoque. La dernière phrase avec ses trois points de suspension annonce les deux lettres qui viennent, une toute brève et l'autre bien longue. L'in vraisemblance de ce texte est évidente.

**Lettre X.**

Cette lettre est encore plus courte et encore plus invraisemblable que la précédente. Malgré cela, on y trouve une certaine efficacité en tant que jeu esthétique, une efficacité qui rappelle celle de Shakespeare dans les pièces, et elles sont nombreuses, où des événements trop grands, voire gigantesques, se passent en trop peu de temps et avec des sauts psychologiques ou des simplifications interactives qui sont impossibles. En tout cas, cette deuxième lettre est nécessaire pour compléter celle de Fanchon (à l'accident a succédé la mort), pour introduire celle de monsieur de Wolmar, et surtout pour annoncer celle de Julie. Elle est même nécessaire pour introduire à la toute dernière lettre du roman, celle de Claire, où elle prétend ramasser les morceaux brisés de Clarens.

Cette lettre-ci ne peut exister que si Claire sait qu'il y a une lettre de Julie. On peut croire qu'elle en a été avertie par monsieur de Wolmar. Mais il y a moyen de deviner dans la lettre de Wolmar que Claire la connaissait aussitôt qu'elle a été écrite, et qu'elle l'a connue avant monsieur de Wolmar, voire malgré lui. Aussi, si Wolmar n'a pas lu la lettre (enfin, c'est ce qu'il dit), il est sûr qu'il en devine le contenu, et qu'il a pu préférer que Claire ne la connaisse pas. Pour sa part, que Claire l'ait lue (c'est le plus probable) ou non, on devine que sa décision de refuser une demande en mariage de Saint-Preux, qui est exposée dans la toute dernière lettre, tient en partie au contenu de cette lettre : Julie est la seule épouse digne de Saint-Preux, et elle est pour ainsi dire plus que jamais Julie de Saint-Preux plutôt que Julie de Wolmar ; elle s'avoue et avoue en toutes lettres ce qu'elle refusait de faire

depuis bien des années, et surtout depuis quelques mois.

**Lettre XI.**

Lire la page 536. « J'ai laissé passer vos premières douleurs en silence ... »

Il s'agit donc de raconter ce qui s'est passé lors de la maladie et de la mort de Julie. La lettre est un récit, et non, comme c'est souvent le cas dans la deuxième moitié, un texte qui présente des thèmes comme l'organisation sociale et économique d'une société idéale, l'éducation pour les *happy few* ou la religion chrétienne comme elle devrait être. Il s'agit de rendre compte de ce qui est arrivé et de ce qui a été dit, et non de discuter d'une question plus ou moins philosophique. En revanche, il est évident que la lettre porte aussi sur la religion, ne serait-ce qu'à cause des longues discussions entre Julie et le ministre protestant ou les remarques d'un monsieur de Wolmar bouleversé.

Il est tout à fait possible que la première phrase soit fautive : si monsieur de Wolmar n'a pas écrit plus tôt, cela tient peut-être à son désarroi d'abord et avant tout ; il feint une supériorité compatissante qu'il n'a pas ; il est détruit peut-être plus que Saint-Preux lui-même. D'ailleurs, la suite du paragraphe constitue un aveu qu'il est lui aussi bouleversé.

En créant ce récit portant sur des derniers jours de Julie, Rousseau ne peut pas ne pas avoir en tête d'autres récits semblables. On peut signaler au moins deux d'entre eux, soit le *Phédon* de Platon, qui décrit le dernier jour de Socrate, et la *Lettre à son père* de Montaigne, qui décrit les derniers jours d'Étienne de La Boétie. Certes, il faudrait prendre la peine de comparer

les trois récits en lisant les textes tour à tour pour en comparer les détails. Mais il est permis de suggérer d'emblée que, comme il fallait s'y attendre, le récit de monsieur de Wolmar, et donc de Rousseau, porte beaucoup plus sur les émotions et beaucoup moins sur l'échange de la discussion (au contraire du texte de Platon) et sur l'échange intime de deux amis (au contraire du texte de Montaigne).

Mais il y a un autre récit sur la mort qui doit servir d'horizon et de miroir à celui-ci, soit celui du Nouveau Testament : à la limite, et de façon impie, on pourrait dire que Julie occupe la position du Christ, et même qu'elle remplace le Christ dans la vie de ceux qui assistent à sa mort. Pour le dire en d'autres mots, même s'il s'agit de présenter les détails des derniers jours de Julie, il est encore et toujours question du christianisme tel que Rousseau le comprend, et, à mon avis, tel que Rousseau voudrait qu'il le devienne.

Lire la page 537. « Ce spectacle jeta la pauvre Claire dans une agitation... »

Comme il est question de Wolmar, il est pour ainsi dire inévitable qu'il soit question d'un complot où il gère les émotions et les actes d'un autre en faisant de certains autres, ici au moins le médecin et peut-être Saint-Preux, ses complices. On pourrait dire que même lors de la maladie mortelle de Julie, monsieur de Wolmar est égal à lui-même pour autant qu'il se présente (et d'abord qu'il avoue avoir agi) comme une sorte de dieu *insensible*, ou *plus-que-sensible*, qui lit dans les cœurs des autres et leur fait du bien à leur insu.

Cela est donc tout à fait conforme à ce qu'on a vu souvent dans la seconde partie. Mais cette lettre sert aussi à faire comprendre qu'il se passe quelque chose de nouveau : la mort de Julie change monsieur de

Wolmar. On peut dire que l'événement est trop fort pour lui, et que de même qu'il a connu l'amour une seule fois, en rencontrant Julie, il perd presque tous ses moyens, en affrontant la mort de son épouse. Tout cela est lié sans aucun doute à la possibilité qu'il devienne chrétien ou, si on veut bien accepter la suggestion déjà faite qu'il devienne chrétien d'obédience julienne, voire un disciple de Julie plutôt que du Christ, qu'il devienne *julien* plutôt que chrétien à la manière de Julie. Lesquelles versions, sur le plan pratique au moins, seraient à peu près la même chose.

Lire la page 538. « La nuit fut cruelle et décisive. »

On a ici un exemple, parmi d'autres, d'un détail important énoncé avec une discrétion pour ainsi dire décisive, et qu'il faut donc rendre explicite pour ensuite entreprendre d'en saisir le sens. En somme, monsieur de Wolmar dit que Julie dans son délire appelle le nom de son fils et de Saint-Preux, comme lorsqu'elle était malade de la petite vérole.

Le premier fait à noter est que Wolmar ne dit pas le nom de Saint-Preux, alors qu'il dit le nom de son fils. Cela est tout à fait compréhensible. Mais pourquoi tait-il ce qu'il dit quand même ? Par discrétion pour ne pas trop émouvoir Saint-Preux ? Par souci de conserver au moins un peu l'image d'une Julie guérie par ses soins ? Par jalousie ? Il me semble que les trois hypothèses sont probables, voire que les trois sont vraies en même temps.

En revanche, ce détail, presque invisible, doit être bien rattaché au passé et à l'avenir. L'autre délire médical auquel monsieur de Wolmar fait référence avait précédé la seconde nuit d'amour entre Julie et Saint-Preux et une sorte de prise en charge d'elle-même par la trop jeune mademoiselle d'Étange. Et ce délire médical

précède en fin de compte la renaissance d'une madame de Wolmar qui reprend le contrôle d'elle-même et qui, comme le note son mari, devient calme et même joyeuse, mais seulement une fois qu'elle a écrit sa lettre finale à Saint-Preux. Cela donne encore plus d'importance à cette lettre. Il semble bien qu'elle dise un second et dernier abandon total à l'amour, un abandon qui, parce qu'elle meurt, ne peut pas être suivi du mal moral qu'elle craint depuis le début du retour de Saint-Preux.

Lire la page 539. « Comparons les conséquences des deux sentiments. »

En somme, monsieur de Wolmar, athée, se demande s'il doit dire à Julie qu'elle va mourir, et donc à être transparent avec elle, alors qu'il ne l'a pas été avec Claire (au sujet de la mort inévitable de son épouse qui est son amie). Le problème qu'il a se règle au moins en partie en cédant sa prétendue position d'être supérieur : même s'il croit que la religion est en fin de compte un leurre, ce qui a lieu est la fin de vie et la mort de Julie, et c'est l'opinion de Julie que la mort doit être vécue selon les préceptes du christianisme. On peut voir là un premier pas vers l'acceptation de la religion ; comme le dit monsieur de Wolmar, il décide de risquer son âme et non celle de Julie, c'est-à-dire de mettre en doute au moins en pratique ses principes à lui pour mieux respecter les désirs, voire les lubies, de son épouse.

Sans doute, mais il faut voir que monsieur de Wolmar raisonne et décide de céder sa position. Ensuite, il ne le fait pas parce qu'il est bouleversé par la grâce ou par quelque texte biblique ou par obéissance à l'institution : il le fait bel et bien pour respecter son épouse. Pour le dire avec d'autres mots, il agit peut-être pour la première fois par pitié, soit en cédant quelque chose de

lui pour aider un autre, ou plutôt une autre, la seule personne qu'il ait aimée en vérité, mais il ne le fait pas par charité.

Lire la page 540. « Je fus levé de bonne heure. » Cette nuit a été décisive : Claire sait que Julie va mourir, parce que Julie le lui a dit. C'est ici que cette dernière a pu, ou qu'elle a dû, lui parler de sa lettre à Saint-Preux, voire la lui lire. Or si Claire est minée, voire détruite, sur le plan émotif, Julie est bien. Monsieur de Wolmar observe le fait, mais dit qu'il n'en saisit pas la cause. Ce qui est une invitation faite au lecteur de réfléchir sur ce fait incompris.

Posons donc la question : pourquoi Julie est-elle sereine ? Il est clair que c'est parce que ses adieux sont terminés : dans une lettre écrite la nuit précédente à Saint-Preux, et puis lors d'une conversation avec Claire, elle a réglé les deux amours de sa vie ; il est même possible qu'elle ait parlé du projet de mariage entre ses deux amours ; si cela a eu lieu, il est sûr qu'elle a changé de projet. Il est permis de croire que la conversation qu'elle a eue avec monsieur de Wolmar, le troisième amour de sa vie, est aussi un élément de sa sérénité : là aussi, les adieux vrais, intimes, ont eu lieu.

Aussi on serait tenté de dire que tout ce qui suit est une sorte de pièce de théâtre qui s'ajoute à l'essentiel qui a eu lieu derrière la scène. Pour dire les choses avec d'autres mots et de façon plus sympathique, les autres mises en règle, avec les siens, avec l'église et avec Claude Anet, qui se font en public sont les conséquences, ou les suites, ou les à-côtés, des entretiens privés. Mais en même temps, et en les regardant avec moins de sympathie, ils ont un côté spectaculaire et joué, qui n'est pas nouveau dans la vie de madame de Wolmar, car la championne de

l'authenticité est en même temps une grande comédienne.

Lire la page 544. « J'ai vécu et je meurs dans la communion protestante, qui tire son unique règle... » Julie, de façon solennelle cela est clair, réaffirme son adhésion au christianisme. C'est ici la *Profession de foi de la Matrone suisse*, qui, comme le dit Rousseau dans ses *Confessions*, est identique quant à l'essentiel avec sa *Profession de foi du Vicaire savoyard*. (J'ajoute que c'est identique avec ce qu'il dit être sa propre position sur la religion chrétienne dans la *Lettre à d'Alembert*.) Ce qui veut dire que la position de Rousseau au sujet du christianisme le place par-delà la distinction protestant (Julie) / catholique (vicaire savoyard).

La petite expression « et de la raison » que Julie glisse dans sa profession de foi est cruciale. Les chrétiens catholiques, sauf exception, et les chrétiens protestants, sauf exception, disent tous la même chose, et donc ce que dit ici Julie. En revanche, ce qui devient clair, c'est que cette expression permet à Julie de réinterpréter, voire de rejeter, certains passages de la Bible, et surtout du Nouveau Testament, pour se forger un christianisme à sa manière. Et ce christianisme personnel, elle refuse de le mettre en cause sur son lit de mort. Rousseau reprendra cette position tolérante / intransigeante dans la *Profession de foi du Vicaire savoyard*, et à la fin de sa vie, et avec les mots mêmes de Julie, ou presque.

Or, selon monsieur de Wolmar, dont la plume est dirigée par Rousseau, la présentation qu'elle en fait, l'émotion qu'elle y met, et l'émotion qu'elle fait naître chez les autres, bouleverse le ministre protestant, qui devient pendant un moment un chrétien julien, et son

mari, qui en fait autant. (Voir les pages 545 et 546. « Ce discours, prononcé d'abord d'un ton grave et posé... »)

Lire la page 549. « Moi, me réjouir de vous quitter ! vous qui n'avez vécu que pour me rendre heureuse et sage... »

La scène est forte à mon avis, mais je comprends que d'autres la trouveraient *quétaine*. En tout cas, monsieur de Wolmar dit la profondeur de son émotion, car il s'agit bien d'émotion. Il n'en reste pas moins que ce qui est dit ici est sujet à deux remarques importantes et troublantes.

Si monsieur de Wolmar dit vrai, et ce que Claire raconte dans sa dernière lettre semble le confirmer, Wolmar est pour ainsi dire étripé par la mort de Julie : il a sans doute senti une émotion forte, mais il devient tout à fait sec après cela ; son intérêt pour le monde, ses initiatives en tant que gérant de son ménage, tout cela est terminé après cette ultime émotion. Pour protéger et entretenir Clarens, il faudra que Claire, qui est éviscérée elle aussi, et Saint-Preux, qui ne veut pas marier Claire et qui ne voulait vivre à Clarens que parce que Julie y vivait, prennent la relève. Peut-être cela arrivera-t-il, mais Rousseau ne donne aucune information là-dessus ; et, comme on le voit, il y a des raisons sérieuses de penser de Saint-Preux ne reviendra pas dans un Clarens sans gouverneur efficace.

En revanche, il est possible de dire que Julie ment à monsieur de Wolmar ici. Et la preuve se trouve dans sa lettre à Saint-Preux. Il ne s'agit pas de dire qu'elle a décidé de n'aimer que Saint-Preux, quoiqu'il soit incontournable qu'elle s'avoue, et avoue, qu'elle est d'abord Julie, et la Julie de Saint-Preux, et non madame de Wolmar. Mais il est clair qu'elle veut

mourir, ou plutôt qu'elle se réjouit de quitter le monde et donc monsieur de Wolmar et Clarens. Et quand elle pense à sa mort et à son statut en tant que femme adorée, elle pense d'abord et avant tout à Saint-Preux.

Lire la page 550. « “ Cela est vrai, reprit Fanchon qui vit que ce discours... ” »

Encore une autre scène qu'on peut condamner au moment même où on reconnaît qu'elle fait partie de la logique-du-bonheur *par-la-réconciliation-de-tous-dans-une-émotion-excessive*, dont il y a eu bien des exemples dans le roman, et qui est le ton de Clarens.

Mais c'est aussi un autre exemple de ces mises en scène, et donc de complots, produites par ces pratiquants et apologistes de la transparence. Jusqu'à la fin donc, il y aura eu cette ombre au tableau de l'ouverture personnelle, de la clarté psychologique et de l'authenticité dans les liens humains. Mais, par réflexion rétroactive, il faut se demander, encore une fois, si la mort de Julie est une mise en scène et jusqu'à quel point elle le serait.

Lire les pages 552 et 553. « Il n'y avait pas jusqu'à ses chagrins et ses peines qu'elle comptât pour des avantages... »

Cette remarque de Julie, rapportée par monsieur de Wolmar, donne encore une fois une des dimensions cruciales de la sensibilité à la manière de Rousseau : la tristesse, la conscience de la douleur, et donc la tendresse et l'attendrissement sur les autres, mais aussi sur soi, voilà la vérité de la vie de l'émotion, et en fin de compte, la vérité de la vie.

Lire la page 554. « “ Mais j’avoue que je ne vois point ce qu’il n’y a pas de sens à cela... ” »

Julie décrit sa façon d’imaginer la vie après la mort, que ce soit au ciel, où elle communiquera face à face avec Dieu, comme le veut saint Paul, un Dieu qui est moins une Intelligence qu’un Cœur. De plus, et de façon bien moins paulinienne, on voit comment elle veut devenir une sorte de fantôme ému, qui émeut et s’émeut au milieu des siens. Au fond, sans doute la vie après la mort est moins de vivre auprès de Dieu et attendre l’arrivée des autres qu’on aime que d’aimer et d’inspirer ceux qui vivent encore en étant un cœur sans corps tout près d’eux. En tout cas, la suite du texte (les réactions de Claire et de Wolmar qui sont rapportées) indique qu’elle les hante, mais que le résultat est moins serein et moins énergisant qu’elle le voudrait.

Lire les pages 560 et 561. « Au milieu de ces exclamations que lui arrachaient son zèle... »

Cette scène loufoque est sans aucun doute voulue par Rousseau : il n’y a aucune nécessité d’ajouter cette péripétie qui dure longtemps. Ou s’il y a nécessité, c’est pour faire contrepoids à la présence massive des remarques religieuses et des apologies répétées d’un certain christianisme. En tout cas, en lisant cette résurrection hallucinée causée par les lubies du petit peuple, il est impossible de ne pas penser aux récits bibliques de la résurrection du Christ et de son effet sur les premiers disciples.

Peut-être faut-il le dire comme ceci : la religion julienne exclut un récit de la résurrection, alors que le christianisme en inclut un, et même en fait la donnée première, comme le dit saint Paul (voir *I Corinthiens* XV 12-19). C’est une autre preuve, s’il en fallait, que le déisme sensible dont Julie, et donc Rousseau, est l’apôtre doit être distingué du christianisme

enthousiaste (dans le sens premier du terme) du Nouveau Testament.

Lire la page. « Après tant d'années d'absence et de douleurs... »

Monsieur de Wolmar tient encore à ce que Saint-Preux vienne vivre à Clarens. Mais il tient encore aussi à son mariage avec Claire. En revanche, la raison a sans doute changé : il faut rétablir Claire, ou la guérir de son hystérie, pour protéger Clarens. Il est touchant de voir le verbe *guérir* apparaître dans cette dernière phrase de Wolmar : le guérisseur des cœurs a besoin de Saint-Preux, dont il prétendait guérir le cœur, pour guérir son propre cœur et celui de Claire. Mais il est clair surtout que monsieur de Wolmar est devenu un vieux monsieur sans moyen, qui a besoin de Saint-Preux.

Et c'est ici que la possibilité que Saint-Preux ne revienne jamais permet de sentir l'échec humain dont Wolmar est l'exemple. Pour le dire avec d'autres mots, cet homme sans cœur, et surtout sans pitié, du moins selon lui, fait naître la pitié, une pitié qui porte sur la condition humaine fondamentale : tous les hommes meurent, et leurs projets ne sont jamais que des échecs en sursis. En tout cas, cette façon de voir la vie paraît être de la plus pure eau romantique. Ce qui permet de sentir, voire de comprendre, comment Rousseau, et son roman, est une des sources, voire la source principale, du mouvement intellectuel, politique (car le romantisme est une politique) et esthétique qui a défini le XIXe siècle, et qui a encore aujourd'hui tant d'influence.

### **Lettre XII.**

Le fait le plus important de cette lettre est le contraste entre le vouvoiement des sept premiers paragraphes et

le tutoiement du dernier paragraphe. Rousseau connaît bien son Racine, et l'utilisation discrète, mais puissante de ce tour rhétorique. Sur le plan pronominal, il est la reprise de la différence entre Julie d'Étange et Julie de Wolmar, entre l'amante de Saint-Preux et la matrone de Wolmar, et pour répéter entre Julie de Saint-Preux et Julie de Wolmar. Au fond, Julie devient ici l'épouse qu'elle aurait pu être, qu'elle aurait dû être, qu'elle sera par l'imagination, celle de Saint-Preux.

Lire la page 564. « Il faut renoncer à nos projets. » Dans la piété de ce premier paragraphe, il y a l'aveu qu'il y avait, malgré ce qu'elle a prétendu et peut-être ce qu'elle a cru, une vraie possibilité qu'elle cède à son amour pour Saint-Preux, si jamais le projet des Wolmar s'était réalisé. Il y a certes un aveu, discret, qu'elle souffrait de la présence de Saint-Preux et qu'elle aurait dû lutter toute sa vie contre le désir de le retrouver dans un lit adultère.

Lire la page 564. « J'ose m'honorer du passé ; mais qui m'eût pu répondre... » Ce qui était suggéré dans le premier paragraphe est répété ici et de façon explicite. Surtout, en rendant les choses claires, elle avoue qu'elle projetait sur un autre des craintes à demi-conscientes qui lui appartenaient en propre. On peut donc en tirer la conclusion qu'était viable la suggestion faite plus tôt, soit que Julie projetait sur Claire des émotions et des possibilités qui étaient les siennes plutôt que celles de son amie.

Lire la page 565. « Songer qu'il vous reste une autre Julie, et n'oubliez pas... » Le rapprochement suggéré plusieurs fois entre le Christ et Julie pourrait être repris ici : on entend presque la phrase du Nouveau Testament « encore un peu de temps, et vous ne me verrez plus, mais encore un peu

de temps, et vous me verrez (*Jean XVI.16*) », que le Christ prononce avant la passion, la crucifixion et la résurrection pour consoler ses disciples et pour annoncer sa nouvelle façon d'exister.

Mais cette fois, il serait peut-être plus exact de rappeler le dogme de l'Assomption de Marie qui appartient de façon si forte dans la dogmatique catholique : la Sainte Vierge est la mère *présente absente* de l'Église. Les peintures si nombreuses de cette scène aident à en sentir l'importance (et d'abord le premier chef-d'œuvre du Titien). En tout cas, Julie pense sa mort comme un moment où elle devient plus qu'elle-même, ou plutôt où elle devient tout à fait elle-même, sans corps et donc sans danger pour elle et sans souffrance.

Par ailleurs, Julie essaie encore et toujours de contrôler les choses et surtout Saint-Preux. Ce qui est normal parce qu'elle le fait souvent dans le roman, et parce que c'est en tant qu'amante de ce jeune homme, ce qu'elle redevient ici, qu'elle peut prétendre le faire et avoir le droit de le faire.

Lire la page 566. « Adieu, adieu, mon doux ami... »  
Le paragraphe est sublime, et on voudrait le laisser sans commentaire. Mais il faut au moins signaler que Julie avoue qu'elle s'est déguisée, et que la vérité, cachée, est ce qu'elle écrit dans ces ultimes lignes. C'est la victoire de Saint-Preux : Julie lui dit ce qu'il lui a dit dans sa dernière lettre à elle.

### **Lettre XIII.**

Lire la page 567. « Mais avant que vous arriviez et que j'apprenne votre avis sur un projet... »

On peut croire que Claire parle d'abondance de cœur quand elle met un terme au projet de mariage entre elle

et Saint-Preux : elle est certes sincère. Mais il serait imprudent de penser que Julie ne parle pas au moins un peu par la bouche de son amie ; ce que veut Claire, c'est aussi ce que veut Julie, et il est presque certain que c'est une décision, explicite, prise par les deux amis durant la nuit où Julie a parlé une dernière fois avec Claire.

Lire la page 567. « Non, elle n'a point quitté ces lieux qu'elle nous rendit si charmants... »

Claire dit que le projet de Julie, de régner sur Clarens même après sa mort, est réalisé. Mais ce règne n'est pas vivifiant, ou plutôt il vivifie d'une façon qui enlève toute énergie véritable, d'une façon qui produit une nouvelle vie, une ville romantique, détachée du monde, déjà à demi céleste. Si on tient compte de la dernière phrase : « la terre a tout englouti », et la vie à Clarens n'est plus que l'ombre d'elle-même, et tous sont voués à être des fantômes qui accompagnent encore quelque temps le fantôme de Julie.

### **Les conclusions.**

#### **Quoi retenir de la pensée de Rousseau.**

Pour ce qui est de la pensée de Rousseau, je ne proposerai pas de remarques de synthèse très développées parce que l'essentiel a déjà été dit, et même à quelques reprises. J'ai signalé plusieurs fois, à l'occasion d'une remarque précise portant sur telle ou telle lettre, et faite durant ce semestre, ou le précédent, que le rousseauisme est une pensée qui définit l'être humain comme un être qui a un cœur plutôt qu'un corps, ou une âme, ou une raison. En conséquence, toujours selon moi, dans le monde rousseauiste, décrire et comprendre et évaluer une vie humaine se fait à partir des émotions que ressentent les humains. Or pour ce faire, celui qui s'est surnommé le citoyen de

Genève fait remonter toutes les émotions humaines à trois sentiments élémentaires, qui sont comme des particules atomiques des isotopes du cœur, soit l'amour de soi, la pitié, et l'amour-propre. À partir de ces particules atomiques ou sentiments élémentaires, tous les isotopes, c'est-à-dire toutes les émotions complexes, se constituent. C'est le cas, peut-être surtout, et certes dans le roman *La Nouvelle Héloïse*, de cet étrange et pourtant universel mélange des trois qu'on appelle la passion amoureuse. Mais cette analyse *émotico-atomique* est la clé de toutes les remarques que fait Rousseau, dans ce roman et dans ses autres œuvres, sur la pédagogie, la politique, l'histoire, l'avenir, la technique, l'économie, la religion et que sais-je encore. Je sais que je me répète, et donc je cesse.

Il serait plus utile peut-être de signaler, ou plutôt de souligner, que la pensée de Rousseau est affectée par ce qu'on pourrait appeler des tensions de fond, si on est aimable, ou des contradictions radicales, si on est bien moins gentil. Voilà un homme qui a abandonné ces enfants (cinq, semble-t-il), et pourtant qui se présente comme un éducateur hors pair, et certes pédagogue révolutionnaire, qui peut en enseigner à tous les parents de tous les temps. Voilà un écrivain, et donc un utilisateur et même un fabricant de mots et d'expressions, qui critique la parole au nom de l'émotion qui est au fond indicible, et qui pourtant reconnaît que la parole peut dire l'émotion, et qui le prouve, entre autres, dans le roman qui était l'objet de ces rencontres. Voilà un homme qui propose différents modèles (économique, politique, à venir ou ancien) d'une société parfaite, mais qui reconnaît qu'aucune société ne peut être parfaite, ou que les sociétés parfaites ne sont pas réalisables.

Mais une fois qu'on a établi et reconnu ces tensions, ou ces contradictions, dans la pensée de Rousseau, cela ne suffit pas. Il faut leur faire un sort, c'est-à-dire se faire une idée au sujet de leur statut. La solution la plus simple, et la plus rapide, et la plus satisfaisante pour certains, est de conclure que Rousseau se trompe, que sa pensée est inadéquate, que sa pensée peut être mise de côté en raison de ces tensions/contradictions. Jean-Jacques Rousseau est démodé, et tant mieux, on peut dormir sur ses deux oreilles intellectuelles.

Cela est plus difficile à faire quand on découvre que Rousseau sait bien que sa pensée est paradoxale de ces façons, et qu'elle paraît inadéquate pour ces raisons, mais qu'il prétend qu'elle demeure vraie. En tout cas, il a offert diverses réponses à ceux qui refusaient de l'écouter, ou l'écoutait sans penser, tout en protestant contre ses incohérences. D'abord, il a signalé que les contradictions entre le comportement d'un homme et sa pensée ne prouvent pas qu'il ait tort. Voilà pourquoi un médecin peut être obèse au moment même où il dit à son patient qu'il devrait perdre du poids pour améliorer sa santé. Si un médecin peut faire ainsi sans que sa recommandation ne soit fautive, un penseur, et donc Rousseau, peut agir mal ou sans tenir compte de ce qu'il dit être bien, mais avoir raison malgré tout.

De plus, la réalité peut être assez complexe pour que ce qui est vrai à un moment donné, ou d'un point de vue, soit faux à un autre moment, ou d'un autre point de vue. La mère de famille qui, en hiver, dit à son enfant qu'il faut s'habiller chaudement avant de sortir peut dire qu'il lui faut faire tout le contraire, quand c'est l'été. Si une mère de famille peut faire ainsi, un penseur, et donc Rousseau, qui dit une chose et une autre différente ou opposée, parce que la réalité a deux

côtés ou deux temps, dit vrai, malgré le fait qu'il paraît se contredire.

Et encore, la réalité peut avoir pour ainsi dire deux niveaux, celui de la pensée, ou de l'idée, ou de l'idéal, et celui du quotidien, ou du sensible, ou du factuel. Pour ne parler que de l'idéal, au baseball, la moyenne au bâton parfaite est de mille, soit le fait de frapper chaque fois qu'on se trouve au marbre, alors qu'après un match ou deux, aucun joueur n'a une moyenne de mille, et les meilleurs *cogneurs* ne frappent que pour une moyenne de 300 ; pourtant, la moyenne parfaite doit être pensée, ou imaginée, pour que les moyennes réelles soient bel et bien évaluées. Si cela est vrai pour l'amateur de baseball, le penseur, et donc Rousseau, peut proposer ce qui devrait être, non pas parce qu'il croit que cela est, mais parce que cela permet d'évaluer comme il faut ce qui est.

**Pourquoi il faut lire Rousseau.**

Voilà donc ce que je propose pour présenter une dernière fois les idées de Rousseau et proposer une dernière fois une sorte de débat autour d'elle. Mais, et cette fois pour proposer des remarques de synthèse nouvelles, je voudrais remonter plus haut dans l'exercice intellectuel fait ensemble ce semestre et le précédent, soit celui de lire en réfléchissant. J'aimerais dire une dernière fois ce que j'ai proposé dès le début de nos rencontres, celles d'avant Noël, quand plusieurs d'entre vous ont commencé cette aventure, et celles d'après Noël, quand quelques-uns d'entre vous se sont ajoutés au groupe qui avait perdu des participants. En somme, j'aimerais dire ce que je voulais que nous fassions ensemble en lisant le roman de Rousseau. Donc il ne s'agit pas du *contenu* la pensée de Rousseau,

mais de la réflexion à faire à partir de la pensée de Rousseau.

Je pars d'abord d'un texte de Nietzsche qui me semble présenter à partir de son expérience de la lecture de Rousseau, ce que chacun devrait faire.

« **La course aux enfers**

Moi aussi, j'ai été aux enfers comme Ulysse, et j'y serai souvent encore ; et pour pouvoir parler à quelques morts, j'ai non seulement sacrifié des béliers, je n'ai pas non plus ménagé mon propre sang. Quatre couples d'hommes ne se sont pas refusés à moi qui sacrifiais : Épicure et Montaigne, Goethe et Spinoza, Platon et Rousseau, Pascal et Schopenhauer. C'est avec eux qu'il faut que je m'explique, lorsque j'ai longtemps cheminé solitaire, c'est par eux que je veux me faire donner tort et raison, et je les écouterai, lorsque, devant moi, ils se donneront tort et raison les uns aux autres. Quoi que je dise, quoi que je décide, quoi que j'imagine pour moi et les autres : c'est sur ces *huit* que je fixe mes yeux et je vois les leurs fixés sur moi. – Que les vivants me pardonnent s'ils m'apparaissent parfois comme des ombres, tellement ils sont pâles et attristés, inquiets, et, hélas ! tellement avides de vivre ; tandis que ceux-là m'apparaissent alors si vivants, comme si, *après* être morts, ils ne pouvaient plus jamais devenir fatigués de la vie. Mais c'est *l'éternelle vivacité* qui importe : que nous fait la « vie éternelle », et, en général, la vie (*Opinions et sentences mêlées*, § 408) ! »

Cette apologie de la vie de réflexion à partir de la lecture des œuvres des penseurs qui nous ont précédés, et des plus grands parmi ceux qui nous ont précédés, cette apologie a été présentée dans un merveilleux roman dont je vous recommande la lecture, soit les *Mille et Une Nuits*. Dans une des histoires

racontées par Scharazade, un vieux sage propose un mode de vie à un jeune homme.

« Ô fils d'Abderrahmân... sache que distribuer à pleines mains l'or et l'argent, à ceux qui sont dans le besoin, est, sans aucun doute, une action des plus méritoires devant l'œil du Très-Haut. Mais une telle action, ô mon enfant, est à la portée du premier riche venu. Et il n'est point nécessaire d'avoir une vertu bien grande pour donner le surplus de ce qu'on possède. Mais il est une autre générosité qui est autrement parfumée et agréable au Maître des créatures, et c'est, ô mon enfant, la générosité de l'esprit. Car celui qui peut répandre les bienfaits de son esprit sur les êtres dénués de savoir, celui-là est le plus grand méritant. Et pour répandre les bienfaits de ce genre, il faut avoir un esprit hautement cultivé. Et pour avoir un esprit de cette marque, un seul moyen est entre nos mains, la lecture des écrits des gens hautement cultivés, et la méditation sur ces écrits. Donc, ô fils de mon ami Abderrahmân, cultive ton esprit, et sois généreux dans la voie de l'esprit. Et tel est mon conseil, ouassalam ! »  
*Mille et Une Nuits*, « Les lucarnes du savoir et de l'histoire » (traduction Mardrus).

Une des finesses de ce texte vient de ce qu'il se trouve dans la bouche de Scharazade : à travers ce personnage d'un de ses contes, elle dit au roi Schariar ce qu'elle est en train de faire avec lui ; elle lui dit qu'elle est une de ses personnes hautement cultivées, du fait d'avoir pratiqué les plus grands textes de la civilisation musulmane, et qu'elle est en train de pratiquer avec lui la générosité la plus « parfumée et agréable au Maître des créatures ». Chaque fois que je lis ce texte, je me rends compte que je suis un peu musulman.

Mais ce même message peut être présenté avec moins d'emphase et de façon bien comique. Une des façons que j'ai trouvées est de vous signaler les dires de deux clowns magnifiques qu'a inventés Hergé.

À un moment donné Tintin est surpris de se rendre compte que les Dupontd sont au fait de quelque chose, peu importe ce que c'est. Voici ce que les deux frères jumeaux, qui ont pourtant deux noms de famille différents, lui disent tour à tour.

DUPONT : Vous oubliez, cher ami, que notre métier, à nous, est de tout savoir.

DUPOND : Je dirais même plus : notre métier à tous est de nous savoir.

Hergé, *Coke en stock*

Je ne suis pas sûr que le second Dupond sait ce qu'il dit. Mais je vous dis avec lui, ou malgré lui, que notre métier premier d'être humain est de nous connaître aussi bien que possible. Et pour accomplir ce métier, un des outils les plus efficaces, c'est la littérature, et la littérature occidentale. Voilà pourquoi je fais ce que je fais. Voilà pourquoi j'ai passé tant d'heures à parler de *La Nouvelle Héloïse* de Jean-Jacques Rousseau.

### **Deux derniers mots.**

Au dernier semestre, j'ai prononcé une conférence au collège de Lévis durant leur semaine de la philosophie en 2016. La conférence portait le titre « Âmes petites et agrandies, cœurs malades et guéris : remarques sur la technique et l'écologie humaines ». Cette conférence reprend et complète plusieurs des remarques faites aujourd'hui sur l'activité qui a été la nôtre durant ces

dix, ou ces vingt, semaines. Il est possible que le texte de la conférence en intéresse quelques-uns. Je signale donc que cela paraîtra sous peu sur ma page Internet sous la quatrième rubrique « Conférences ».

Par ailleurs, je signale qu'est enfin accessible sur Internet la dernière production de *La Belle Hélène* d'Offenbach. Pour y avoir accès, on inscrit « rutube.ru Belle Hélène Châtelet ». Et on clique sur la page qui est offerte dans la liste. Cela se présente en trois parties.

Cet opéra est un bon exemple de la parodie dont Offenbach a le secret. Mais il faut savoir que ce parodiste génial se moquait d'un rousseauisme dont il était affecté en profondeur. Il faut donc prendre plaisir à écouter *La Belle Hélène*. Mais il faut ensuite trouver une présentation de son opéra le plus authentique, soit *Les Contes d'Hoffmann*. Je vous laisse le plaisir de chercher sur Youtube pour en trouver une, et pleurer tout votre soûl en remerciant Jean-Jacques Rousseau.